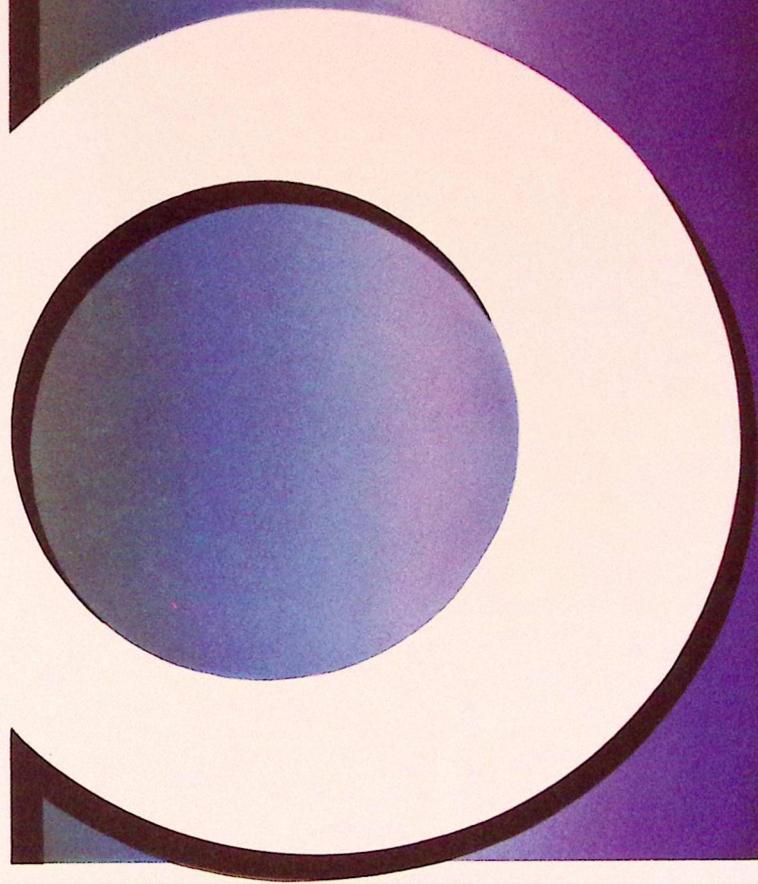


BRABANT



REWISBIQUE
Archives

51



JUN
1975

3

BIMESTRIEL

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : E. G. I.

Photogravure : Lemaire Frères et Wespin S.A.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 60 F.

Cotisation 1975 (6 numéros) : 250 F.

Siège : rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 513 07 50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 400 F au C.C.P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 3 - 1975

1974 : une excellente année pour le tourisme en Brabant, par Yves Boyen	2
Au seuil de mon Brabant, par Joseph Delmelle	6
A l'enseigne de Bruxelles, par Georges Renoy	8
Les Métiers d'Art du Brabant à la Ferme de la Bouverie à Vieuxville, par Louis Hautval	18
Le Festival du Brabant Wallon, par Monique Duren	20
Pierre Vin, ou les émaux retrouvés, par Marie-Madeleine Arnold	24
A La Hulpe, l'exotisme en Roman País, par G. Steenebruggen	28
Les Eglises Notre-Dame-au-Lac et Saint-Germain à Tirlemont, par Marie-France Dustin	34
Marie-Claire d'Orbaix, par Jean Van Noten	40
Monuments religieux en Brabant, par Yves Boyen	48
L'Exposition « Les Maîtres flamands du XVII ^e siècle, œuvres du Musée du Prado et des collections privées espagnoles »	56
Il est bon de savoir que...	57
Nos suggestions	63
Les manifestations culturelles et populaires	64

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

1974 : une excellente année pour le tourisme en Brabant : Fédération Touristique du Brabant, E. Sergysels et René Dufond; Au seuil de mon Brabant : cliché Fédération Touristique du Brabant; A l'enseigne de Bruxelles : documents aimablement prêtés par Georges Renoy; Métiers d'Art du Brabant à la Ferme de la Bouverie : André Compère; Festival du Brabant Wallon : H. Dave, Jean-Paul Crevecœur et Willy Caussin; Pierre Vin : Willy Caussin; A La Hulpe, l'exotisme en Roman País : Willy Caussin; Eglises Notre-Dame-au-Lac et Saint-Germain à Tirlemont : Bibliothèque Royale de Belgique (Bruxelles), Willy Caussin et Georges de Sutter; Marie-Claire d'Orbaix : Roland d'Ursel (Femmes d'Aujourd'hui), INBEL et Velle; Monuments religieux en Brabant : Willy Caussin, Georges de Sutter, A.C.L. et Fédération Touristique du Brabant; Maîtres flamands du XVII^e siècle : Musée du Prado (Madrid); Il est bon de savoir que... : Georges de Sutter, Hubert Depoortere et Fédération Touristique du Brabant.

Couverture : le château de Rixensart (Photo : le Berrurier).

Malgré le temps « pourri »
et la menace de récession économique...

1974 fut une excellente année pour le tourisme en Brabant

par Yves BOYEN

C'EST ce qui ressort du substantiel rapport d'activités 1974 que M. Maurice-Alfred Duwaerts, notre secrétaire permanent, a présenté et commenté, le 23 mai dernier, à l'occasion de l'assemblée générale statutaire de notre association qui s'est tenue sous la présidence de M. Philippe Van Bever, Député permanent, dans les salons de l'hôtel de ville de Nivelles et en présence de MM. Charles Courdent, Frans Wouters et Emile Courtoy, Députés permanents du Brabant, de fonctionnaires du Commissariat Général au Tourisme, des présidents et secrétaires de nos syndicats d'initiative régionaux, des délégués de divers syndicats locaux et de nombreux représentants de la presse.

Compte tenu du correctif mentionné plus loin et qui concerne le tourisme de plein air, l'année 1974 fut assez paradoxalement, sur le plan du tourisme brabançon, une année faste.

Paradoxalement, disons-nous; en effet, les statistiques offi-

cielles internationales démontrent qu'un fléchissement a affecté, en 1974, l'industrie touristique dans la plupart des pays d'Europe.

C'est ainsi qu'une diminution du trafic touristique a été constatée notamment en Espagne, en Yougoslavie, en Italie et même en Allemagne, tous catalogués comme pays à haute vocation touristique. Les causes en sont multiples. La crise du pétrole et son corollaire, l'augmentation assez sensible du prix de l'essence, la guerre froide au Moyen Orient, le conflit de Chypre, les premiers indices d'une récession économique avec ses séquelles, entre autres, l'augmentation du nombre de chômeurs, l'inflation et sa résultante, la diminution du pouvoir d'achat et du niveau de vie, l'instabilité politique constatée chez certains de nos partenaires européens et, enfin, brochant sur le tout, les conditions atmosphériques épouvantables dont furent victimes la plupart des pays d'Europe, furent autant de facteurs qui ébranlèrent sérieusement l'industrie touristique européenne.

Le Brabant, terre d'élection du tourisme itinérant.

Comment, dès lors, expliquer que dans ce contexte négatif, 1974 ait été une bonne et même une excellente année pour le tourisme dans notre province? Tout d'abord parce que le tourisme d'un jour gagne chaque jour — si l'on nous permet ce pléonasme — du terrain. Comme le soulignait récemment M. Chabert, ministre des Communications, qui a le tourisme dans ses attributions, on constate aujourd'hui une évolution significative dans le choix des loisirs. C'est ainsi que les promenades balisées pour piétons, le cyclo-tourisme, les routes touristiques fléchées pour automobilistes, les centres de sports et de récréation de plein air, tout comme les multiples facettes du tourisme d'ordre culturel (découverte et visites de nos musées, abbayes, béguinages, églises, sites historiques et archéologiques) ont présentement la cote d'amour. Et dans ce domaine le Brabant joue résolument gagnant.

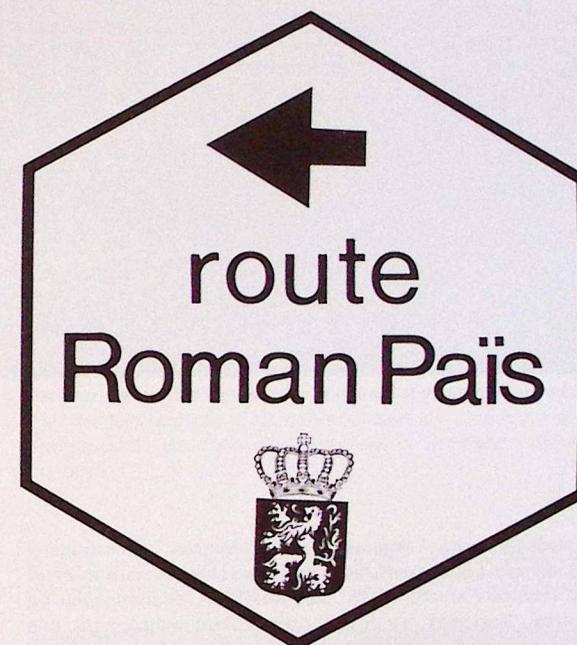
Nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans ces colonnes la place de choix dévolue au tourisme itinérant ou tourisme d'un jour dans notre province.

Rappelons brièvement les principaux facteurs qui ont contribué au développement de cette forme dynamique de tourisme: l'augmentation du temps libre et son corollaire, la généralisation de la semaine de cinq jours, l'accroissement du parc « automobiles », l'amélioration continue du réseau routier brabançon, la forte concentration tout comme la variété des curiosités monumentales et naturelles qu'offre notre province et, enfin, la situation centrale de Bruxelles et les distances relativement courtes séparant la capitale des grands pôles d'attractions touristiques du Brabant.

Plus de 1.100 kilomètres de routes touristiques balisées à ce jour.

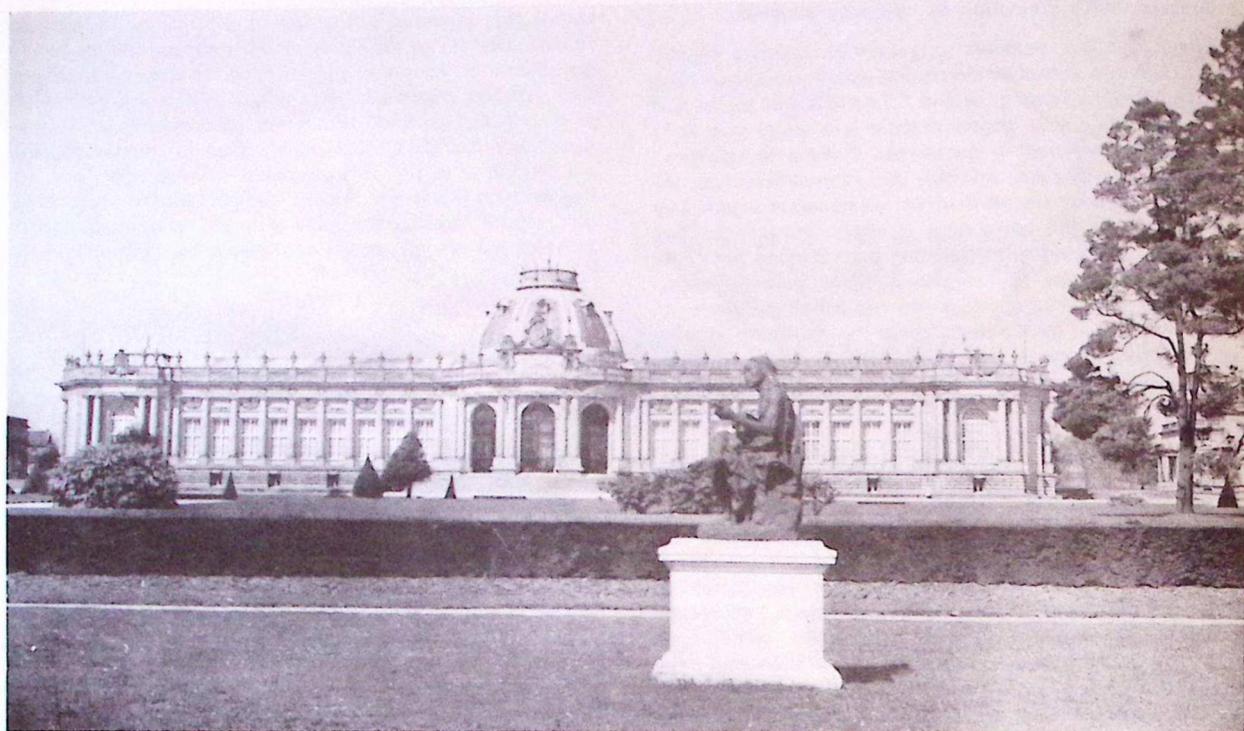
C'est d'ailleurs en fonction de cet état de choses que notre Fédération, œuvrant de concert avec les Syndicats d'Initiative Régionaux établis dans notre province, a créé ce réseau fort dense de circuits régionaux pour automobilistes, circuits déjà bien connus de nos lecteurs et des habitués de nos routes brabançonnes. Rappelons ici pour mémoire qu'au seuil de 1974, six routes touristiques étaient déjà balisées et inaugurées. Il s'agissait de la « Druivenroute » (Route du Raisin), de la Route des Six Vallées, de la Route Bruegel, de la Route du Roman País, de la « Hertog Jan Route » (Route Duc Jean), et de la Route de la Gueuze. En 1974, l'équipement de notre réseau routier touristique fut activement poursuivi de sorte que quatre nouveaux circuits régionaux, tous dotés de poteaux directionnels, ont pu être inaugurés avant la haute saison. Ce sont la « Plantentuin Route » (Route du Jardin Botanique) longue de 80 km, la Route du Pajottenland (75 km), la Route du Hageland (100 km) et la Route Pépin (90 km). Ajoutons que cette année, très exactement le 20 juin dernier, un nouveau

circuit était inauguré officiellement, il s'agit de la « Hoppe Route » (Route du Houblon), d'une longueur de 80 km et qui sillonne le verdoyant pays d'Asse, de sorte qu'à ce jour onze circuits régionaux, balisés sur tout leur parcours et totalisant plus de 1.100 kilomètres, sont ouverts en permanence aux touristes. Pour cette œuvre de longue haleine qui touche à sa fin, puisque seule la Route de l'Iris, qui baguenaude plaisamment dans l'agglomération bruxelloise, doit encore être fléchée, plus de 1.300 poteaux directionnels ont été placés par les soins de notre Fédération.



Le Brabant, première province du pays pour les nuitées « hôtels ».

Toutefois, ce serait donner du Brabant une image sinon fautive, du moins fort incomplète que de le qualifier uniquement de province pilote pour le tourisme d'un jour. Ce serait aussi faire fi du rôle capital joué par Bruxelles et son agglomération dans le total général des nuitées « hôtels » du pays. En ce qui concerne notre capitale, il ne s'agit pas, à proprement parler, de tourisme sédentaire ou de tourisme de séjour, mais plutôt de tourisme de passage, d'affaires



Le Musée Royal d'Afrique Centrale à Tervuren est l'établissement culturel le plus fréquenté de Belgique. C'est ainsi qu'en 1974, il a accueilli 227.981 visiteurs.

ou résultant de l'organisation de congrès internationaux ou encore bénéficiant de la concentration dans nos murs de missions scientifiques, diplomatiques, économiques ou autres. Bruxelles n'est pas pour autant simplement une ville de transit ou de congrès. En effet, depuis quelques années déjà, s'est développé, à l'initiative de nos instances touristiques, un vaste mouvement tendant à faire de notre capitale une cité apte à garder le touriste ou le voyageur au-delà du temps d'une simple « pause-café », d'un repas ou d'un tour rapide de ville et, à cet égard, l'opération « Belgium's Bonus Days » lancée, en 1972, par le Commissariat Général au Tourisme et le T.I.B. (Office de Tourisme, d'Information et d'Expansion de l'Agglomération Bruxelloise) et poursuivie en 1973 et 1974, a donné jusqu'à présent des résultats plus qu'encourageants.

Cette politique, jointe à une animation toujours renouvelée et sans cesse améliorée sur les plans touristiques et culturels, a eu d'heureuses répercussions sur les nuitées dans notre capitale, les week-ends prolongés gagnant chaque

année du terrain sur les chambres louées pour une nuit seulement.

Cette position de force de Bruxelles principalement et, dans une mesure moindre des villes d'art brabançonnnes, apparaît clairement lorsqu'on compare les nuitées enregistrées dans les hôtels brabançons avec celles relevées pour l'ensemble du pays. C'est ainsi qu'en 1974, le total des nuitées « hôtels » (Belges et Etrangers) a été pour le Royaume de 6.903.806 unités. Pour sa part, le Brabant a enregistré 2.234.950 nuitées au cours de la même période, soit le pourcentage impressionnant de 32,5 % du total général des nuitées recensées dans tout le pays et dans ce chiffre le grand Bruxelles intervient à lui seul pour plus de 28 %. Cette « hégémonie » du Brabant dans les nuitées « hôtels » apparaît encore plus nettement si l'on se limite aux nuitées de touristes étrangers dénombrées dans les hôtels belges, puisque, dans ce secteur notre province représente à elle seule 45 % du total enregistré pour tout le pays, Bruxelles Capitale monopolisant quant à elle plus de 41 % des nuitées

d'étrangers relevées dans toute la Belgique.

Il est dès lors hors de doute que si le Brabant en général et l'agglomération bruxelloise en particulier pouvaient disposer d'un plus grand nombre d'hôtels du type familial fort recherchés par une importante fraction de touristes étrangers, notre province arriverait rapidement à la majorité absolue sur le plan de l'hébergement hôtelier.

Le tourisme culturel, en constant progrès.

Parmi les atouts dont dispose notre province, nous avons cité plus haut la richesse et la diversité de son patrimoine culturel et historique, ainsi que la joliesse de ses sites. Les conditions climatiques épouvantables qui ont sévi tout au long de 1974 — sacrée l'année la plus pluvieuse et la moins ensoleillée du siècle — ont eu, vous n'en doutez pas, une fâcheuse répercussion sur le tourisme de plein air (centres récréatifs, plages, etc...), entraînant une diminution du nombre d'entrées dans les stations d'été de l'ordre de 30 à 35 %.

Deux exceptions cependant : la Plaine des Sports « Reine Astrid » à Nivelles et le Parc zoologique de Planckendael à Muizen qui, avec respectivement 224.220 et 194.846 visiteurs, sont en légère progression.

Le camping a lui aussi souffert du mauvais temps persistant, mais dans une mesure moindre que les centres d'attractions de plein air, puisque la diminution du nombre de nuitées par rapport à 1973 n'a été que de 10 % environ. Par contre, et cette constatation est réconfortante, le tourisme à portée culturelle (fréquentation des châteaux, musées, églises, grandes expositions thématiques, visites des monuments et sites historiques et archéologiques, etc...) continue dans l'ensemble sa lente mais constante progression.

C'est ainsi qu'en 1974, le Musée Royal d'Afrique Centrale à Tervuren a accueilli 227.981 visiteurs tandis que le Musée d'Art Ancien à Bruxelles enregistrait dans le même laps de temps 155.093 entrées pendant que 196.000 touristes, en majorité des étrangers, visitaient, au pied de la butte du Lion, le Panorama de la Bataille de Waterloo.

Remarquable bilan pour l'Année du Folklore.

Nos lecteurs s'en souviendront, le Commissariat Général au Tourisme avait pris l'heureuse initiative de placer l'année 1974 sous le signe du folklore belge. Comme pour les opérations précédentes, notre Fédération a appuyé généreusement cette campagne nationale pour le maintien, la sauvegarde et le revival de nos traditions populaires qui font, ne l'oublions pas, partie intégrante de notre patrimoine communautaire.

C'est ainsi que notre association a multiplié tout au long de l'année les initiatives et les actions en éditant et en diffusant notamment un dépliant (couleurs) quadrilingue consacré au folklore en Brabant, en participant intimement aux deux grandes fêtes du folklore brabançon qui eurent

pour cadres respectifs le Domaine Provincial à Huizingen et le Centre Provincial de la Jeunesse et de la Culture à Opheylissem et qui à elles deux attirèrent plus de 20.000 touristes, en collaborant aussi à la belle exposition organisée au World Trade Center à Bruxelles et consacrée aux villes de carnaval en Brabant et, ici, il convient de rendre un hommage tout particulier au dynamisme, à l'enthousiasme et à l'esprit d'entreprise de feu Guillaume Daniels, Député permanent et Président de la Commission du Folklore Brabançon et à ses collègues, MM. Philippe Van Bever, Président de notre Fédération touristique, et André Flour, qui n'ont pas ménagé leurs efforts ni leurs encouragements pour redonner aux villes de carnaval en Brabant tout leur éclat d'antan.

Nous signalons à l'intention des amateurs de statistiques que les manifestations organisées, en Brabant, dans le cadre de l'Année du Folklore, ont été suivies, au total, par quelque 533.000 spectateurs. A titre comparatif, rappelons qu'en 1971, l'Opération Châteaux avait drainé vers nos castels brabançons ± 425.000 touristes tandis que l'Opération Abbayes et Béguinages 1973 permettait d'enregistrer 404.947 visiteurs dans nos monastères et béguinages brabançons.

En résumé, 1974 fut une excellente année pour le tourisme dans notre province. Il nous reste à présent à tourner résolument nos regards vers l'avenir. Le programme que nous avons arrêté pour les années à venir et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir dans nos prochaines éditions, est sans doute ambitieux, mais nous l'avons établi à la mesure de ce que le touriste en général comme tous ceux qui vivent directement ou indirectement de l'industrie touristique sont en droit d'attendre de la province capitale du pays.

L'année 1974 fut plus spécialement placée sous le signe du folklore. Le succès de cette opération fut total en Brabant (plus d'un demi-million de spectateurs). A titre d'exemple, le cortège carnavalesque de Nivelles avait attiré à lui seul quelque 18.000 touristes dans la sympathique cité des Aciots.



Reproduction d'un dessin original de Henri Quittelier.



AU SEUIL DE MON BRABANT...

à J. Detournay

*Au seuil de mon Brabant d'avoine et de feuillage,
Près d'un Hainaut couleur de fougère et de roc,
Voici — formant collier — tant de petits villages
Dont chacun, dans le sol, est planté comme un soc.*

*Voici Monstreux, Baulers, Bornival, Ittre et Thines
Puis, tel un troupeau veillé par ses bergers,
Nivelles dont on voit, au milieu des collines,
Se masser les maisons et fuser les clochers.*

*Le soleil change en or le jaquemart de cuivre
Et répand sur les toits du plomb et de l'argent.
Dans le ciel, mille oiseaux jouent à se poursuivre.
Le parc de la Dodaine est plein de cris d'enfants.*

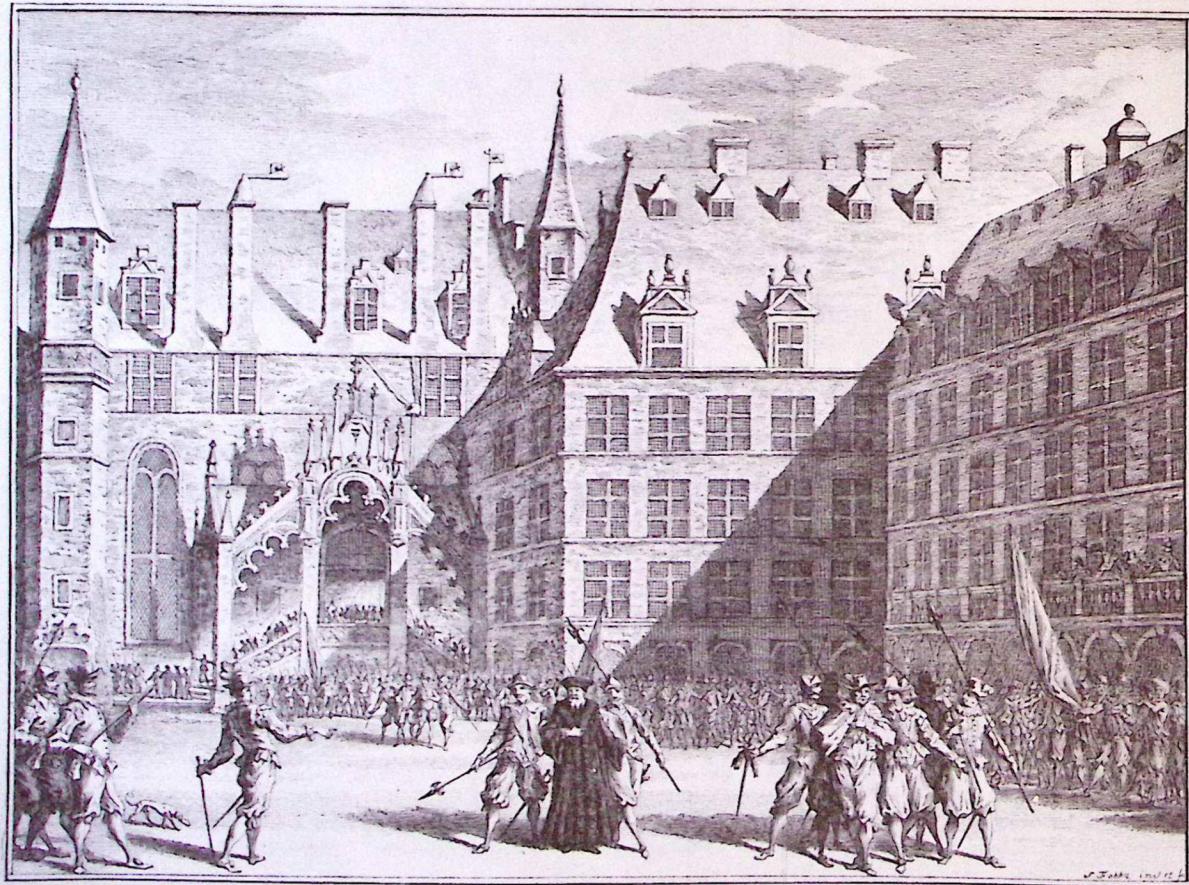
*Le bonheur embellit la ville et son visage
Est semblable à ceux-là que transcende l'amour.
Tout est paisible et pas un seul petit nuage
Ne s'oppose à l'éclat miraculeux du jour.*

Joseph Delmelle

A L'ENSEIGNE DE BRUXELLES

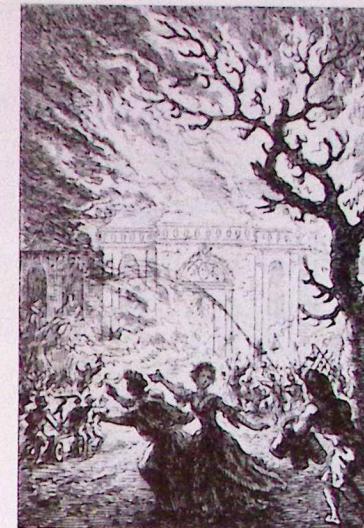
par Georges RENOY

Jusqu'au 15 septembre 1975
Hôtel de Ville, Salle des Milices :
Spectacle en multivision



De Raad van Staate, te Brusel, in hegtenis genomen, in t jaar 1576.

« J'ai conservé le souvenir de tout ce dont j'ai été témoin chez ce bon peuple belge, hospitalier par ses mœurs encore plus que par ses lois... Je n'ai jamais été si heureux que dans les quinze années passées à Mons et à Bruxelles... Evoquer les souvenirs de l'exil, c'est vivre encore en Belgique, c'est respirer librement chez un peuple éclairé et surtout indépendant, c'est payer le plus juste tribut de reconnaissance à la terre la plus hospitalière d'Europe. »



En page de gauche : La grande cour intérieure du Palais du Coudenberg, au XVI^e siècle. Gravure de Fokke.

Ci-dessus : Incendie de la Cour de Bruxelles, le 4 février 1731.

C'EST à Barère de Vieuzac, un bouillant conventionnel exilé comme régicide à Bruxelles, en 1816, que l'on doit ces flatteuses considérations sur nos traditions d'hospitalité. Il est vrai que, depuis de nombreux siècles déjà, d'autres opinions semblables avaient contribué à porter aux quatre coins de l'Europe une réputation solide dont princes, hommes politiques, écrivains, journalistes, savants et artistes ne manquèrent jamais de profiter largement. Soit par contrainte, soit par inclination, les hôtes les plus illustres purent à loisir jouir de l'agrément qu'il y eut, de tout temps, à séjourner en terre bruxelloise.

Cette vocation d'hostellerie de l'Europe est déjà tangible à Bruxelles dès le début du XIV^e siècle lorsque, en dépit des efforts de Louvain pour ramener la cour dans ses murs, les ducs de Brabant font du Coudenberg leur lieu de séjour préféré. Aussitôt, les alentours se muent en résidence pour tous ceux que le pouvoir attire. Ne parle-t-on pas, sous Philippe le Bon, l'un des plus puissants princes d'Occident, d'« her-

berge du Duc » ? Sous son impulsion, le Coudenberg revêt un éclat nouveau que les cours étrangères nous envient. Bruxelles est désormais la ville à voir, celle que l'on se doit de visiter... de préférence aux frais du prince lui-même. Tirailé entre ses multiples activités politiques et militaires, celui-ci trouve dans cet engouement une bonne façon d'en savoir davantage sur les intentions de ses proches voisins et ennemis. Pour Bruxelles, l'aubaine est de choix : de simple résidence féodale, elle se trouve élevée au rang de capitale de l'Etat. L'afflux des nobles est considérable.

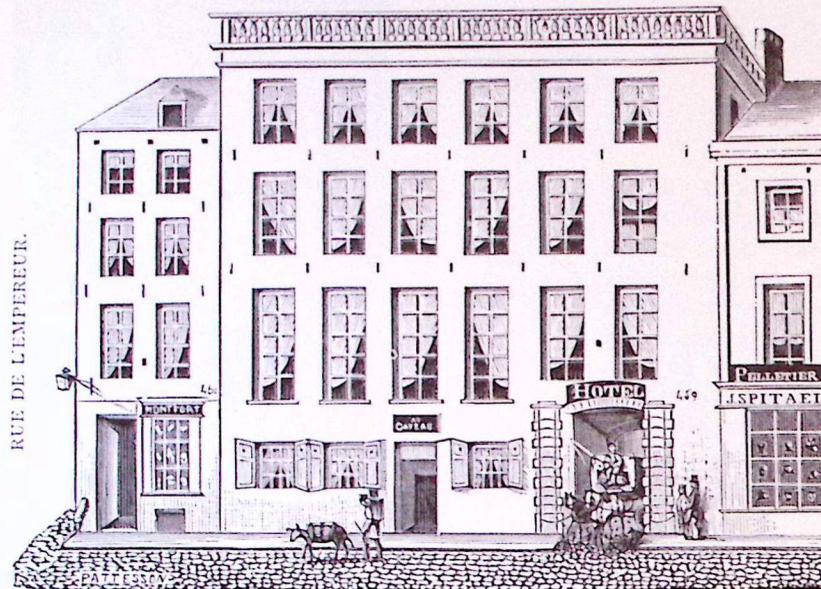
A chaque aube arrivent dans la ville hauts dignitaires, diplomates, gens de robe et d'épée venus voir de près se tenir banquets, tournois et chapitres. Artistes et artisans suivent aussitôt. Bruxelles n'a plus qu'à s'épanouir. Provisoirement.

Jusque sous Charles-Quint en effet, la ville perd sa prépondérance et seule la nomination de Marie de Hongrie au gouvernement des Pays-Bas, en 1531, ramène chez nous la cour et ses divers

conseils sans lesquels il ne peut être question de capitale. Pour sa plus grande prospérité, la ville retrouve sa puissance économique qui attire à elle nombre d'ouvriers et d'artistes étrangers, venus loger, eux aussi, à l'enseigne de Bruxelles.

Supprimée sous les gouverneurs généraux du temps de Philippe II, la cour se trouve une nouvelle fois rétablie avec l'arrivée des archiducs Albert et Isabelle, en 1599. Si l'étiquette est, sous leur règne, essentiellement grave ainsi qu'il sied aux serviteurs du roi d'Espagne, on aurait tort de s'imaginer le palais, en ce début du XVII^e siècle, comme un sombre Escorial où tout serait réglé selon un rigoureux formalisme. Tout en reconnaissant à la cour de Bruxelles d'être calquée sur celle de Madrid, le cardinal Bentivoglio note qu'elle est « plus gaie, plus agréable, à cause de la plus grande liberté du pays et du mélange des nations qu'on y rencontre ». Ce jugement se révèle particulièrement exact pour les années 1631 à 1638. Victimes ou simplement fâchés du despotisme de Richelieu, les

COTÉ GAUCHE EN DESCENDANT.



N° 83.
A. BYL,
Dentelles.

N° 81.
LIBRAIRIE ROSEZ.

Entrée du local
de
la Grande Harmonie.

premiers grands émigrés français viennent se fixer à Bruxelles. La physionomie de la ville va se transformer encore par l'arrivée de Marie de Médicis accompagnée de sa cour, de Gaston d'Orléans et de ses partisans, de Charles de Lorraine et de sa famille, du Grand Condé, de Christine de Suède et de tant d'autres. Pris d'assaut, le palais ne peut les loger tous et les moins privilégiés en seront quitte pour chercher asile dans les grandes demeures seigneuriales de la capitale. Par le grand nombre d'étrangers qui s'entassent ainsi à l'intérieur de nos murs, Philippe IV se voit gratifié du titre d'« aubergiste des princes détronés ».

On sait combien Bruxelles fut mal récompensée d'un tel sens de l'hospitalité par l'inutile et honteux bombardement que Villeroy lui infligea en 1695. Sorti presque indemne du désastre, le Palais du Coudenberg vivait cependant

ses dernières années de gloire : dans la nuit du 3 au 4 février 1731, le feu prit à l'un des bas quartiers par la négligence des confituriers. « Il se communiqua aussitôt de tous les côtés avec tant de violence que, lorsqu'on en fut averti et que le monde accourut pour l'éteindre, il n'y avait plus moyen d'arrêter les flammes. » (Abbé Mann) Ainsi périt l'ancien palais du Coudenberg, la plus fabuleuse auberge qui se pût jamais imaginer.

Pendant près de quarante ans, les ruines du palais enlaïdèrent le haut de la ville et ce n'est qu'en 1769 qu'il fut décidé de déblayer la Place des Baillees pour en faire une esplanade destinée aux parades de la garde montante. La place Royale allait naître, au centre d'un quartier entièrement rénové. Entre-temps, Charles de Lorraine, devenu gouverneur de nos provinces, avait établi sa résidence à proximité, au Palais de Nassau, à l'actuelle place du

Musée. Quant à l'hospitalité légendaire des Bruxellois, elle allait pouvoir se manifester sous d'autres formes, en ces temps nouveaux que le siècle des lumières annonçait à grand renfort d'autres visiteurs illustres.

Le plus fameux d'entre eux débarque en ville en septembre 1722, précédé d'une belle réputation de libertaire sinon de libertin. Son nom : François-Marie Arouet, déjà célèbre bien que mal connu sous le nom de Voltaire. Il a vingt-huit ans et la Bastille l'a déjà hébergé durant onze mois. C'est dire que l'air de chez nous lui paraît particulièrement respirable. Mais ce n'est là qu'un premier séjour. Bruxelles l'accueille à nouveau en 1734, 1737 et 1739, après que Paris eut consacré son génie d'auteur dramatique. Avide de vie mondaine, il se lamente cependant : « C'est ici le pays de l'uniformité... Bruxelles est si peu bruyant... » Il va même jusqu'à mettre sa méchante humeur en vers qui n'ajouteront guère à sa gloire :

« Pour la triste ville où je suis
C'est le séjour de l'ignorance,
De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence... »

Tant de rancœur ne l'empêchera pas de prolonger ses séjours à Bruxelles entre 1739 et 1745. Il descendra à l'Hôtellerie de l'Impératrice, rue des Fripiers et logera place de Louvain ainsi que dans un immeuble de la Grosse-Tour, actuelle rue du Grand-Cerf. Le palais d'Arenberg, situé à proximité, l'accueillera à plusieurs reprises, accompagné comme il se doit de quelque dame de ses libres pensées, qu'elle fût fille de marquis ou marquise elle-même. On le sait, les jolies veuves exercèrent toujours sur Voltaire un attrait d'autant plus compréhensible que leur défunt époux ne les avait pas laissées dans le besoin...

Tandis qu'à Paris, en ce finissant XVIII^e siècle on danse la Carmagnole, le son du canon se répercute dans toute l'Eu-

A gauche : Rue de la Madeleine. Ancien hôtel d'Angleterre, aujourd'hui disparu. Bonaparte et Wellington figurent au nombre de ses hôtes illustres.

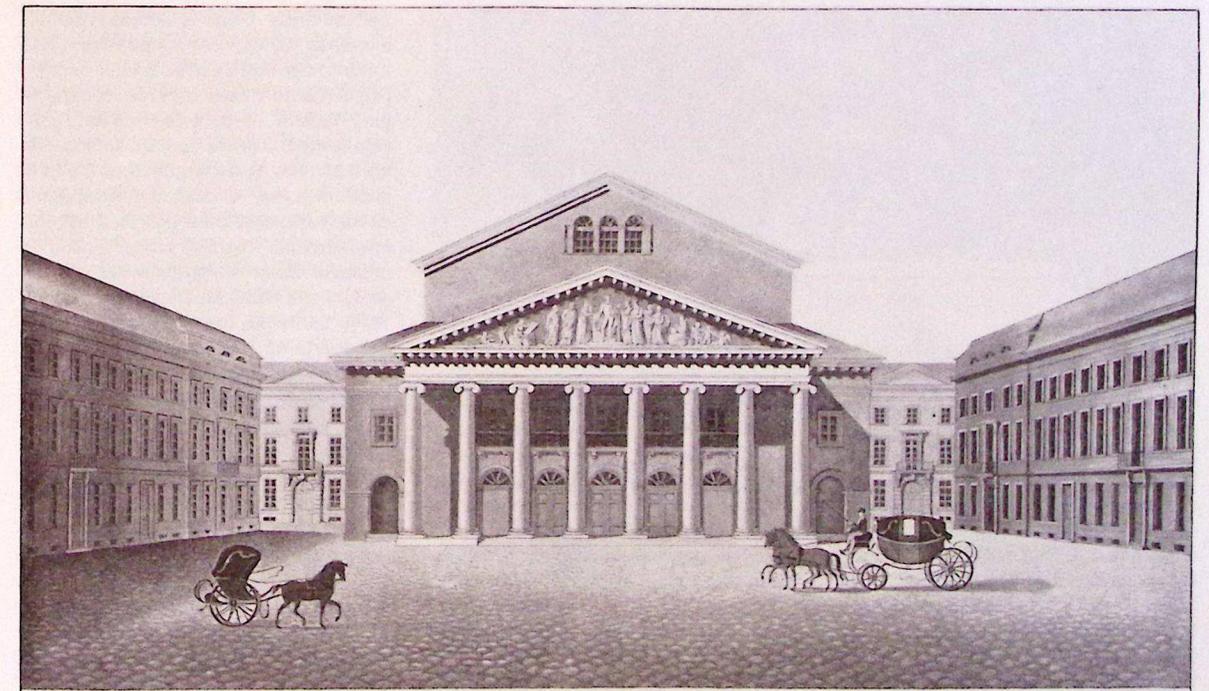
A droite : La place de la Monnaie sous le régime hollandais. Aquarelle d'époque. Louis David y flânait volontiers.

rope en passant inévitablement par Bruxelles. Belle occasion pour offrir le gîte aux stratèges du moment. L'inconnu, néanmoins, est de rigueur : sécurité fait loi. Le 28 pluviôse de l'an VI de la République — lisez 16 février 1798 — un « inconnu » descend au n° 422 de la rue de la Madeleine, à l'enseigne de l'Hôtel d'Angleterre... Le fait est d'autant plus piquant que chacun a reconnu Bonaparte, en route pour visiter les cantonnements anglais installés le long des côtes. Vingt et un ans plus tard, le 7 août 1819, Wellington logera dans le même hôtel, rompant ainsi avec son habitude de descendre à l'hôtel de Belle-Vue, place Royale. L'histoire ne dit pas s'il coucha dans le même lit que celui qu'il avait vaincu à Waterloo... Promu aux fonctions de Premier Consul, Napoléon avait effectué un deuxième séjour à Bruxelles en 1803. Joséphine et lui, en cette occa-

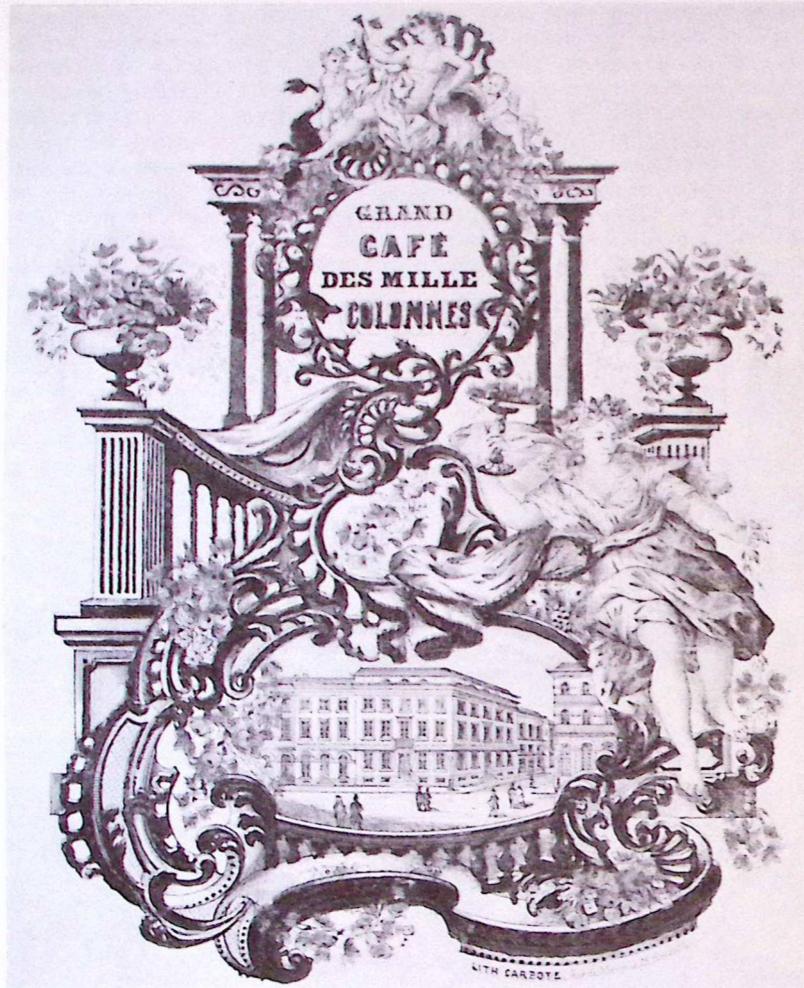
sion, habitèrent l'hôtel de la préfecture, un petit bâtiment qui devait devenir plus tard l'aile gauche du Palais Royal. Lorsqu'il revint chez nous pour la troisième fois, il portait le titre d'Empereur. C'était en 1804 et, le temps des auberges étant définitivement révolu, le château de Laeken se devait de lui ouvrir ses portes, de même d'ailleurs qu'en avril 1810, lorsqu'il passa à Bruxelles, accompagné cette fois de l'Impératrice. Satisfaite de son séjour, Marie-Louise revint seule, l'année suivante.

Si les années 1790 et 1791 furent pour Bruxelles l'occasion de donner un asile généreux à tout ce que la France comptait de gens illustres, à commencer par Monsieur, frère de Louis XVI et futur Louis XVIII, 1816 vit arriver chez nous une nouvelle espèce d'émigrés, reconnus pour la plupart régicides et frappés par la célèbre loi d'amnistie votée à Paris le 12 janvier de la

même année. A leur tête figuraient l'archichancelier Cambacérès, duc de Parme, et Jacques-Louis David, chevalier de l'Empire et premier peintre de Napoléon. Entré à Bruxelles le 28 janvier, celui-ci descendit à son tour à l'Hôtel d'Angleterre avant de déménager au n° 221 de la longue rue de l'Ecuyer. Fixé définitivement rue Guillaume, actuelle rue Léopold, il y mourut le 29 décembre 1825, ainsi que l'atteste une plaque apposée au mur de la maison. Parmi les tableaux qui avaient accompagné David dans son exil figurait le Couronnement de Napoléon dont le peintre avait commencé une réplique avant son départ, en France. Désireux de le terminer, il obtint de l'administration de Bruxelles qu'elle mit à sa disposition la grande Salle du Christ de l'Hôtel de Ville, actuelle Salle des Mariages. Grâce à cet immense atelier improvisé, David put mener à bon ter-



THÉÂTRE ROYAL DE BRUXELLES.



me sa longue entreprise. Installé près du Grand Théâtre, l'exilé partageait son temps entre le travail et le spectacle, où « sa » place se trouvait d'ailleurs marquée dans l'orchestre. Il avait son propre atelier rue de l'Evêque, à l'ancien évêché de Bruxelles, à quelques pas de son domicile. Privé des soins jaloux de sa femme, frappée brusquement de paralysie au cours de l'été 1825, Jacques-Louis David s'éteignit l'hiver suivant. La mort l'avait délivré d'atroces souffrances. Jamais autant qu'en ce début de XIX^e siècle, l'enseigne de Bruxelles ne fut

rutilante... si ce n'est aujourd'hui. En ce temps-là, la cité tout entière retenissait du charivari affairé des voyages en diligences et malles-poste que se partageaient les multiples messageries installées en ville et plus particulièrement à proximité de la Grand-Place, dans ce quartier qui va de la Vieille-Halle-aux-Blés à la rue de la Montagne. Le cheval de fer, né chez nous en 1835, devait signifier pour ce petit monde des transports le déclin d'une époque faste. Ainsi, la nouvelle vague d'émigrés français, fuyant en 1851 les foudres du Prince-Président... ou leurs

créanciers, eurent-ils le choix entre deux modes de transport, selon qu'ils étaient pressés de franchir la frontière ou non. Ils avaient nom Hugo, Hetzel, Deschanel, Arago, Dumas. Ce dernier, quoique démuné de tout, loua deux maisons au n° 73 du boulevard de Waterloo dont il s'empressa de faire abattre le mur mitoyen afin de posséder, lui aussi, son hôtel particulier, un hôtel qui ne manquait d'ailleurs ni de charme ni d'allure et qu'il fit décorer richement par le miracle du crédit. Les autres proscrits y avaient leurs grandes entrées et il était rare que l'auteur du Comte de Monte-Cristo n'en eût pas au moins trois ou quatre à sa table. C'est là qu'il donna libre cours, selon le mot d'André Maurois, à ses amours multiples et simultanées. Deux cafés, plus particulièrement, eurent l'honneur d'accueillir régulièrement les proscrits célèbres : les Mille Colonnes, place de la Monnaie, et l'Aigle, rue de la Fourche. Au début de 1853, Alexandre Dumas donna dans sa maison du boulevard de Waterloo un superbe dîner d'adieux. Bruxelles ne devait plus le revoir.

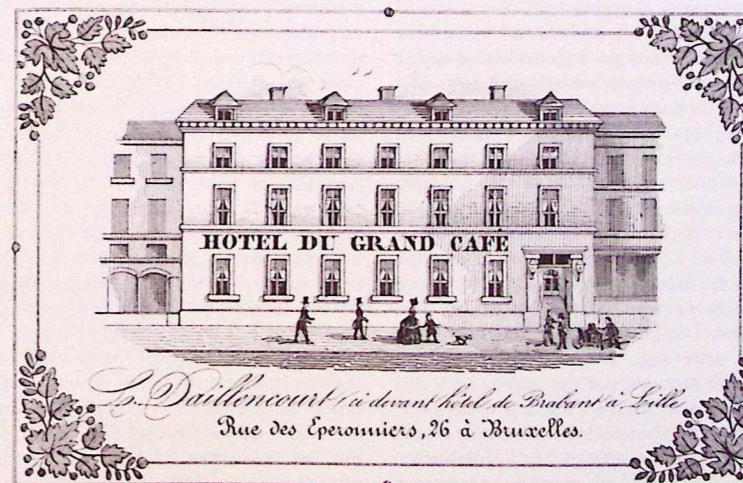
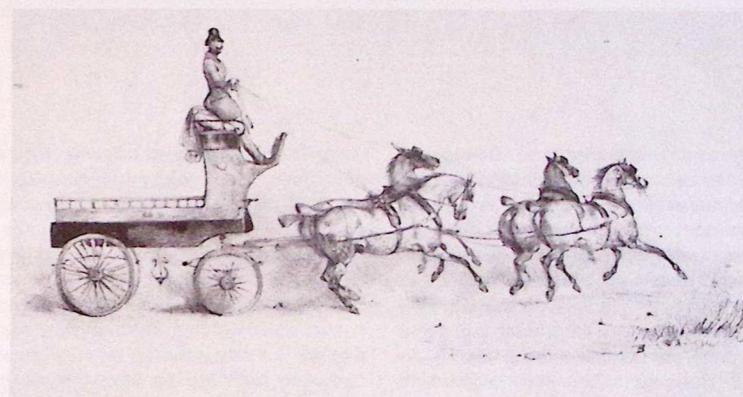
De tous les hôtes célèbres que les tempêtes de la vie politique française jetèrent sur notre sol au siècle dernier, Hugo mérite d'être regardé comme le plus illustre et le plus remuant. Ses séjours à Bruxelles furent répétés, entre 1837, où il débarque pour la première fois, le 16 août, en compagnie de sa maîtresse, Juliette Drouet, et 1871, date de son dernier contact avec la capitale. Deux d'entre eux retiendront seuls notre attention : l'un se situe en 1851, après le coup d'Etat de Louis Bonaparte du 2 décembre, l'autre vingt ans plus tard, après la journée sanglante du 18 mars 1871.

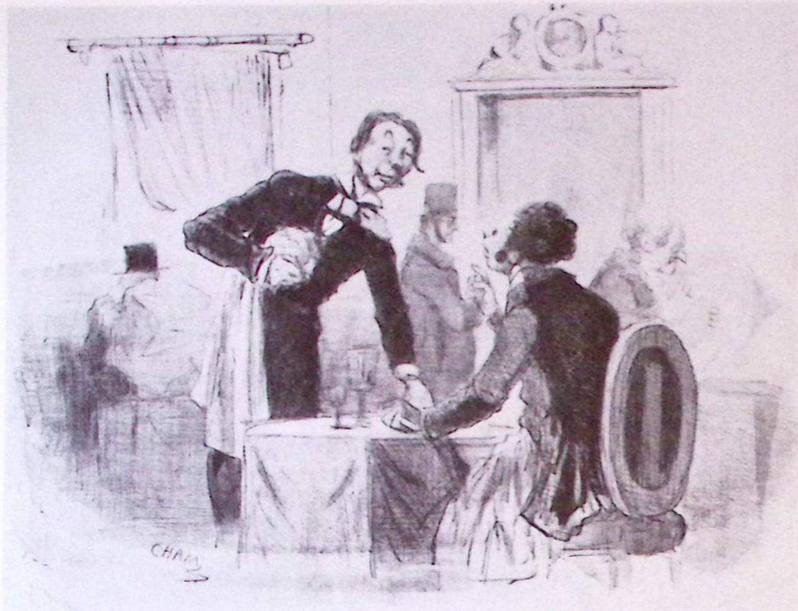
Hugo descendit donc à l'hôtel de la Porte Verte aujourd'hui disparu, 31, rue de la Violette, le 12 décembre 1851, muni d'un passeport au nom de « M. Lanvin, Jacques-Firmin, natif de Paris ». Son signalement précisait qu'il était « âgé de 48 ans ». Charles Rogier, alors ministre de l'Intérieur, fut l'un des premiers à le recevoir tandis que Charles de Brouckère, bourgmestre de la ville, lui rendit de quotidiennes visites. Sans plus tarder, le poète se mit au travail, profitant d'une tranquillité toute fugace.

Le 27 décembre au matin, en effet, les gendarmes le menaient promptement devant le procureur du Roi, pour usage de fausse identité. Hugo ne pardonna jamais au baron de Hody, chef de la sûreté, l'inélégance de ses procédés. Sommé de se mettre en règle aussitôt, il reprit son vrai nom tandis que les autorités lui délivraient un permis de séjour valable pour trois mois. C'est ici que l'hospitalité légendaire de Bruxelles allait avoir l'occasion de se manifester d'éclatante façon. Le 19 janvier 1852, le ministre de France à Bruxelles exigeait purement et simplement l'expulsion de Victor Hugo du territoire belge. La réponse de notre ministre des Affaires Etrangères fut sans équivoque : l'exilé était autorisé à demeurer chez nous, à la condition toutefois de se conformer aux prescriptions en usage lesquelles interdisaient aux réfugiés politiques de publier quoi que ce fût contre le gouvernement de leur pays. De son côté, le bourgmestre se portait garant de la droiture de son glorieux hôte dont il avait obtenu l'assurance formelle qu'il ne publierait aucun écrit politique.

Hugo loua dès lors un appartement modeste au n° 27 de la Grand-Place, à l'enseigne du Pigeon, d'où il allait pouvoir rassasier ses yeux du spectacle unique « des hauts pignons flamands » : « Sous mes yeux, dans l'austère et gigantesque place, j'avais les quatre points cardinaux de l'espace. » A deux pas de là, dans le Passage du Prince, Juliette Drouet s'était installée depuis le 17 décembre précédent. Reclus dans sa chambre unique, le poète ne quittait que rarement son logis pour s'en aller retrouver d'autres camarades d'exil au Grand Café, rue des Eperonniers, ou à l'Aigle, déjà cité. En ce temps-là, on y dînait pour un franc...

C'est de cette époque que date la rédaction du célèbre pamphlet « Napoléon le Petit ». Lorsqu'on apprit que sa parution était imminente, l'émotion fut grande en ville. Mais le 31 juillet 1852, Hugo prenait les devants et s'adressait ainsi au bourgmestre de Bruxelles : « Je quitte Bruxelles et la Belgique; je pars spontanément... Je tiens d'ailleurs l'engagement que j'avais pris avec moi-même et dont je vous avais fait part, de m'éloigner le jour où paraîtrait l'ou-





vrage que j'écrivais sur M. Bonaparte. Je ne veux pas partir, Monsieur le Bourgmestre, sans vous remercier de votre honorable accueil. Vous avez été et vous êtes pour tous les proscrits français une sorte de personnification vivante de ce bon et loyal peuple belge, si digne de la liberté et qui saura la conserver comme il a su la conquérir... » Hugo quitta Bruxelles le 31 juillet, en compagnie de son fils Charles. Jersey puis Guernesey l'attendaient. Le 22 mars 1871 commence le dernier séjour de l'émigré à Bruxelles. Il s'installe au n° 4 de la place des Barricades où il ramène la veuve de son fils Charles et ses deux enfants. A Paris, peu après, c'est l'agonie de la Commune, entachée des excès que l'on sait. Le gouvernement publie aussitôt une déclaration par laquelle il condamne les vaincus. Le 26 mai, Hugo réplique par une lettre ouverte que publie l'Indépendance Belge et qui se termine par ces mots : « Quant à moi, je déclare ceci : cet asile que le gouvernement belge refuse aux vaincus, je l'offre. Où ? En Belgique... J'offre l'asile à Bruxelles, place des Barricades, n° 4 ». L'« incident belge » a débuté. La nuit suivante, une quinzaine de jeunes gens, dont

l'imagerie populaire a fait une meute déchaînée, s'en vient manifester sous les fenêtres du poète. Hugo ne s'en émeut pas et... persiste dans ses intentions. Bien que défié de front par son hôte, le gouvernement belge tente de le persuader « que s'il savait apprécier convenablement les devoirs de l'hospitalité, il s'empresserait de faciliter la tâche de l'autorité en abandonnant la ville de Bruxelles dont il avait blessé gravement la juste susceptibilité. » En vain. Dès lors, il ne peut plus être question que d'ordre d'expulsion. Le 30 mai, c'est chose faite. Le 1^{er} juin, il quitte définitivement Bruxelles en compagnie de sa belle-fille et de ses petits-enfants et s'en va à Luxembourg apprendre l'art difficile d'être grand-père. Ainsi se termine, fort malencontreusement, une longue hospitalité née d'une amitié sincère entre un peuple et un authentique génie de l'humanité. Bruxelles a, depuis longtemps, oublié le pire pour ne retenir que le meilleur. Au XIX^e siècle donc, l'hospitalité se nuance quelque peu. Les remous politiques sont à ce point profonds en Europe qu'il devient nécessaire de protéger les libertaires de tout poil contre eux-mêmes. La seule façon de garantir

aux nombreux réfugiés l'asile auquel ils aspirent, c'est de maintenir une paix intérieure dont le prix sera, qu'on le veuille ou non, l'expulsion de quelques-uns.

« Charles Marx, docteur en philosophie, âgé de 26 ans, de Trèves », débarque à l'Hôtel de Saxe, longue rue Neuve, le 1^{er} février 1845. Il est accompagné de sa femme et de sa petite fille dont la présence tempère quelque peu la réputation de communiste redoutable qui l'a précédé. Comme Hugo le fera plus tard, il s'engage, lui aussi, à ne faire paraître aucun texte à caractère politique. Cette attitude lui ouvre un séjour de deux années au cours desquelles il occupera plusieurs résidences, difficiles parfois à situer. Installé à Ixelles, rue d'Orléans, il se transporte à Saint-Josse, rue de l'Alliance, à côté de la maison occupée par Frédéric Engels, un autre proscrit de choix. L'activité que Marx va déployer à Bruxelles sera énorme et déterminante pour son œuvre tout entière. C'est ici qu'il publie La Misère de la Philosophie, le Discours sur le Libre-échange et rédige son célèbre Manifeste communiste dont les derniers mots retentiront longtemps aux oreilles du monde : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » L'Association démocratique voit le jour au Cygne, à deux pas de l'Hôtel de Ville, là même où le Parti Ouvrier Belge sera fondé en 1885. Au total, il faut bien l'admettre, les agissements de Karl Marx ne sont guère en concordance avec ses promesses. L'abdication de Louis-Philippe à Paris, le 22 février 1848, précipite les événements. Promu chef de l'Internationale, Marx se met à agiter le drapeau de la République et attire dangereusement l'attention sur lui. A cette époque, lui et les siens logent au Bois Sauvage, à la plaine Sainte-Gudule. C'est là que, le 3 mars, lui est signifié son arrêt d'expulsion. Il commence aussitôt ses bagages mais n'aura pas le temps de les achever. Un policier trop zélé se présente à lui à la tête d'une escouade et l'invite à le suivre à la permanence centrale avant de l'écroquer à l'Amigo, comme un vulgaire vagabond. Sous le fallacieux prétexte du défaut de papiers, sa femme suit le même chemin, dans la nuit. Après avoir cohabité du-

rant un quart d'heure avec trois prostituées, elle se voit délivrée de sa pénible situation par le domestique du concierge de l'Amigo. Le rapport de police nous apprend à ce propos que les lois de l'hospitalité furent strictement respectées : « Il trouva la prisonnière fort triste, chercha à la consoler, et, pour qu'elle ne s'effrayât point, il lui offrit de la place dans une chambre à deux lits... Le matin, madame Marx lui donna un demi-franc à titre de gratification. » L'adjoint-commissaire responsable de toute l'affaire sera destitué tandis que Karl Marx et sa famille quitteront le territoire dans la soirée.

Hargneux et malade, Baudelaire est sans doute celui de nos hôtes qui illustre le mieux la générosité hospitalière des Bruxellois. Ce n'est un secret pour personne, le « poète maudit » détestait la Belgique et sa capitale à laquelle il reprochait de sentir le savon noir et dont il n'appréciait pas « la fadeur universelle dans les cigares, les légumes, les cheveux, le regard ». Poursuivi par ses créanciers parisiens, à la fois au bord du suicide et de la folie, il débarque à Bruxelles, le 24 avril 1864, suivant de peu son éditeur Poulet-Malassis, et s'installe à l'Hôtel du Grand Miroir, 28, rue de la Montagne. Son ambition : donner des conférences pour

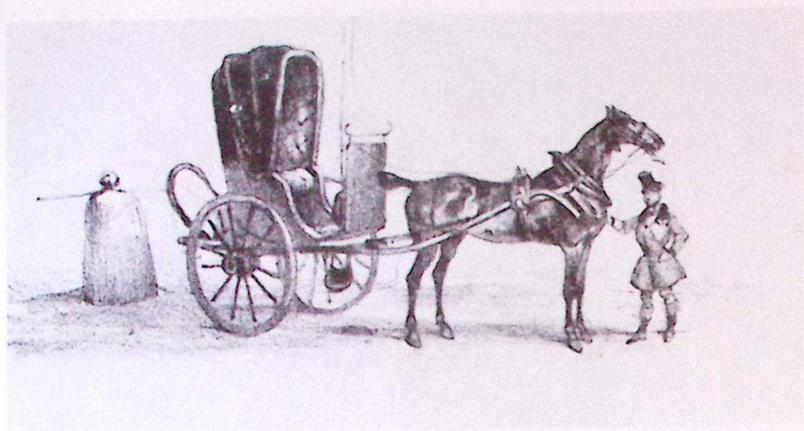


le compte du Cercle Artistique et Littéraire et y remporter un succès à la dimension de son génie. Sa première causerie, organisée dans un salon de la Maison du Roi et consacrée à Dela-

croix, est un succès. La deuxième n'attire plus guère que vingt auditeurs. L'échec est déjà consommé et seule la troisième conférence prévue aura encore lieu. Ainsi, après un mois de séjour à Bruxelles, Baudelaire prend les Belges définitivement en horreur. En dépit du venin qu'il ne cesse de déverser sur la ville, il y a ses endroits de prédilection telle la taverne Prince of Wales, située rue Villa-Hermosa. C'est là qu'il retrouve ses amis entre deux crises de névralgies. L'Hôtel du Grand Miroir sera son unique résidence bruxelloise. « Je me considère ici comme en prison ou en pénitence » écrit-il à sa mère le 3 février 1865. Le 30 mars 1866, une crise d'hémiplégie le terrasse dans sa chambre située au deuxième étage. Transporté à l'Institut Saint-Jean et Sainte-Elisabeth, rue des Cendres, il y restera hospitalisé deux semaines durant lesquelles les murs retentissent sans cesse de ses épouvantables blasphèmes. Le 2 juillet, sa mère le ramène à Paris où il succombe après une année d'agonie, emportant dans la tombe le souvenir d'une ville dont le seul défaut fut d'être inconditionnellement accueillante et de rendre sourire pour invective.

HÔTEL DU GRAND MIROIR,
BRUXELLES,

TENU PAR
P. PASQUIER,
RESTAURATEUR,
Rue de la Montagne, N° 28.

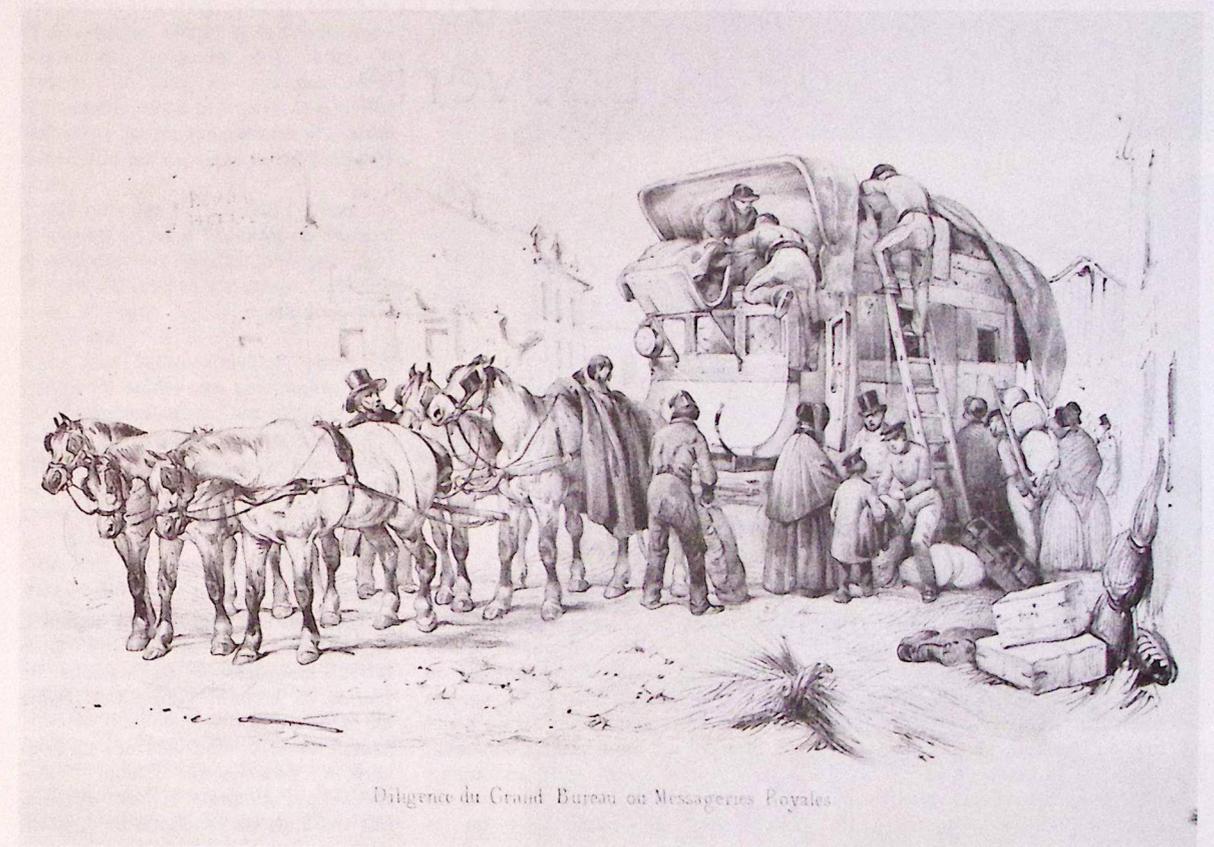


Le premier contact de Paul Verlaine avec Bruxelles date de 1867, année où, venu de l'Ardenne, il rend visite à Victor Hugo installé chez son fils, place des Barricades. Le lendemain de ce jour mémorable, il quitte, ainsi que sa mère qui l'accompagne, le Grand Hôtel Liégeois où il était descendu, au n° 1 de la rue du Progrès. Cinq années s'écoulaient alors et Verlaine, flanqué du fantasque Rimbaud, l'« Epoux infernal », quittant femme, enfant, amis, prend le chemin de la liberté. Celui-ci les conduit tous deux en Belgique et Bruxelles les accueille au terme d'un voyage mouvementé. Pas pour longtemps. Le 22 juillet au matin, la femme de Paul débarque à son tour en ville et, avec l'aide de sa mère, tente de ramener le drôle d'époux au bercail. C'est bientôt chose faite mais, arrivé en gare-frontière, le poète quitte le train et rentre à Bruxelles où il retrouve l'ami un moment délaissé. Suit alors une année de voyages et de querelles qui aboutissent à l'inévitable rupture. Le drame est proche. Le 4 juillet 1873, Verlaine s'inscrit à nouveau à l'Hôtel Liégeois. En vain tente-t-il de reprendre contact avec sa femme; sa mère, en revanche, accourt aussitôt pour aider son fils dans la détresse. Quatre jours plus tard, Rimbaud rentre d'Angleterre et les deux jeunes hommes décident d'aller s'installer à l'Hôtel de la Ville de Courtrai, au n° 1 de la rue des Brasseurs. L'Amigo n'est pas loin... Le 10 juillet, Verlaine fait l'acquisition d'un revolver chez un armurier du passage Saint-Hubert. Rentré à l'hôtel, il exhibe l'arme aux yeux de son ami qui s'en inquiète. Nouvelles querelles, discussions. Deux coups de feu éclatent. Atteint au poignet gauche, Rimbaud décide de rentrer à Paris. Sur le chemin qui le conduit à la station du Midi, Verlaine menace à nouveau son ami. La suite, on la connaît : appréhendé, Paul est conduit à l'Amigo en attendant que la machine judiciaire se mette en branle, le condamnant, à quelque temps de là, à deux ans d'emprisonnement. Vingt ans plus tard, il relatera avec ironie, dans « Mes Prisons », ses multiples pérégrinations, de dépôt en cellule. Non seulement il n'a pas gardé rancune aux Belges, mais encore il s'est créé des amitiés solides et sin-

cières. Lorsqu'il reviendra à Bruxelles, en 1893, à l'occasion d'une tournée de conférences, il retrouvera non sans joie l'Hôtel Liégeois « transformé en un splendide bar américain avec dépendances ». Le vingtième siècle approche à longues enjambées et Bruxelles s'ap-

de la paix et de la liberté pour ne pas les garantir à quiconque a choisi de vivre ou de séjourner chez eux. Ce n'est pas par hasard qu'au seuil de l'An 2000 Bruxelles est devenue le siège des grandes organisations internationales et les conditions économi-

titre de gloire pour notre Cité que d'avoir donné asile à ceux qui firent les plus riches heures de l'humanité. Il fallait que la chose fût soulignée. En produisant le spectacle « A l'Enseigne de Bruxelles », la Diathèque de Belgique a voulu mettre en relief la



Diligence du Grand Bureau ou Messageries Royales.

prête à vivre à l'heure des grands bouleversements. Si les pierres n'ont pas d'âme — et cela reste à démontrer — les villes en ont une qui est le reflet de la mentalité de leurs habitants. Les Bruxellois, quant à eux, connaissent trop le prix

ques favorables qui amenèrent cette option ne furent pas les seuls facteurs déterminants. Encore fallait-il que, là où l'étranger décidait de s'installer, il se sentit à l'aise. Ainsi en fut-il tout au long des siècles passés, ainsi en est-il aujourd'hui et ce n'est pas un mince

grandeur d'une ville que d'aucuns disent petite. Ceci étant fait, il est évident que les ombres célèbres qui planèrent sur Bruxelles furent infiniment plus nombreuses que celles évoquées ici. Il appartient désormais à d'autres de parfaire le tableau esquissé.

Au Domaine touristique de Vieuxville

Les Métiers d'art du Brabant, à la Ferme de la Bouverie

par Louis HAUTVAL

C'EST une région, où, de tous temps, au travers d'événements historiques importants, les arts et la culture ont fleuri avec bonheur. Les Romains, déjà, y avaient installé un bastion fortifié, au confluent de l'Ourthe et de la Lembrée, et y travaillaient la terre pour leurs poteries et leurs constructions du Condroz et de l'Ardenne.

Plus tard, les Moines de la Principauté abbatiale de Stavelot-Malmédy construisirent un château fort destiné à protéger leur vaste territoire de leurs turbulents voisins : les ducs du Luxembourg, les princes-évêques de Liège, les comtes de Namur, etc. Enfin, la famille des de la Marck, dans laquelle se distinguèrent les « Sangliers des Ardennes », « Robert le Diable » et tant d'autres, firent de Logne une forteresse convoitée.

Étaient-ils si brigands que cela, ceux-là qui favorisèrent les arts et les lettres en terre d'Ardenne, notamment par de précieux échanges avec la Bourgogne et d'autres régions ?

Au moment où, sans vouloir contester, il est bon de revoir certaines options historiques, ne conviendrait-il pas de considérer ces farouches « de la Marck » comme les premiers « résistants » d'une région considérée, sans cesse, comme un champ de bataille par ses proches voisins ?

Mais Logne connut une fin tragique en mai 1521. Sur l'ordre de Charles Quint, Henri de Nassau mit le siège devant l'antique forteresse et la détruisit entièrement, avec 20.000 hommes et vingt bombardes.

Le vieux village, qui abritait campagnards et artisans et où se tenaient des marchés très fréquentés, retrouva

son calme. Les moines de Stavelot, en reprenant possession de leurs terres, améliorèrent les maisons de pierres et bâtirent l'imposante ferme de la Bouverie.

C'était en 1570. Vieuxville et « La Bouverie » poursuivirent leurs rôles d'échanges culturels et commerciaux, aux marches de l'Ardenne et du Condroz, non loin des grands axes fréquentés par les voyageurs de l'époque.

En 1972, la Ferme de la Bouverie, presque en ruines, fut restaurée par une association régionale qui s'était donné pour tâche de sauvegarder et d'animer l'ancien Comté de Logne.

Avec l'aide du Commissariat Général au Tourisme et de la Fédération du Tourisme de la Province de Liège, toute une animation culturelle s'organisa dans de spacieux locaux que les nouveaux propriétaires avaient eu le bon goût de

laisser dans leur disposition d'époque. Expositions de tous genres, récitals, conférences, séminaires, colloques se sont succédé à la Bouverie, depuis le mois de juin 1972.

En cette année 1975, une Foire de l'Artisanat, un Salon d'ensemble des Peintres d'Ardenne et de Meuse, la prestigieuse exposition « La Belgique des Enfants », organisée par l'Inbel et le Crédit communal de Belgique, ont connu le succès. En juin, un nouveau salon d'ensemble, sous le thème « Le Comté de Logne vu par les peintres », a attiré à nouveau les touristes et les amateurs d'art.

C'est dans ces locaux que l'Office des Métiers d'Art de la Province du Brabant présentera les réalisations les plus récentes d'artistes de valeur : céramiques, tissages, bijoux, sculptures, gravures, etc.

Cette très belle exposition, dans des bâtiments quatre fois centenaires, vaut un déplacement et une visite approfondie. La promenade aux ruines du château fort de Logne complètera agréablement une belle journée de détente en pleine nature.

Les touristes auront ainsi l'occasion de découvrir des vestiges historiques de grande valeur, de parcourir un vallon et des collines pittoresques et d'apprécier le travail d'artistes et d'artisans brabançons dont la renommée a largement dépassé les frontières du pays.

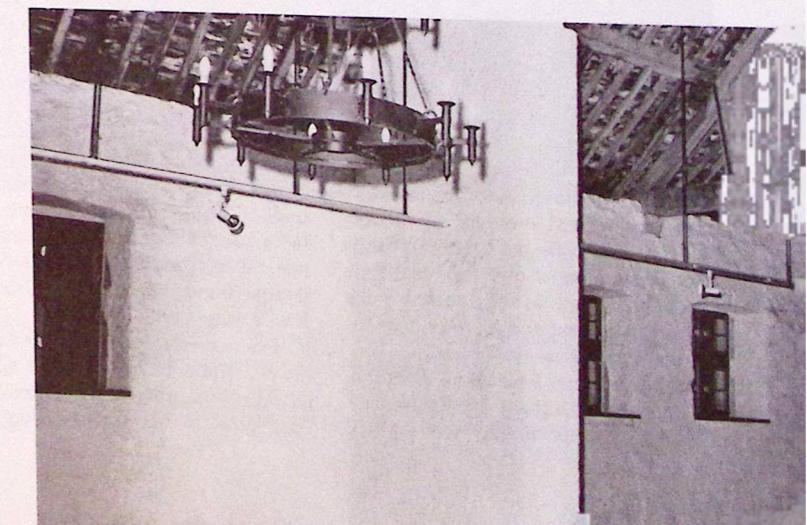
Dès la mi-juillet et pendant quatre semaines, la Ferme de la Bouverie du Domaine touristique de Vieuxville et l'Office des Métiers d'Art du Brabant, seront heureux de vous accueillir dans le vallon de la Lembrée.

Quelques aspects de la Ferme historique de la Bouverie à Vieuxville.

En haut : vue générale de la ferme, restaurée, avec un goût exquis, en 1972.

Au centre : telle qu'on la découvre aujourd'hui de la cour intérieure, on a peine à s'imaginer qu'en 1972, cette imposante ferme était pratiquement tombée en ruines.

En bas : un coin d'une des salles d'exposition où les Métiers d'Art du Brabant seront à l'honneur du 17 juillet au 18 août 1975.



Le Festival du Brabant Wallon

par Monique DUREN,
stagiaire section Tourisme
(C.E.R.I.A.)

A l'heure où les premières brumes pré-automnales voilent une nature floue et déjà prête à s'endormir, à l'heure où les dernières joies de l'été s'évanouissent dans la mélancolie des souvenirs, la vie musicale de Wallonie prend avec vigueur un nouveau départ, en proposant au public un éventail de représentations musicales riches en possibilités.

Dès septembre en effet, le Festival de Wallonie ouvre son volet automnal pour rayonner sur les différentes villes et régions de la partie Sud de notre pays : le Festival international du Hainaut, les Festivals du Brabant Wallon et de Namur, ainsi que les « Nuits de Septembre » qui le composent nous convient à participer à leurs prestigieuses manifestations artistiques.

Intégré en 1974 au Festival de Wallonie, le Festival du Brabant Wallon est né du succès remporté par les fameux

« Samedis musicaux » de Villers-la-Ville en 1969.

A cette époque déjà, Villers-la-Ville, grâce à sa position géographique privilégiée et à son cadre touristique exceptionnel, devait répondre aux aspirations des organisateurs qui souhaitaient faire de cette cité un centre musical de haute qualité, dans une région où la musique n'avait jusqu'alors touché qu'un auditoire trop restreint.

Actuellement encore, le Festival du Brabant Wallon tâche de concentrer tous ses efforts sur Villers-la-Ville, sans oublier pour autant le public moins favorisé des autres villes brabançonnaises, telles que Nivelles, Braine-l'Alleud, Orp-le-Grand, Tourinnes-la-Grosse et bien d'autres encore.

L'essaimage des concerts sur l'ensemble du Brabant Wallon devait apporter en effet un caractère particulier au Festival et former sur place un public

nouveau.

Son goût et son intérêt éveillés, le public devait se rendre ensuite plus aisément tant à Villers-la-Ville que dans les autres villes du Festival.

Le Festival se veut également « itinérant » !

Chaque année, en effet, des localités différentes participent à l'événement musical et ont la joie d'accueillir, pour un soir, des artistes de grand renom. De cette façon, un équilibre certain est conservé dans les domaines de la promotion touristique et culturelle de chacune des régions brabançonnaises.

Bien que très jeune encore, le Festival a réussi à associer harmonieusement la fête de l'esprit, des images et des sons, créant ainsi une atmosphère exceptionnelle par son cadre d'exécution, la haute tenue et la qualité des œuvres produites.

Un peu partout, châteaux, églises et

abbayes reçoivent un public venu écouter des œuvres choisies avec discernement et interprétées par les artistes les plus en vue de la Musique Internationale ainsi que par les plus grands noms belges.

Faut-il rappeler à nos lecteurs le succès retentissant remporté l'an dernier par le Festival.

Quelque 3.000 auditeurs assistèrent aux concerts donnés pratiquement à bureau fermé !

Les organisateurs, avouons-le, avaient fait preuve d'un jugement remarquablement équilibré dans le choix des spectacles offerts.

Pourrons-nous exprimer tout le plaisir que l'on prit à l'audition de ces trésors musicaux que sont les œuvres de Brahms, Bartok, jouées de façon magistrale en l'église paroissiale de Villers-la-Ville par un de nos meilleurs musiciens belges : François Glorieux. Villers-la-Ville accueille également une des plus grandes pianistes de notre temps, Moura Lympany, qui nous interpréta Chopin. Elle nous ravit par les ressources d'un touché aussi velouté et expressif que vigoureux et sculpté. Ingrid Haebler proposa au public de cette même cité un programme composé essentiellement d'œuvres de Mozart. Son jeu à la fois doux et spirituel fut vivement apprécié.

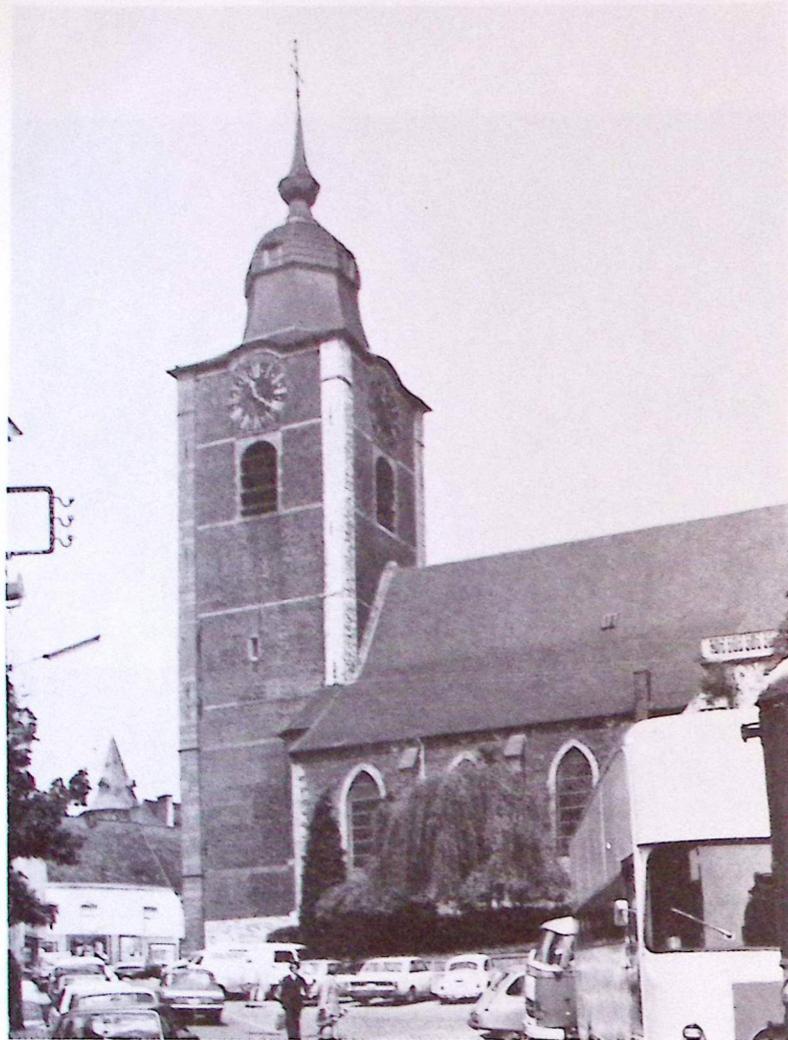
L'Orchestre Mozart de Belgique nous offrit un heureux mariage entre compositeurs classiques et contemporains en exécutant, sous les voûtes de l'église Saint-Médard à Jodoigne, des œuvres de Haendel, Mozart et Grétry. Les locaux de l'Université de Louvain-la-Neuve virent se produire, quant à eux, l'Orchestre National de Belgique. Celui-ci adapta son programme au modernisme des locaux pour proposer à son jeune auditoire des compositeurs tels que Mozart, Gresnick, Liszt et Berlioz.

Enfin, le Festival du Brabant Wallon se termina par une page éclatante : les « Carmina Burana » de Karl Orff en l'église décanale de Braine-l'Alleud, dans un cadre somptueux à la mesure même de la prestation.



En haut de la page : la salle du « Studio » de Louvain-la-Neuve était comble, le 8 octobre 1974, au moment où André Vandermoot monta sur la scène pour diriger, avec maestria, l'Orchestre National de Belgique. L'auditoire, comme il se devait, était composé en majorité d'étudiants.

Ci-dessus : l'Orchestre Mozart de Belgique, placé sous la direction de Guy Barbier, fit la joie des mélomanes lors de l'excellent concert donné, le 28 septembre 1974, dans la belle église Saint-Médard à Jodoigne.



La sobre mais élégante église Saint-Etienne à Braine-l'Alleud où, le 17 octobre 1974, se présèrèrent plus de 1.300 personnes qui vibrèrent à l'unisson à l'audition des « Carmina Burana » de Karl Orff. Ce même sanctuaire accueillera, à nouveau, le Festival Musical du Brabant Wallon, le jeudi 25 septembre 1975, à 20 h 45 pour un grand concert Hector Berlioz qui groupera plus de 300 musiciens et choristes.

Ce concert attira à lui seul plus de 1.300 auditeurs.

On peut sans nul doute augurer d'après le succès remporté par le Festival un rayonnement de plus en plus éblouissant dans la Province du Brabant. Le Festival s'affirme chaque année davantage comme une entreprise d'une très haute qualité créée pour le grand public.

Mais, pour les organisateurs de l'évène-

ment musical, ce succès fait déjà partie du passé. Ils s'efforcent à présent d'élaborer un programme qui surpassera encore la qualité du Festival 1974 !

En 1975, le Festival partagera ses concerts entre d'autres villes et villages aux charmes indiscutables : Villers (pilier du Festival), Nivelles et le charmant village de Chaumont-Gistoux (qui nous incitera à flâner le long de la pittoresque vallée du Train) seront cette année à l'affiche.

Ajoutons que le Festival du Brabant Wallon ne se limite pas essentiellement à la Musique. En effet, non content de présenter au public des œuvres musicales de choix, il tente également de satisfaire l'intérêt du public par l'organisation de diverses activités artistiques parallèles. Des circuits « autocars » destinés à découvrir l'Est du Brabant Wallon, des journées à Villers-la-Ville sous le thème Culture-Tourisme-Gastronomie, incluant le concert du soir dans l'une ou l'autre des villes du Festival, furent déjà organisés dans le cadre de l'événement musical. Les organisateurs essayent de donner, par là, un aperçu aussi complet que possible des richesses artistiques et touristiques de la Province.

De plus, une série d'expositions, le plus souvent installées dans le cadre prestigieux de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville constitue une invitation à découvrir, dans un esprit renouvelé, les ruines de l'abbaye parée alors des charmes supplémentaires de l'automne. Espérons que l'année 75, « Année Européenne du Patrimoine architectural » fera encore comprendre au public toute l'importance et la richesse de notre patrimoine artistique et le poussera à compléter ses connaissances musicales par une approche plus intime des décors pittoresques dans lesquels les prestations ont bien souvent lieu.

De toutes façons, nous pouvons être certains, d'ores et déjà, que le Festival du Brabant Wallon de cette année comblera encore une fois tous nos vœux dans le domaine artistique et que le choix, toujours heureux de son programme, satisfera largement toutes les exigences.

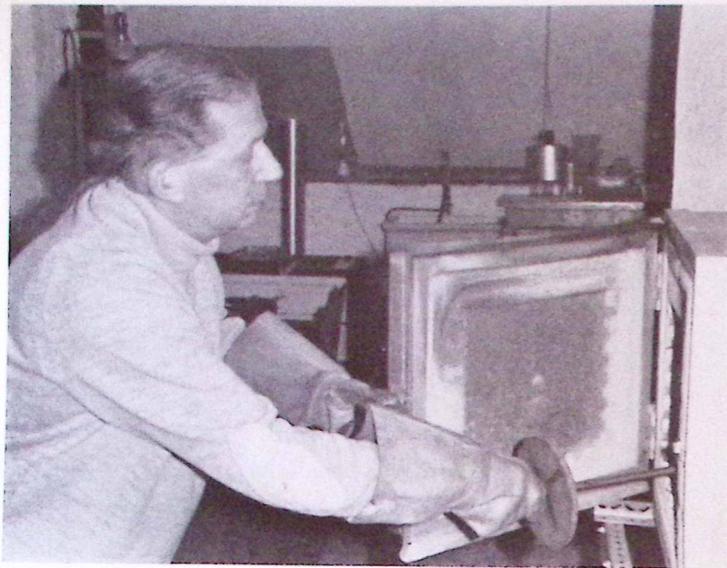
Renseignements et location :
Intercommunale du Brabant Wallon
1400 Nivelles
rue de la Religion 10
Tél. : (067) 22.43.20 - 22.47.24 - 22.56.16.



Ci-dessus : le Festival Musical du Brabant Wallon est né du succès remporté, en 1969, par les désormais fameux « Samedis musicaux » de Villers-la-Ville. La ravissante et lumineuse église paroissiale de Villers-la-Ville prètera une fois de plus son cadre exquis aux « Samedis musicaux » 1975 avec deux récitals de piano qui auront lieu le samedi 6 septembre prochain (récital France Clidat) et le samedi 20 septembre (récital Gina Bachauer) chaque fois à 17 heures.

Ci-contre : La délicieuse église d'origine romane de Chaumont-Gistoux, dédiée à saint Bavon, accueillera, à son tour, le Festival du Brabant Wallon, le samedi 27 septembre 1975, à 20 heures, avec, au programme, l'Orchestre de Chambre de Belgique qui sera placé sous la direction de Georges Maes.





Pierre VIN,

ou les
émaux
retrouvés

par Marie-Madeleine ARNOLD

LE « Gailly », une maison blanche dans les vallons d'Ohain. Un noyer magnifique lui donne son nom et son ombrage.

Habillée de vert et de jaune, parée de longues poutres sombres et d'objets anciens, la chambre à vivre contient un grand écrin : une armoire en bois fruitier qui s'ouvre, pour le visiteur, sur les plus belles pièces du Maître-émailleur Pierre Vin. Des lumières indirectes font chanter les verts émeraude, les rouges profonds, les bleus translucides et l'argent qui les porte et les cloisonne.

Cet homme, mince et grand, un peu voûté comme le sont ceux qui se penchent longuement sur des objets très beaux et très délicats, cet homme fait penser au temps où les artistes étaient patients, où l'œuvre d'art mûrissait lentement au fil des jours calmes et attentifs, où le « beau » avait des formes précises, où chaque ébauche s'épa-

nouissait graduellement, gravement, entre leurs doigts jusqu'à la perfection. C'est en Afrique, où il vécut des années riches de résonance humaine, que Pierre Vin se découvrit une vocation peu commune : travailler l'argent et ces pierres aux noms sonores que prodigue la terre équatoriale, améthystes, malachite, pierre de lune...

L'argent-motif, l'argent-bijou, l'argent qui se prête et se ploie, qui porte et enveloppe, l'argent docile, pur et sobre, appelait aussi une matière plus délicate, plus changeante, plus imprévue que les pierres, fussent-elles multiformes et multicolores. L'argent appelait l'émail.

Mais, au départ, il fallait redécouvrir les secrets, les poudres, les mélanges, et ce four capricieux dont il convient d'apprivoiser les humeurs et les intolérances.

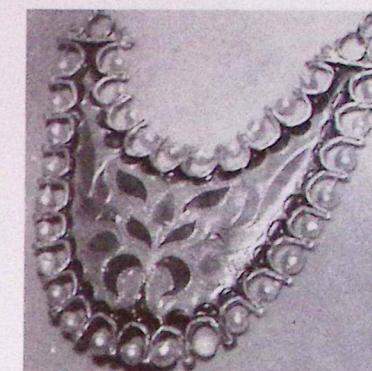
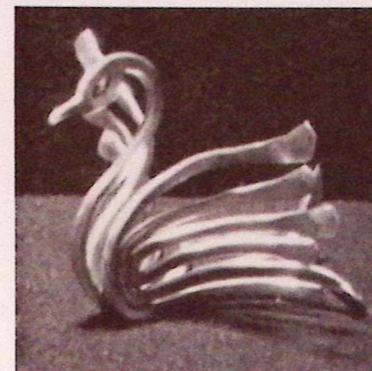
Comme Bernard Palissy, tenaillé par sa certitude, le long chemin des recher-

ches, des tâtonnements, des échecs et des découvertes, a mené Pierre Vin à cette maîtrise, à cette joie de l'œuvre sans défaut qui, désormais, offre à des admirateurs, dont le cercle va s'élargissant, le plaisir du regard et du toucher, une des rares passions qui ne déçoivent pas : celle du « bel objet ».

Ce bel objet que l'on aime à retourner entre les doigts, à poser sous le regard, coffret, coupe, bijou, polyptyque, panneau d'émail serti de velours ou de bois où s'accrochent les rayons du soleil, large coupelle où revit une légende, formes multiples, coloris de feu ou d'eau profonde, bel objet où chacun peut attacher un rêve ou un souvenir.

Bien abrité sous le toit incliné, avec sa fenêtre ouverte sur la campagne, l'atelier de Pierre Vin ressemble un peu à l'antre d'un alchimiste.

Voici un établi ancien, console de chêne creusée de trois enclaves où



Ci-dessus : « Tabby », Coupelle en cuivre rouge, cloisonnée d'argent, émaux bruns en camaïeu, yeux sur paillon d'or.

A gauche : « Cygne », argent martelé - 925.

A droite : « Pectoral », pendentif en argent, cloisonné en « broderie », émaillé de bleus, garni de perles.

Ci-dessous : « La genette », émail sur cuivre rouge. Feuillage en pailions d'or. Genette cloisonnée d'argent.



l'artisan peut se glisser à l'aise, tout proche, bien proche de son plan de travail. Ainsi, les tout petits éléments de cuivre, d'argent ou d'or qu'il manipule ne risquent pas la chute.

Voici encore un meuble, des étagères, chargés de bocaux de toutes tailles, où les poudres fines multicolores sont enfermées. Ces poudres qu'il faudra parfois laver longuement, soigneusement, selon un procédé secret, pour les débarrasser d'une poussière qui ternirait l'émail cuit.

Auprès de l'établi, l'enclume, posée sur un tronc d'arbre, où l'on martèlera les métaux fins; plus loin, une machine à découper et un mortier pour de savants broyages.

Puis, toutes ces pinces, ces outils délicats, un peu mystérieux, qui saisissent, ploient, incurvent, étirent le métal ou étendent, assortissent, mélangent les poudres avant que le feu ne les transfigure et les rende au regard sous mille

aspects : opaque, opale ou transparent, pochoir, perles d'émail et, selon la méthode employée : cloisonné, champlevé, ou basse-taille.

Soin, patience, imagination s'allient ici pour donner naissance à l'œuvre. Mais le maître-outil reste le four, posé debout, et qui reçoit dans la lueur orangée de ses mille degrés les pièces délicates dont il fixera pour toujours la beauté.

Mais le feu, lui aussi, est artiste car on ne peut jamais savoir d'avance quelle est la dernière touche, l'imprévisible tonalité d'une transparence qu'il donnera à l'objet qu'on lui confie.

Et c'est là un des aspects fascinants de l'art des émaux que ce mystère qui accompagne les gestes et fait vivre la matière d'une vie secrète, inconnue. Cependant, sous le mystère, il y a tout le travail méticuleux, précis, patient de l'artisan et nous allons faire avec lui ce chemin qui mène à l'œuvre achevée.



Ci-contre : « La route du soleil ». Grand plat de cuivre rouge battu, portant des plaquettes en cuivre émaillé, cloisonné et pailonné d'argent, tons bleus.

Ci-dessous : « Sittelle ». Petite plaque en cuivre rouge, émaillée brun et or, cloisonnée d'argent, encadrée de velours.



Au premier stade, il y a le découpage et la mise en forme de la pièce de métal qui deviendra assiette, plat, coupe, coupelle, coffret, plaque décorative ou bijou, et des dessins en fil d'argent ou d'or pour les cloisonnés. Car Pierre Vin est aussi orfèvre...

Ce métal découpé et affiné doit alors être nettoyé pour retrouver sa brillance originelle.

Vient ensuite la pose de la poudre : elle sera tamisée d'abord sur l'arrière de la pièce — c'est le contre-émaillage — puis en couche de fond sur la face. C'est cette couche qui donnera le brillant et qu'on appelle émail fondant. La poudre elle-même provient de verre

finement pilé.

La phase suivante, la plus délicate, est la mise au four : mille impondérables joueront alors qui influenceront la réussite et l'apparence de la pièce d'émail.

Cette première cuisson achevée — s'il n'y a pas eu d'ennuis — on posera les dernières couches de poudre et les dessins en fils d'argent ou d'or; entre ces fils, on placera des poudres de couleurs différentes : c'est le cloisonnage.

Le dernier passage au four fixera l'émail et donnera à l'objet son aspect définitif. Cependant, les tons, eux, varieront encore légèrement au cours

Ci-contre : « Chasse ». Plat de 22 cm de diamètre, cuivre rouge, émaillé de rouge transparent. En cœur, léopard, cloisonné d'argent, émaux violets. En marli, frise d'antilopes en pailon d'argent, émaillé hyacinthe.

Ci-dessous : « Lise ». Emaux translucides ambre sur cuivre rouge repoussé, feuillage en cloisonnés et pailons argent émaillé vert clair.



du refroidissement. Et l'imprévisible fêlure peut encore se produire à ce moment-là et réduire le travail à néant. Des techniques plus raffinées encore sont parfois utilisées, comme celle de la feuille d'or ou d'argent glissée entre deux couches d'émail et qui donne un relief au motif. Il y a aussi l'émail-vitrail, le plus subtil, le plus difficile, à travers lequel la lumière se joue, ou l'emploi du cuivre repoussé ou le support de métal précieux ajouré et découpé. C'est tout cela, tout cet art hérité d'une tradition lointaine et savante que nous offre Pierre Vin dans la diversité de son œuvre, art auquel se mêle intimement un artisanat poussé à son plus

haut degré de perfection.

Son inspiration ? Il la trouve dans la nature, fleurs, feuilles, paysages, chez les animaux — les chats surtout qu'il aime en poète et philosophe — la littérature (Baudelaire, Rimbaud, Musset...), les contes d'autrefois, la mythologie, riche en odysées...

De ce chemin, au long duquel, comme Alice, nous avons découvert un monde insolite, étrange et merveilleux, nous nous souviendrons lorsque, bientôt peut-être, nous irons de vitrines en écrins à la rencontre de l'univers de Pierre Vin et nous saurons alors que toute monnaie semble dérisoire pour ce qu'il nous donne à aimer.

A La Hulpe, l'exotisme en Roman País

par G. STEENEBRUGGEN

QU'ÉVOQUE pour vous La Hulpe ? Les paysages annonciateurs des Ardennes Brabançonnaises ? Les papeteries ? Les concerts donnés dans son église romane ?

Mais si l'on vous parlait de végétation exotique, de l'atmosphère humide et chaude des pays tropicaux ?... Bien sûr, il y a à La Hulpe un quartier nommé « le Brésil », mais ce n'est pas à lui que je songe. Alors ? Si vous croyez que je me trompe de latitude, c'est que vous n'avez jamais remarqué sur la façade de la « Ferme rose » située sur la nouvelle « route des six vallées », plus précisément chaussée de Bruxelles, le panneau « Orchidées Horticulture ».

Nous quitterons donc pour une fois la discrète floraison de notre roman país pour explorer les deux hectares de serres à orchidées du « Long Fond » (1). Orchidées... Fleurs nobles, fleurs aristocratiques, surnommées « fleurs de

paradis », « filles de l'air », « flore de Jésus »... Fleurs de légendes, qui comme l'edelweiss ont coûté des vies humaines... Fleurs sacrées pour certaines tribus de Bornéo qui cueillaient des fleurs de *Coelogyne* pour les mettre au sommet et autour des tas de riz prêts à être semés.

Aucune plante n'a passionné autant horticulteurs et amateurs, tant pour la beauté de leurs fleurs que pour les caractères biologiques très intéressants qu'elles présentent. Sans doute lorsqu'on dit « orchidées » pense-t-on souvent « *Cattleya* ». Alors, sachez que Orchidée est le nom de famille, *Cattleya*, *Cymbidium*, *Odontoglossum*... et des centaines d'autres ne sont que des prénoms et quels prénoms !

PRESENTATION DE LA FAMILLE...

Un grand nombre d'orchidées sont épiphytes, c.-à-d. qu'elles vivent sur les

arbres et tirent leur nourriture des petites quantités d'humus qui s'accumulent dans les creux des branches et du tronc. Contrairement à une idée très répandue, elles ne sont pas parasites de l'arbre, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'orchidées parasites, mais celles-là sont souterraines. Il existe aussi de nombreuses variétés terrestres ou semi-terrestres. La famille des orchidées est une des plus vastes du monde végétal (15 à 20.000 espèces connues) et est répartie sur presque tout le globe. Le continent le plus riche est l'Asie, le plus pauvre l'Afrique. Autrement, des variétés de « sabot de Vénus » (*Cypripedium*) vivaient dans notre pays, des collectionneurs peu scrupuleux sont une des causes de leur disparition.

... ET DU HOME

C'est en 1964 que J. Solvay racheta



Le show-room du « Long Fond » à La Hulpe.

les collections de plantes de la firme « Flandria » de Bruges. Jusqu'en 1967, la production resta peu importante. En 1968, la production de *Cattleya* approchait les 100.000 fleurs. Les orchidées sont cultivées pour la vente de la fleur coupée. Une partie de la production est exportée vers l'Allemagne, la Hollande, la France, l'Italie, le Luxembourg. Le Long Fond est une des exploitations les plus importantes d'Europe; le laboratoire est des plus modernes et l'établissement suit de près les progrès réalisés en aquiculture (2). Mais avant d'arriver à ces méthodes modernes, combien de chercheurs et de collectionneurs consacèrent leur vie à étudier cette « fleur de paradis ».

AU TEMPS DES PIONNIERS

Si le mot « orchis » existait déjà dans la littérature grecque, ce n'est qu'aux XVI^e et XVII^e siècles que des botanistes décrivent plusieurs espèces qu'ils avaient découvertes. En 1731, les premières plantes vivantes venant des Iles Bahamas furent introduites en Europe. C'est vers cette époque que commença la « ruée vers l'Orchidée ». Les variétés les plus spectaculaires provenant des pays tropicaux, c'est vers ces pays que s'organisent les expéditions d'amateurs européens. De nombreux participants n'en revinrent jamais, les morsures d'animaux ou les fièvres tropicales eurent raison de leur enthousiasme. Les pays les plus meurtriers ont été le

golfe du Mexique, l'Inde, les îles des mers du sud. Evidemment, les plantes ne tardèrent pas à être le sujet de tractations de toutes sortes, les indigènes apprirent vite à tirer parti de l'engouement des amateurs, tandis que certains de ces derniers n'hésitèrent pas à ravager des régions entières, comme en témoigne la lettre écrite du Brésil, en 1870, par le major Taunas : « A Sainte-Catherine deux Anglais épuisent la province de ses belles orchidées, et la plus belle de toutes, que l'on ne trouvait que dans une seule île a été enlevée jusqu'au dernier pseudo-bulbe et ce que l'on n'a pu emporter a été jeté à la mer... » Des centaines de milliers de plantes qui furent arra-



Dans la serre de Vanda.

chées à leur milieu d'origine, quelques centaines seulement survécurent au transport. Quoi d'étonnant qu'une seule orchidée se vendit des milliers de nos francs ?

Après ces expéditions lointaines s'or-

Un *Cypripedium*.



ganise une autre exploration : la recherche du mystère de la germination. Dès les premières importations de plantes, les horticulteurs s'empresèrent de semer les graines, sans succès. Des années durant, on fit des essais aussi empiriques que curieux : le semis dans des trous de vers de terre, sur du liège flottant sur l'eau... Il fallut attendre 1844 pour que le Français Neumann réussisse la germination en jetant les graines sur les mottes dont les plantes sont entourées. Un pas était fait, mais on ne savait toujours pas pourquoi les graines germaient sur ce milieu et pas ailleurs.

A la fin du siècle dernier, Noël Bernard devait éclaircir ce mystère : les racines de l'orchidée et le substrat sont envahis par un champignon (le *Rhizoctonia*). Dans la nature, ce champignon est indispensable à la germination et à la jeune plante, car les graines d'orchidées ne contiennent pas de réserves nutritives, c'est le champignon qui puise la nourriture pour la donner à la plante réalisant ainsi la symbiose orchidée-champignon. Les horticulteurs mirent alors au point la méthode de semis dite symbiotique c.-à-d. que le mycelium de champignon et les graines d'orchidées étaient semés en même temps dans un flacon de culture sur milieu gélatineux. Avec cette méthode, il fallait attendre 7 à 14 ans selon les variétés avant de voir une première floraison.

Voilà pour le passé, mais dans les serres du Long Fond, nous sommes loin de ces anciennes méthodes.

Des quelque 20.000 espèces connues, on n'en cultive qu'une douzaine dont les plus courantes sont les *Cattleya*, les *Cypripedium*, les *Cymbidium*, les *Phalaenopsis*, les *Odontoglossum*, les *Vanda* et les *Oncidium*.

La culture des orchidées exige des installations très coûteuses et complexes : il s'agit, pour chaque espèce de recréer le climat d'origine de la plante : telle variété demande beaucoup de chaleur et de lumière, une autre réclame une température plus fraîche et aérée, beaucoup demandent



Un *Odontoglossum*.

un degré hygrométrique élevé.

CULTURE ET MULTIPLICATION

Dans la nature, les orchidées se reproduisent par le transport de pollen (aggloméré en pollinies) par les insectes.

Un *Cattleya*.



Une tige de *Phalaenopsis*.

tes. Pour la Vanille, par un seul hyménoptère du genre *Melipona* et l'*Angrecum* par un seul lépidoptère (3).

En serre, l'hybridation est faite par la main de l'homme. La gousse met à peu près un an à mûrir, mais elle est

Flacon contenant un *cypripedium*.



coupée un peu avant son ouverture et désinfectée en laboratoire à l'aide d'alcool ou d'hypochloride de calcium. Ces précautions sont prises pour éviter de devoir désinfecter les graines fragiles (risques de brûlures). Les graines sont minuscules et très nombreuses, dans certains genres, une seule fleur peut former plus de trois millions de graines. Le semis est fait dans des tubes, sur milieu composé d'agar-agar (4), de substances nutritives, de vitamines. La plante ne quittera pas le laboratoire avant 6 à 24 mois selon l'espèce, le semis évolue très lentement. Dans les conditions traditionnelles, il faut de 4 à 7 ans pour que les plantes de *Cymbidium* et de *Cattleya* donnent leurs premières fleurs. Cette méthode est encore utilisée dans le but d'obtenir, par croisement, des fleurs plus grandes ou plus petites, tenant mieux dans l'eau, des coloris nouveaux. Mais depuis quelques années, un expert français, G. Morel a mis au point une méthode qui consiste en la culture de méristèmes sur milieu artificiel. Qu'est-ce que le méristème ? Les foyers de croissance des plantes se trouvent aux extrémités des tiges, des racines, dans les bourgeons. Les coupes faites à ce niveau montrent des cellules très petites et non différenciées qui se divisent activement; elles constituent le méristème.

Ces cellules sont prélevées aseptiquement au moyen d'un scalpel, sous un microscope qui grossit de 10 à 20 fois. Ces méristèmes sont placés dans des flacons de culture, sur un substrat composé d'agar-agar, de vitamines, hormones, etc... Après six à huit semaines, le méristème est devenu un corps globuleux appelé protocorme; ces protocormes ont plusieurs pôles végétatifs, ils sont divisés, remis sur le milieu, grossissent et sont divisés à nouveau autant de fois qu'on le désire. Une fois que l'on a obtenu le nombre de protocormes désiré, on les laisse se différencier et chacun donne naissance à une ou plusieurs plantes. Au fur et à mesure de la croissance des plantes, on les change de flacons. Générale-



Quelques *Cattleya* en pleine floraison.

ment chaque stade (prise de méristème, formation de protocormes, différenciation, etc...) demande des compositions de milieux différents. Après six mois, les plantes sont repiquées en serre; en sortant des flacons pour le

Composition florale formée d'un *cymbidium* et d'un *epidendrum*.





En haut de la page : la serre des cymbidium.

Ci-dessus : un aspect de la serre des phalaenopsis.

en milieu solide mais certains se développent beaucoup mieux en milieu liquide, ceux-là sont placés dans des tubes spéciaux et soumis à une rotation axiale continue, de manière à ce que le méristème soit aéré et ne soit pas constamment en contact avec le liquide, auquel cas il pourrirait.

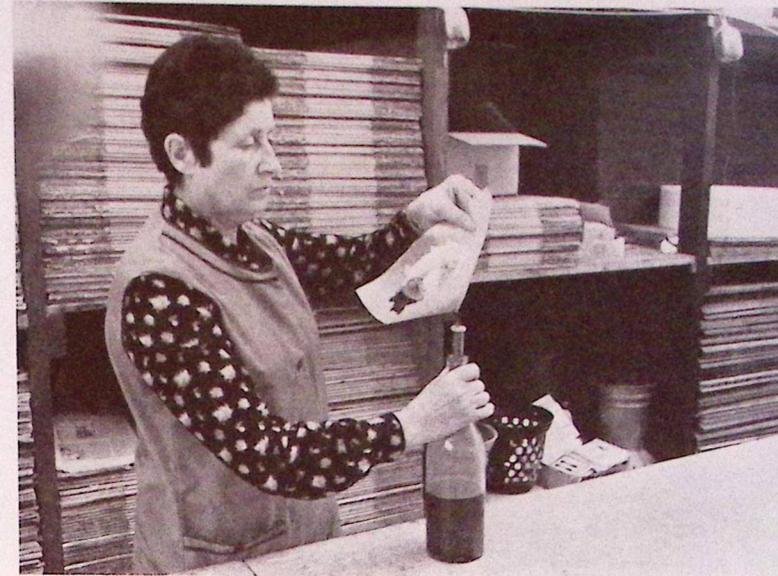
Quittons le laboratoire, après quelques pas, nous nous trouvons dans la serre de Cattleya où est reproduit le climat chaud et humide de l'Amérique tropicale. Les Cattleya sont des plantes épiphytes, elles sont donc cultivées dans un mélange très aéré composé de fibres de coco, de perlite, de tourbe et d'écorces de résineux. Sur quelques tablettes, on a repiqué récemment des plantes dans du gravier. Pour le moment, les serres du Long Fond contiennent 70 à 80.000 plantes de Cattleya aptes à fleurir. Les fleurs de Cattleya doivent être coupées ± 24 heures après l'ouverture complète du bouton. C'est de loin l'orchidée la plus « populaire » en Europe.

Grâce aux Cymbidium, nous passons aux collines des Indes, cette variété semi-terrestre est cultivée dans un mélange de terreau de feuilles et d'aiguilles de pin. Ces plantes demandent une atmosphère très aérée d'où l'emploi de pulseurs d'air. La floraison des Cymbidium s'étale de décembre à mai avec un maximum en février-mars.

Continuons notre voyage en compagnie des Cypripedium, le « sabot de Vénus » a des représentants sous tous les climats; c'est une orchidée terrestre dont beaucoup de variétés poussent dans les marais. Il est encore cultivé dans un mélange de feuilles et de racines de fougères, mais le coût élevé de ce compost incite à en rechercher un autre; la tourbe semble convenir. Jusqu'à présent, cette orchidée ne se multiplie que par semis, qui s'obtiennent difficilement.

Les Phalaenopsis, plantes originaires des Iles de Malaisie, sont cultivés en serre chaude et en aquiculture, sur étagères inclinées. Les plantes sont rempotées dans du gravier, les engrais dispensés par arrosage. Le Phalaenopsis est une plante dont le cœur est très sensible à la pourriture; grâce aux étagères inclinées, l'eau ne stagne pas dans le cœur. L'aquiculture ou hydro-

repiquage à l'air libre, elles sont trempées dans un fongicide pour éviter qu'elles ne soient directement contaminées par des maladies. Le principal avantage de cette méthode est d'avoir rapidement un grand nombre de plantes identiques à une plante mère idéale. Beaucoup de méristèmes sont cultivés



Ci-contre : Opération d'emballage d'un cattleya pour l'expédition par chemin de fer.

Ci-dessous : gros plan sur un cattleya.

Dans le bas de la page : un coin du laboratoire.

culture présente plusieurs avantages par rapport aux terreaux traditionnels : la désinfection plus aisée du substrat, le dosage plus facile des matières nutritives. Actuellement, cette méthode est appliquée au Long Fond pour les Vanda, les Phalaenopsis, les Cymbidium et les Cattleya.

La serre de Calanthe est en pleine floraison au mois de décembre, ces orchidées ont une période de repos très marquée; après la floraison pour Noël-Nouvel An, les arrosages sont diminués progressivement pour être arrêtés durant quelques mois, ensuite, des nouvelles pousses apparaissent en avril et donneront des feuilles jusqu'en novembre et enfin, lorsque les feuilles sont tombées, la floraison commence.

Et nous changeons encore de climat, en effet, la dernière serre est fortement rabaissée par deux couches de plastic opaque destinées à atténuer la luminosité. Elle est réservée à la culture des Odontoglossum, qui vivent à environ 2.000 m d'altitude, dans la Cordillère des Andes, côté Pacifique.

Toutes les plantes sont arrosées avec l'eau de pluie recueillie dans deux bassins.

La cueillette et l'emballage des fleurs sont aussi l'objet des plus grands soins. Suivons une fleur de Cattleya par exemple : chaque plante porte une étiquette qui indique sa variété ou le nom des parents. Au verso de cette étiquette l'ouvrier chargé de la cueillette indiquera la qualité de la fleur et la date de la cueillette.

Les fleurs sont ensuite acheminées vers la salle d'emballage où les pétales, sépales et labels seront séparés par un ruban de papier ouaté, la fleur « encapuchonnée » dans un papier beurré et la tige placée dans un tube plein d'eau. Le tout est déposé dans une boîte en carton, sur un lit de fibres de papier.

Et voilà nos aristocratiques filles de l'air prêtes à s'envoler aux quatre coins d'Europe, où, l'hiver surtout, elles feront « rêver de pays où tous les jours sont chauds »...

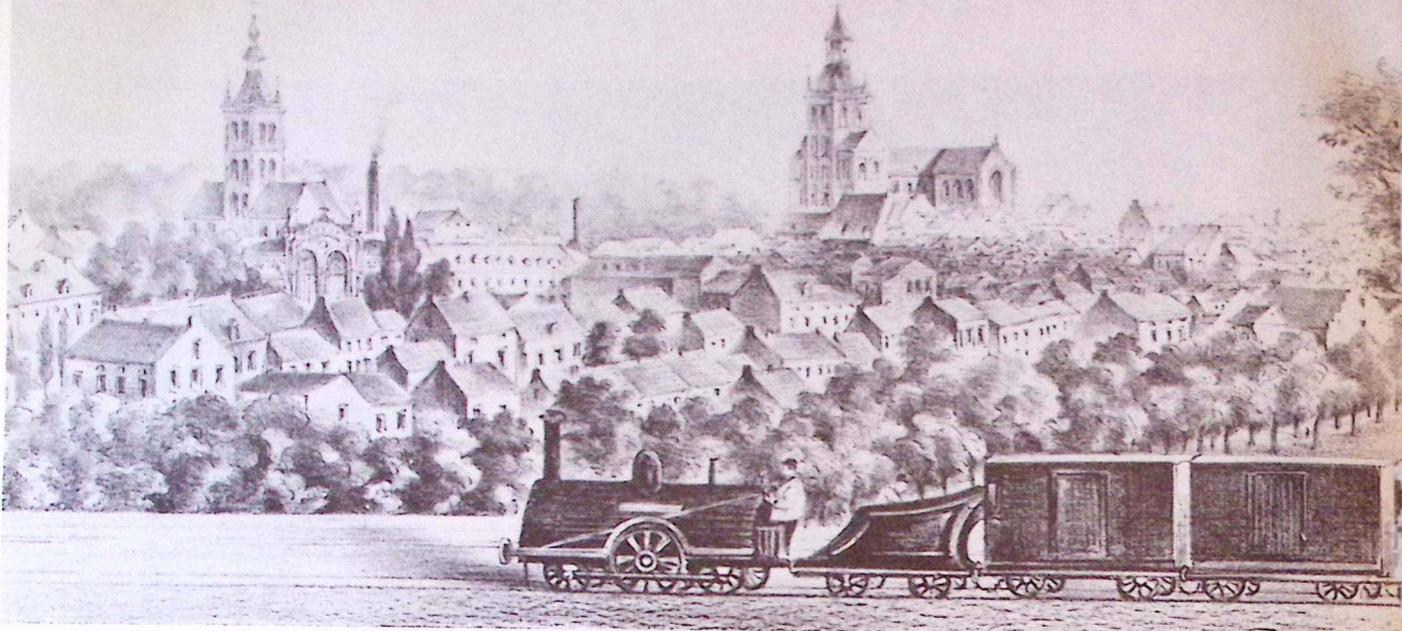


(1) L'établissement est accessible au public sur demande écrite adressée au préalable au « Long Fond », chaussée de Bruxelles 117, 1310 La Hulpe. La meilleure période pour les visites est de janvier à avril.

(2) Méthode qui consiste en la culture des plantes sur gravier, les engrais sont dispensés par arrosage.

(3) Darwin avait décrit l'insecte avant qu'on l'eût découvert, se basant sur la forme de la fleur.

(4) Gélatine tirée d'une algue rouge.



Vue générale de Tirlemont; lithographie (haut. 0175; larg. 0250) de J. Hoolans (1858). Sur ce document les églises Notre-Dame-au-Lac (à gauche) et Saint-Germain (à droite) se découpent nettement.

A Tirlemont...

Les Eglises Notre-Dame-au-Lac et Saint-Germain

par Marie-France DUSTIN

LA formidable extension de l'industrie drapière qui donna à bon nombre de villes belges leur configuration si caractéristique, avait, selon une expression de R. Lemaire, provoqué chez nous un véritable « boom de la construction ».

Après avoir été longtemps l'apanage du comté de Flandre, c'est dans le duché de Brabant qu'allait s'étendre au XIV^e siècle cette activité économique

génératrice de nouvelles structures architecturales. « A partir du second quart du XIV^e siècle déjà (écrit l'auteur de « L'architecture gothique en Belgique » dans l'Art en Belgique, p. 85) mais surtout après 1350, les chantiers s'ouvrent partout à la fois : églises, halles, hôtels de ville, enceintes percées de portes monumentales, sont construits selon des plans dont l'ampleur était inimaginable cinquante an-

nées plus tôt. » ... « Ce vaste mouvement architectural allait de pair avec l'efflorescence des autres arts. Mais alors que la peinture prospéra particulièrement en Flandre, c'est en Brabant que s'est développé le foyer dominant de l'évolution architecturale. » Ainsi l'une des villes les plus anciennes de Belgique, la ville de Tirlemont, érigée en cité au XII^e siècle, fut-elle de celles dont les extensions successives s'ac-

complirent parallèlement aux progrès des métiers de la laine.

Les armoiries de la ville, champ d'azur à fasce d'argent, flanqué de deux moutons tenant entre les pattes la hampe d'une bannière bleue et blanche, rappellent et le bleu du drap tirlemontois, et le blanc des moutons de Hesbaye. Une halle et un hôtel de ville détruit au XVIII^e siècle et remplacé par un nouveau bâtiment sur ce qui allait former la Grand-Place attestent, également, avec l'industrie de la laine, le passage du stade rural au stade urbain. Dans le contexte général de l'opération « Hôtels de ville et Cathédrales », il était intéressant de souligner ce phénomène de la naissance d'un art civil et laïque. Mais ce sont deux églises de la ville, l'église Notre-Dame-au-Lac et l'église Saint-Germain qui constituent l'objet de notre présente étude.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME-AU-LAC

LA LEGENDE DU LAC

L'église Notre-Dame-au-Lac, construite hors de la première enceinte sur un endroit bourbeux appelé Driesch, constitua précisément avec le béguinage un de ces pôles d'extension de la ville. C'était à l'origine un lieu désert constitué par une grande mare. Un soir, rapporte une légende tenue des religieux du Rouge-Cloître, y fut jeté le corps d'un étudiant parisien assassiné à Tirlemont. Une infinité de lumières révélèrent, le lendemain aux habitants, l'endroit, désormais entouré d'une aura de mystère. Ils obtinrent du duc de Brabant la cession du lac et d'un terrain adjacent où s'érigerait le sanctuaire dédié à la Vierge qui allait donner son nom à la future église.

Trois sources miraculeuses qui guérissaient les malades jaillirent sous les nouvelles fondations. Elles occasionnèrent un pèlerinage renommé qui dura jusqu'au XVII^e siècle. Époque où il fut supplanté par celui de Notre-Dame de Montaigu. Actuellement, l'une de ces sources est toujours visible dans le fond d'une grotte consacrée à la Vierge, en 1903, près du bas-chœur nord.

L'ÉGLISE

Au premier sanctuaire devait bientôt succéder un édifice plus vaste dont la lente édification s'étaga sur plus de

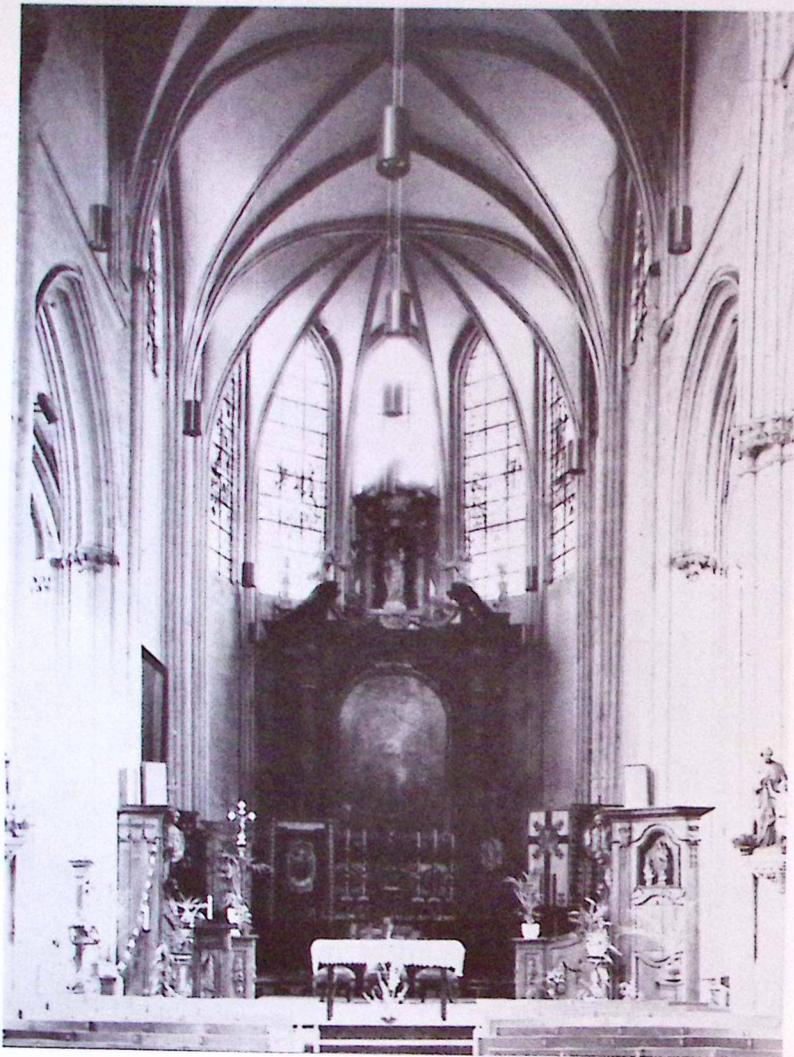


L'église Notre-Dame-au-Lac, apparentée aux modèles du nord de la France, est un joyau de notre architecture gothique.

deux siècles. Une association de clercs, qui prit le nom de Confrérie de Notre-Dame-au-Lac et revendiqua plus tard le titre de chanoines, se chargea de la récolte des dons.

C'est un maître-d'œuvre français, Jean d'Oisy qui fut appelé à prendre la direction des travaux vers 1360. A cette époque, l'art gothique en Brabant était en pleine efflorescence.

Le style, et ce sera une constante dans tout le développement de l'école, s'y rattache à l'art rayonnant des grandes cathédrales françaises. Si bien qu'on peut véritablement parler de classicisme à son égard. Car les architectes de chez nous, traditionalistes et solides de tempérament, s'en tinrent presque toujours à une grande rigueur décorative et le gothique dans notre pays fut



Eglise Notre-Dame-au-Lac : le maître-autel à colonnes encadrant une « Elevation de Croix » d'après Van Dyck et surmonté d'une splendide Madone sculptée par Walter Pans en 1362.

préservé jusqu'au bout des excès et des fioritures du style flamboyant. L'église Notre-Dame-au-Lac est à cet égard un type d'église exceptionnel en nos provinces. Son portail à voussures, dont la décoration est la plus riche et la plus complexe de Belgique, est le seul qu'on puisse rapprocher des grands portails français si magnifiquement sculptés. Ce portail, de même que

le plan de l'édifice dont il semble que Jean d'Oisy l'ait conçu dans son ensemble quoiqu'il n'en ait réalisé que le chœur (le transept et la tour datant du XV^e siècle) montre également combien le style international fut au départ un art d'importation. D'origine picarde, semble-t-il, et au service des comtes de Hainaut, son architecte dirigea en Brabant plusieurs chantiers. En 1340,

le chœur de Saint-Rombaut à Malines et en 1352, celui de Notre-Dame d'Anvers. Considéré comme le fondateur de l'école brabançonne, il fit profiter de ses leçons, sur le chantier de Notre-Dame-au-Lac, Jacques et Henri de Gობertange, dits plus tard « Van Tienen », Sulpice Van Vorst, Mathieu de Layens. Tous, hommes bien de chez nous qu'on retrouve plus tard aux hôtels de ville de Louvain et de Bruxelles, à Sainte-Gudule, Saint-Pierre à Louvain, Saint-Sulpice à Diest. Ce qui indique que si le gothique international fut souvent importé par des architectes itinérants, par la suite une véritable tradition architecturale s'établit dans le pays avec ses lois et sa manière propres.

Mais pour en revenir aux portails de l'église du Lac, presque entièrement renouvelés en 1913, ils comportent encore d'origine les merveilleuses scènettes des consoles, les dais et les niches ainsi que la belle frise de feuillage soulignant les cordons. Elles illustrent à la fois des thèmes de l'Ancien Testament et des épisodes de la construction de l'église. A les détailler isolément, on s'aperçoit que conçues dans un ensemble, elles atteignent cependant souvent chacune le rang de chefs-d'œuvre.

Cependant, une fois passée l'approche de ce beau portail, l'église Notre-Dame, dont la tour de 70 m est surmontée d'un clocher bulbeux du XVII^e siècle, ne peut manquer lorsqu'on en fait le tour de nous frapper par son caractère inachevé. En l'absence de toute grande nef, c'est contre les bras du transept qu'est directement accolée la façade et son triple portail. L'édifice en réalité ne comporte qu'un chœur, deux bas-chœurs postérieurs, un transept et une tour de croisée.

Les avis sont partagés à propos de ce plan. Est-il inachevé et l'église fort ample et conçue avec l'allure d'une cathédrale était-elle en désaccord avec les ressources du chapitre ? La ville fut-elle appauvrie lors du déclin de l'industrie drapière ? Cette hypothèse semble devoir être exclue puisque les portails datent du XIV^e siècle, époque où Tirlemont était avec Léau, Anvers et Nivelles, une des grandes villes du Brabant.

« On a supposé, parfois, écrit Wau-

ters, que l'église Notre-Dame-au-Lac était restée inachevée et que l'argent avait manqué pour y ajouter une nef. Cette supposition n'est pas admissible, car, sinon, pourquoi aurait-on construit à grands frais le beau et triple portail de la façade ? Le plan de l'église présente la reproduction d'un « tau » ou partie supérieure de la croix. N'y a-t-il pas là un souvenir des idées mystiques qui furent si répandues pendant une partie du moyen âge, surtout dans l'ordre des Templiers ? ». Toujours est-il que si ce plan ne rompt pas l'élégance extérieure de l'église, il n'en sera pas de même à l'intérieur. On souffre immanquablement ici de l'exiguïté du lieu et le manque de clarté se fait d'autant plus sentir que l'élévation est à deux étages sans triforium, la galerie ayant été comblée au cours des siècles.

L'abside, à sept pans, comporte de hautes verrières lancéolées mais celles-ci furent maçonnées du côté droit quand vers le milieu du XIX^e siècle, on éleva contre l'église une annexe en gothique d'imitation.

Des boiseries sculptées en provenance de l'ancien couvent des Récollets à Anvers séparent les confessionnaux. Le maître-autel en marbre du XVIII^e siècle provient lui du Rouge-Cloître près de Bruxelles.

L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN

APERÇU HISTORIQUE

Alors que dans une comparaison savoureuse, il qualifie l'église Notre-Dame-au-Lac de « gente dame en dentelle », c'est à un rude gars aux larges épaules que fait songer l'église Saint-Germain à l'archiviste Paul Dewalshens. Située sur la hauteur, au centre de la ville, qui lui donna son nom (Tirlemont-tienne : mont), l'église Saint-Germain, aujourd'hui paroissiale, fut autrefois collégiale et auparavant abbatiale. Ce sont des religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris qui établirent à « Thiunas » (du nom de l'ancien gîte d'étape établi par les Romains sur le diverticulum Tongres-Louvain-Asse). la première fondation monastique à partir de laquelle allait se former le noyau de la cité.

Avant d'être sans doute ravagée au IX^e siècle par les Normands, le complexe bénédictin comprenait une villa,

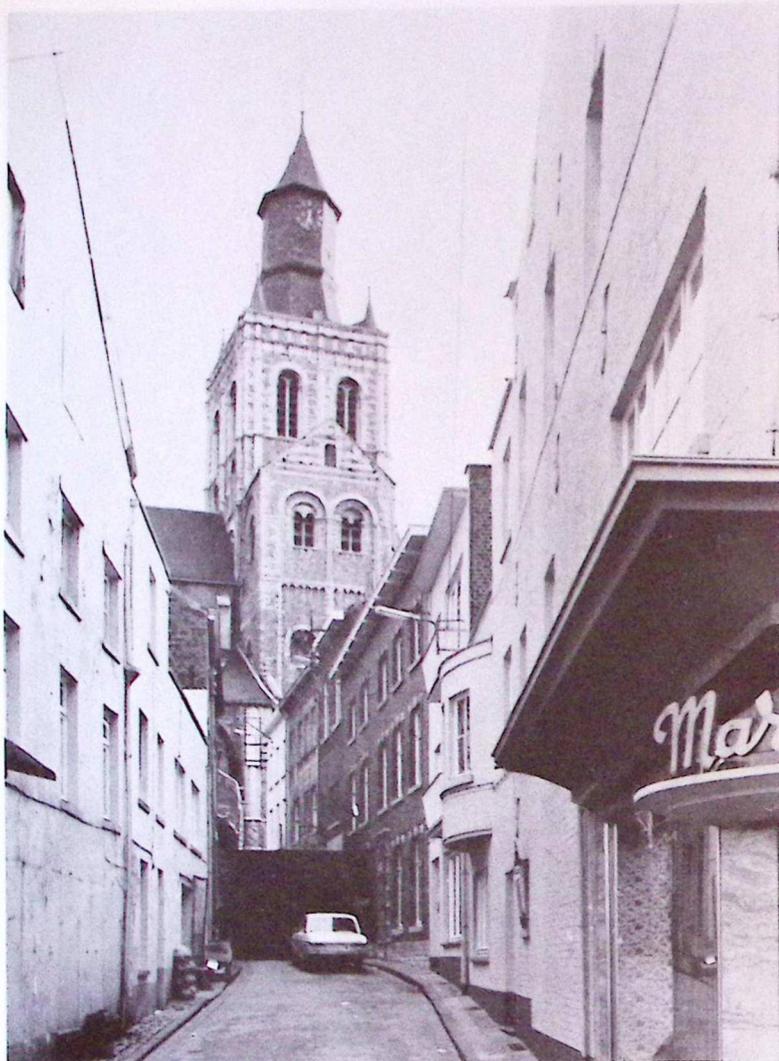


L'église Saint-Germain est sans conteste le monument le plus imposant de Tirlemont; son « westbau » surtout est remarquable.

une abbaye et un cloître placés comme l'abbaye-mère sous le patronage de Saint-Germain, évêque de Paris. Par la suite, l'église Saint-Germain, devenue simple bénéfice à la collation de l'abbaye de Saint-Denis-en-Broquerie près de Mons, vit également ses revenus allégés au chapitre de Saint-Jean de Liège.

Ayant perdu son caractère abbatial, elle

fut ainsi récupérée en tant que collégiale au moment de l'extension de la ville. C'est le pape Clément II qui donna à Albert de Louvain, futur évêque de Liège, le droit d'y créer six canonicats. Cette situation de copropriété avec l'abbaye de Mons allait être une source permanente de conflits. Cependant le chapitre se maintint jusqu'au XVIII^e siècle.



On accède à l'église Saint-Germain, soit par le Marché au Bétail, l'ancien forum de Tirlemont, soit encore par des petites rues à escaliers, qui ont gardé leur caractère archaïque.

L'EGLISE

Située donc au Marché au Bétail, entourée de ruelles en escalier qui ont gardé leur caractère archaïque, c'est par des marches que l'on accède à l'église, sur ce forum de la cité où se trouvait le premier hôtel de ville. En une synthèse puissante, elle assemble un énorme avant-corps roman à une église gothique beaucoup plus tardive.

LE WESTBAUW

Cet important westbauw, une des grandes réalisations de l'architecture romane en Brabant constitue sans doute la partie la plus intéressante de l'édifice. Elevé vers 1225, devant une église romane de la seconde moitié du XII^e siècle qui subsista jusqu'aux XIV^e et XV^e siècles, la fonction de ce grand massif-écran était comme en pays mo-

san et dans l'Empire en général d'abriter un contre-chœur occidental et une tribune d'étage.

Comme dans celui de Sainte-Gertrude à Nivelles et de Saint-Servais à Mastricht, celui de Saint-Germain présente à l'étage une immense salle couverte en coupole dont le rôle reste assez obscur. Son plan terrier reprend celui de Saint-Jacques à Liège, mais les tourelles d'escaliers, au lieu d'être engagées dans la masse, s'en détachent ici. Ce coffre rectangulaire, un des plus grands de Belgique, mais ne comportant qu'une travée, était formé au départ de deux tours isolées sur leurs quatre faces. Une galerie ajourée, dont on aperçoit encore les biforés extrêmes, les reliait à deux niveaux centraux. Cependant, vers 1555, on épaissit cette façade pour dresser l'actuelle tour centrale dont la réalisation est déjà en partie gothique mais qui offre un exemple de cohésion parfaite des deux styles. A l'intérieur du westbauw, ce sont des voûtes d'ogives déjà que l'on trouve en couverture des trois espaces s'ouvrant sur les nefs. La sculpture traduit également le style de la période de transition avec la clef-de-voûte à l'agneau pascal, les corbeilles de chapiteaux aux masques humains et d'animaux. Sous les encorbellements de l'arc tour-nef courent des frises de végétation d'un caractère plus archaïque. Mais sous cette frise, les nains accroupis des piliers traduisent ce goût du grotesque apparu vers la fin de la période romane.

LA PRIMITIVE EGLISE ROMANE ET LE CORPS ACTUEL DE L'EDIFICE

Des fouilles entreprises en 1944 par le professeur R. Lemaire ont en partie permis la reconstitution de l'église médiévale. Mais celle-ci reste hypothétique. Il s'agissait probablement d'une basilique romane, à piliers, cantonnée de quatre tours.

C'est par le chœur que l'on commença peu après 1300 la seconde église gothique qui remplaça l'église bicéphale romane.

Les deux tours qui se trouvaient de part et d'autre du chœur oriental servirent à l'agrandissement du transept. Celui-ci était autrefois du type bas mosan. Aujourd'hui, son déploiement, qui est presque aussi considérable que

celui de la nef, reste frappant.

L'ampleur de l'édifice actuel est en concordance avec le massif de façade, mais comme à Notre-Dame-au-Lac, certaines verrières ont été bouchées d'où l'obscurcissement de l'église.

Mais à vrai dire, l'église Saint-Germain, telle qu'elle se présente à nous, a connu de nombreux bouleversements qui occasionnèrent bien des remaniements. Après avoir été la proie des flammes en 1535, l'édifice fut reconstruit, en 1555, rehaussé et agrandi par un architecte de Charles Quint, Pierre Van Wijenhoven.

C'est alors qu'on édifia les cinq étages de la tour du westbauw et que la nef principale en grès clair reçut ses lourdes colonnes dénuées de chapiteaux et son faux triforium garni d'une balustrade. Les bras du transept furent rebâties en grès avec chaînages de quartzite avec de larges fenêtres aux remplages flamboyants et un triforium repris sur celui de la nef.

Cependant, la ville mise à sac en juin 1635 par les troupes françaises et hollandaises dut accomplir de nouveaux travaux dans la collégiale : celle-ci fut obscurcie par le lancement de voûtes plus basses. Voûtes ogivales, encore, à voûtins de briques rouges et nervures de pierres blanches mais avec des arcs doubleaux à caissons.

Extérieurement, l'église Saint-Germain se signale encore par ses trois portails, « La Porte des Morts » (côté Marché au Bétail), « le Portail Saint-Sébastien », près de l'autel du patron des Archers et la « Porte Sainte-Anne ».

Les trois portails qui s'étagent du XVI^e au XVIII^e siècle ont pris la place des portes primitives de l'église. Comme l'avant-corps était un massif complètement fermé, on pénétrait dans l'église par des entrées latérales qui devinrent des portails.

Signalons encore que l'église Saint-Germain possède dans sa tour centrale un carillon de 54 cloches atteignant le poids de 7 tonnes. Le plus complet du pays, c'est lui qui rassemble surtout les amateurs de carillon en des concerts qui se donnent durant les mois d'été.

Du point de vue décoratif, la chaire de vérité baroque, œuvre de Pierre Valk, retient toute l'attention. Il était l'élève du célèbre statuaire malinois Théodore



Eglise Saint-Germain : le Christ miraculeux des Dames Blanches (XIV^e ou XV^e siècle) surmonte un Saint Sépulcre avec « vue de Jérusalem », provenant du béguinage, encadrés eux-mêmes par une Vierge des Douleurs et un Saint Donat (± 1700).

Verhaegen : la chaire provient d'ailleurs de l'église des Saints-Pierre-et-Paul à Malines.

Les fonts baptismaux de l'église, célèbres par leur ancienneté et leur fraîcheur d'inspiration, ne constituent malheureusement qu'une copie. Celle-ci coûta 2.800 francs en 1897 à la ville alors que les originaux étaient vendus 3.000 francs aux Musées du Cinquante-

naire !

On peut cependant encore y admirer un fort beau lutrin-pélican du XV^e siècle du type de ceux de Hal et Hoegaarden, attribué à Renier Van Thienen, auteur du splendide chandelier pascal de l'église de Léau.

Nous quittons ici Tirlemont, celle qui fut appelée ville blanche, en 1832, après que le « cholera morbus » eût ravagé la ville.



Portrait d'un poète... « Les yeux larges et distants, les sourcils hauts et forts... ».

MARIE-CLAIRE D'ORBAIX

par Jean VAN NOTEN

ORBAIX EN HESBAYE

Il est une contrée de chez nous, ondulée et fertile, entre les bassins de la Meuse et de l'Escaut, où les noms des villages sonnent comme fête de campagne.

Les routes y sont ombragées, ou elles le furent avant d'être coupées d'auto-routes; les maisons paysannes, austères et inconfortables, y étaient enrobées de senteurs de blés battus.

Elles abritaient, en des temps pas si lointains, des labours de vivre en chantant, de trimer afin d'être utile à tous. L'on y était fermier, mais aussi parfois potier, céramiste, peintre, écrivain ou maître d'école, faisant... « clamer aux marmots que trois plus un font quatre et passant entre les bancs pour viser les devoirs » (1).

Entre Wavre, Perwez, Gembloux et Jodoigne, la région rappelle la Beauce française. Le Geer, la Méhaigne, la petite Ghête, arrosent les terres riches

qui entourent un ou deux petits châteaux de hobereaux et quelques grosses fermes anciennes qui furent domaines abbaciaux : Nil-St-Vincent, Corroy-le-Grand, Mellefont, prieuré fondé par les moines cisterciens de Villers, comme Cocquiamont qui fut dépendance de l'abbaye. Les villages, entourés de champs et de peupliers, s'appellent Tourinnes-St-Lambert, Malèves-Ste-Marie-Wastines, Thorembais-Béguines, Thorembais-St-Trond ou simplement Orbais.

Vers 1885, la maison de l'instituteur de Thorembais-les-Béguines était celle de Florian Debouck, homme simple et spirituel, proche des enfants : « ...le maître des petits, accoutumé d'être infailible » (1).

Victor Hugo venait d'être transféré au Panthéon, Zola écrivait « Germinal », Huysmans avait terminé « A Rebours », mais tout cela était si loin des villages de Hesbaye brabançonne... « Lorsqu'il

va à la campagne et qu'il traverse une prairie, le maître d'école ne rencontre personne à saluer » (1).

NAISSANCE DES D'ORBAIX

Désiré-Joseph Debouck, son fils, était né en 1889 dans l'école de Thorembais-les-Béguines.

D'intelligence précoce, il sera instituteur à Bruxelles, rue de la Croix de Fer à 19 ans, débutera dans la vie d'écrivain au « Thyse » à 22 ans, deviendra inspecteur de l'enseignement après avoir tâté du journalisme en créant « La Bataille Littéraire » qui fut quotidien, hebdomadaire, puis mensuel, avec Alex Pasquier, Pierre Nothomb, Louis Delatre. Il séjournera un an à Paris où il collaborera au « Matin » et à « L'Intransigeant », puis, de retour à Bruxelles, sera quelque temps rédacteur au « Soir ». Il fut nommé inspecteur linguistique par l'Académie en 1935.

Poète et prosateur, il consacra le meil-

leur de son œuvre à son admiration pour son père, publiant en quelques années, d'abord sous son nom de Debouck, les « Contes Wallons » (1909) puis sous le pseudonyme de d'Orbaix,

notamment dans le journal « Le Soir » en 1963. Désiré-Joseph d'Orbaix y évoquait le temps où « ...le maître d'école de campagne exerçait trente-six métiers, devait éteindre les incen-

dreux comme un enfant a des bonbons, un bébé des tétines, votre grand-père des pipes » les « plaintes de ce bon magister qui dort de son dernier sommeil » raide et cloué sur ses deux



Thorembais-les-Béguines : « Il est une entrée de chez nous ondulée et fertile... ».

rappel du village natal de sa mère : « Vies Agrestes » (1911), deux romans « Le temps des Coquelicots » (1926) qui sera traduit par Stijn Streuvels, et « Le Cœur Imaginaire », des poèmes : « La Campagne Enchantée » et « Ciels Perdus » (1932), (Prix de la commune d'Uccle), « Cloche Interdite » (1934), « Ogives » (1935), « L'Élégie de la Reine » (1936), « Le Village Envolé » (1937), « Les Plaintes de l'Absence » (1941), (Prix Edgar Poe), etc. Son meilleur livre, celui qui lui apportera la reconnaissance du public, sera « Le Don du Maître » édité en 1922 à 6.000 exemplaires. Écrit en vers et en prose, « Le Don du Maître » devait trouver sa suite dans « Le Maître de Campagne ».

Désiré-Joseph d'Orbaix y a travaillé jusqu'à son dernier jour d'août 1943, il n'avait que 54 ans.

L'œuvre est inachevée, plusieurs chapitres ont paru sous forme de contes,

dies, soigner les malades, tenir des comptabilités, rédiger des lettres comme un écrivain public » (5).

Philosophe, il racontait lentement, posément, la vie paternelle, avec des phrases claires de tendresse et de mansuétude, comme il avait évoqué dans le « Don du Maître » l'école qui est « ...vieille, avare et routinière », le tableau noir « ce qu'on y a fixé de chiffres et d'images, d'idées joyeuses ou tristes, agréables ou rebutantes », l'éponge « ce nid mou de bête », le banc pupitre « qui connaît la honte de ne porter sur ces genoux que des cancras... lourds de santé », l'horaire qu'il « déteste avec tout ce qui lui reste de cordialité dans le ventre », les galoches, la soupe, les dits du maître « magister dixit », les bluets qui « sont au ciel en revanche d'azur », le cochon « un grossier personnage qui a un rhume », le marchand de bonjours et le marchand de conseils « ... vous en

bras croisés... sur le pupitre noir dans la classe blanche ».

Désiré-Joseph d'Orbaix « chante bucolique, musicien à ses heures » après son dernier recueil de vers « Le Beau Dimanche » laissa plusieurs manuscrits inédits, dont « Cérés ou l'Argile qui Vit » (Ed. des Artistes - 1954) et un roman inachevé « Sonne-la-Mort ».

Alex Pasquier, président de l'Association des Ecrivains Belges, a scellé une plaque dans le mur de l'école de Thorembais-les-Béguines en 1953, afin de rappeler que celle-ci fut la maison natale du chantre de la Hesbaye.

Marcel Lobet a comparé l'œuvre de Désiré-Joseph d'Orbaix à celle de Frédéric Mistral ou à « l'Offrande » de Camille Melloy.

Le poète abandonnait aussi, en quittant cette terre hesbignonne et la commune uccloise où il demeurerait, de nombreux amis artistes, des peintres : Jean-Jacques Gailliard, Crommelynck, Masso-



« Lorsqu'il va à la campagne et qu'il traverse une prairie, le maître d'école ne rencontre personne à saluer... ».

net; des sculpteurs : Wansart, Callie; des écrivains, des poètes, des critiques : Alex Pasquier, Georges Ramaekers, Géo Libbrecht, Armand Bernier, René Verboom, Gaston Heux, Edmond Vandercammen et par dessus toute chose, son épouse aimante Rose-Thérèse, de santé délicate, deux filles :

Marie-Claire et Marie-Thérèse, un fils Pierre.

1943

La guerre se prolongeait, la famille habitait Uccle, rue des Glaiëuls, « presque la campagne avec ses grandes sablonnières, ses parcs, ses sen-

teurs, ses prairies, ses champs » (5). Marie-Claire, l'aînée, qui a hérité du don d'écrire, rappellera maintes fois leurs plus belles années : « Mon père qui m'appelait « Boy » nous entraînait à la campagne, il inventait des chansons dont nous reprenions le refrain, des histoires, récitait des vers », « la poésie était notre atmosphère quotidienne », « nous étions devenus amis intimes ». « Il s'intéressait à mes essais de poèmes réunis dans un cahier que j'avais appelé « Attitudes ».

Beaucoup de jeunes rêvant d'écrire fréquentaient la maison des d'Orbaix. Il y avait aussi les réunions du « Café des Artistes » à Uccle, avenue Brugmann et les « mardi des Lettres Belges ». Mais, en dehors de quelques-uns : écrivains, peintres, sculpteurs, qui avaient opté pour Paris ou plus loin, nous vivions encore dans le monde clos de frontières d'un petit pays.

MARIE-CLAIRE D'ORBAIX

A 11 ans, Marie-Claire eut la chance de voir un de ses contes publié à Paris lors d'un concours réservé aux enfants. A 20 ans, bohème, quelque peu distraite, heureuse de faire sonner les mots, s'irritant parfois de règles de poésie, de pieds, d'assonance, de rhétorique ou de litote, elle se voulait ignorante des querelles d'écrivains ou de peintres se battant d'arrache-cœur, pour le plaisir de détruire.

L'œuvre de son père, celle de nombreux écrivains et poètes de France, comme les vers lumineux de Rainer Maria Rilke, étaient son univers. Elle pouvait penser avec Maurice Martin du Gard : « Il existe des poètes et celui-ci m'a donné le goût du fruit qu'on ouvre pour la première fois ».

Marie-Claire, qui a 22 ans à la mort du père, après un bref passage au Ministère des Beaux-Arts, devient assistante bibliothécaire à la « Fondation Egyptologique des Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire », adjointe au poète Henri Coppieters de Gibson, lui-même licencié en Histoire de l'Art et Archéologie, collaborant aux « Cahiers Mosans », à la « Revue Générale »,

au « XX^e Siècle », à « Clarté » et au « Phare ».

Mais elle ne pense que peu ou prou des antiquités grecques et romaines cachées — en ce temps de guerre — sous des sacs de sable, dans les caves. Les œuvres d'Asie Mineure ou d'Égypte, la princesse Nofrit, Nefertiti en son auguste beauté, et tout l'or de Tout-Ank-Amon ne peuvent l'émouvoir, elle scande ses pas à travers « les salles d'un musée » vide :

*Retentissez, steppes de silence
Soulevez votre immense somnolence... (2)*

Nous sommes en 1944, Marie-Claire, jeune fille mince, porte de grands et lourds volumes, remplis d'hieroglyphes étranges, d'une bibliothèque à l'autre, sous l'immense voûte vitrée, abritant les mosaïques d'Apamée, elles aussi enfouies sous le sable par crainte des bombardements. Un incendie détruira bientôt toute l'aile Nord des Musées du Cinquantenaire.

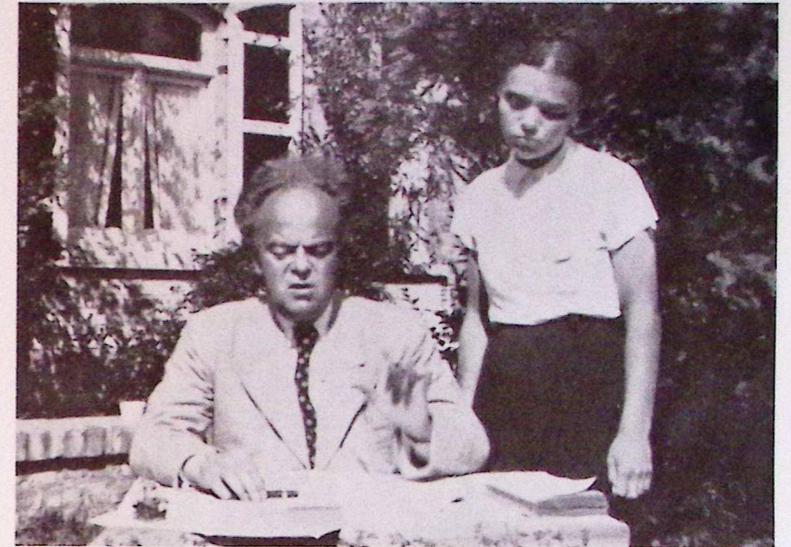
Marie-Claire, elle, amoureuse neuve et aussi bonne patriote — nous sommes à l'heure du débarquement allié en Normandie — court, émerveillée de son printemps :

*Mes pieds sonnent la nouvelle
Parmi la poussière éparpillée,
l'air vieux que mon corps a bousculé (2)*

*Le bonheur que je clame
s'épand et se multiplie (2)*

En 1946, Marie-Claire Debouck épouse Léon Denuit, homme d'une grande bonté, veuf, père d'une fillette Bernadette, qu'elle élèvera.

En 1948, Edmond Vandercammen, poète de valeur internationale, admirateur fervent de Federico Garcia Lorca et des écrivains de la latinité qui, lui aussi « se range parmi ceux qui combattent, qui tentent de démêler le désarroi contemporain » (6), rédige l'avant-propos du premier livre signé « Marie-Claire d'Orbaix » : « La Source Perdue », « livre inégal comme tout premier ouvrage », où, dit-il « vous respirez longtemps la multiple résonance des choses, c'est cela qui est prometteur ».



« Jeune fille aux cheveux tressés, debout à côté de Désiré-Joseph d'Orbaix, son père, assis à sa table de travail devant la maison de Westende... ».

VIVRE SON BONHEUR D'HIER

Marie-Claire a dédié ce livre à son père, il fut ébauché sous son regard bienveillant.

Souvenir du père, un autre poète, Roger Bodart qui s'en est allé, il y a peu, le premier, au cimetière des poètes au Mont-St-Aubert, en lisière de France et du Tournaisis, y resta fidèle. Lui, évoquait Falmignoul et sa maison natale qui fut l'école où enseignait Joseph Bodart « cet homme admirable ». C'est le rayonnement dans lequel vécut Désiré-Joseph d'Orbaix pour le maître qui « savait beaucoup de choses et avait appris à lire au village » (5). C'est aussi aujourd'hui le soin attentif de Marie-Claire comparant les diverses versions du « Maître de Campagne » dialoguant avec son père disparu, ainsi qu'elle le faisait de son vivant, jeune fille aux cheveux tressés, debout à côté de l'écrivain assis à sa table de travail devant la maison de Westende, le front haut, « la tête couronnée de boucles à peine grisonnantes, le regard d'une douceur qui appelait la tendresse » (5).

1955

La commune d'Uccle donne le nom de Désiré-Joseph d'Orbaix à l'une de ses avenues créées dans l'ancienne propriété Carton de Wiart, non loin du Fort Jaco.

La même année, Marie-Claire d'Orbaix publie sur les presses d'Henri Kumps : « Traces de nous-mêmes », suite de poèmes dédiés à ses enfants : un garçon Renaud, né en 1950, une fille Béatrice, qui a vu le jour en 1952. Sans fièvre de renouvellement, sans théories mentales à la mode du jour, le poète a trouvé sa voie, sa nécessité de s'exprimer, sa raison d'espérer : au petit enfant qui « prend corps »

*Agrippe-toi ô fragile,
C'est un long voyage à deux,
Toi, pour atteindre l'argile,
Moi, pour retrouver un Dieu... (3)*

Livre de tendresse, elle chante Renaud : *J'allume trois bougies*

*Sur ton gâteau
A leur flamme s'éclaire ta vie (3)*
Georges Sion, actuellement secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de



Né crois pas que je t'emprisonne
C'est toi qui me fais peur,
Mâle aux mains d'oiseleur
Avec tes dons de belladone.

Toujours tu m'as piégée
Me harcelant de siècle en siècle,
Mais je devins, en mille gestes,
L'unique nudité.

Marie-Claire d'Orbaix

Langue et de Littérature françaises, écrira de « Traces de nous-mêmes » : « Ce long noviciat d'une jeune femme douée est une leçon de courage. Un peu brusque encore quelquefois, cette poésie est souvent admirable ».

1958 — Andrée Sodenkamp préface aux Editions des Artistes le nouveau livre de poèmes de Marie-Claire « Ces mots vivront dans ta vie ». « Les femmes sont des créatrices. Je le sens aujourd'hui très fort, à travers ces petites et grandes merveilles de vos phrases ».

PROTRAIT D'UN POETE

« Et c'est l'heure, ô poète, de décliner ton nom, ta naissance et ta race » — St-John Perse — « Exil ».

Les yeux larges et distants, les sourcils hauts et forts, la bouche ferme quelque peu éloignée du nez aux narines sensuelles, le front bien dégagé, les maxillaires volontaires. « Boy » a été forgée par la nature, droite, solide, terrienne.

Aimante, maternelle et solitaire, vive et lente = force et faiblesse, rieuse, mélancolique et rêveuse, témoin passionné de vie et de mort, une timidité mitigée par un certain orgueil d'être l'enrobe tour à tour.

Une gorgée d'aube

Pour ouvrir un sillage d'espérance

Ed. Vandercammen, « Une Gorgée » (6). Précoce donc en littérature, Marie-Claire d'Orbaix aura sans cesse besoin de ressentir pour comprendre, pour créer. Le verbe grave, joyeux, sonnante clair, selon la saison, l'humeur ou l'image perçue, elle puise sa pensée tantôt dans le bonheur de voir la fille de son sang « bondissante statue... » « dans le sable et dans le vent » (Dune) (4), dans sa sensibilité teintée d'érotisme du « Cycle de l'Amour », dans l'inquiétude de sa croyance en Dieu :

Ils ont fouillé les vieux limons

A la recherche de vestiges

(Credo) (4)

Pour « Femme deux fois fêtée » de Marie-Claire d'Orbaix. Dessin de Jean Van Noten.

Ces phrases sont sans imposture, sans tyrannie, sans renoncements, sans complications :

Face à cette sève,

à cet envol, à ce bleu (Printemps) (4).

Images d'une femme fidèle à l'amour, aux enfants, au souvenir, poète qui se livre sans astuce, parfois déchirée mais sans s'entourer de monstres, sans être inexorable.

En prose, Marie-Claire a écrit : « La Musique dans la poésie » — 1960, à propos d'une consœur : « Hélène du Bois » (Le Thyrses — 1961), « Du Poète et de son outil » (Le Thyrses — 1967), « La petite fleur qui n'avait jamais vu la mer » — conte pour enfants — Œuvre suisse des Lectures pour la Jeunesse (Zurich, 1968).

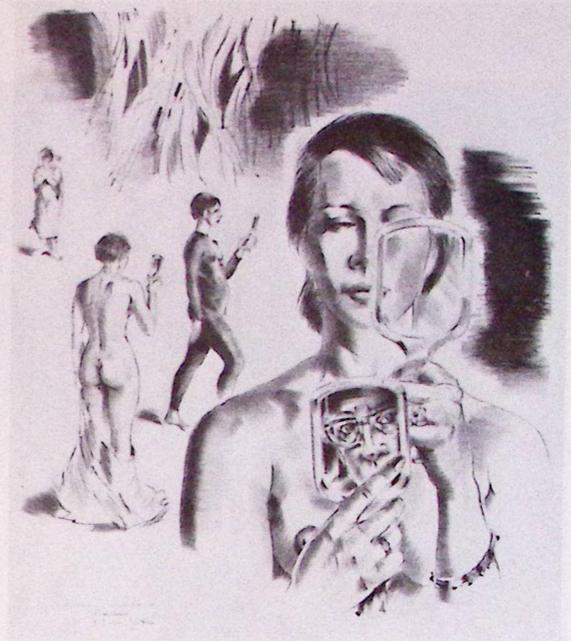
Elle donne de nombreuses conférences : sur son père, sur *Cécile Sauvage*, poète français, à qui on tente de la comparer; s'occupe de la « Tribune Poétique » du « Déjeuner des Poètes », présente des écrivains à la tribune de « L'Association des Ecrivains Belges », à la « Biennale de la Poésie » à Knokke.

POETES MES FRERES

Lorsque le chantre de la négritude, Sédar Senghor, parle aux poètes « ses frères », ou à « ses frères en poésie », tout en se gardant quelque peu à distance, par devoir de chef d'Etat de la République du Sénégal, il noue, une fois de plus, le dialogue élégiaque qui relie Homère à Montaigne, Verhaeren à tous les écrivains d'aujourd'hui et à ceux de demain.

Avec cette même ferveur de communication, Marie-Claire exprime son admiration passionnée pour *Hélène du Bois*, poète de la solitude et de la patience (Le Thyrses — 1961), prix Verhaeren pour « Les Tentations », née à Ixelles en 1893, dont elle souligne la richesse du style, l'attitude en face de la vie — attention — patience — contemplation. *Hélène du Bois* restera silencieuse

Pour « Femme deux fois fêtée » de Marie-Claire d'Orbaix. « Psychologie du silence », dessin de Jean Van Noten.



Que c'est beau la vie
Qui me donna ces formes-là,
Ces mouvantes lignes
Pour enchanter rétine et doigts.

Que c'était beau la vie
Dont je parcours l'exil
En mes reflets d'Ophélie,
Lorsque je songe: où est-il?

Oh! bouge, crie mes bonheurs,
Vie, en ces corps où je demeure,
Reviens à moi par ce regard
Qui m'a saisi en son rayon
Et me poursuit à reculons
Au mirage de ce miroir...

Marie-Claire d'Orbaix



« Un garçon Renaud, une fille Béatrice... »



Son premier livre de poèmes : « Ressembler à l'homme ».

pendant 20 ans, dans sa grande probité d'écrivain, entre la publication des « Plages » en vers libres, de « Prométhée », chœur parlé de prose poétique et « Les poésies du voyageur perdu » « seule autant qu'en la mer... dans son étrange et lourde vie » (8). Avec une identique recherche de grandeur, Marie-Claire d'Orbaix nous a parlé de *Cécile Sauvage*, française, fille du Soleil, elle aussi poète de la maternité et de la mélancolie, contemporaine de la Comtesse de Noailles, qui fut la mère d'Olivier Messiaen, le musicien et d'Alain Messiaen, le poète.

1970

André de Rache édite en décembre de cette année un nouveau recueil de poèmes de Marie-Claire : « Erosion du Silence », dédié à son mari Léon, à ses amies : le poète Andrée Sodenkamp : cette « femme des longs matins, à l'âme carnassière »

Toi dans ta caverne d'échos... (4), à Jeanine Moulin, brûlant d'un profond amour de la vie :

Je vous offre enfin ce silence qui mimera le minéral... (4)
Admiratrice de la « très lucide » Emilie

Noulet, éminent professeur à l'U.L.B., elle a, comme elle, le désir et la volonté de comprendre les autres poètes, la non-voyante Angèle Vannier, Anne-Marie Kegels, Liliane Wouters, Eliane Champlyn, Raïna, Jacqueline Ballman, Renée Brock, Adrien Jans, Pierre Bourgeois. Elevée dans le sillage des peintres, elle entrera, sans être prise au piège, dans le thème inversé d'illustrer de poèmes les grands dessins à la mine de plomb de Van Noten. Ils formeront, dédoublés ; « Femme deux fois fêtée » en des miroirs de métamorphose :

*que c'était beau la vie
dont je parcours l'exil.*

LA TRADITION FAMILIALE

« Plus qu'un pseudonyme, « d'Orbaix » est un symbole, une exigence de lignée », écrit Alice Kelenn (7). Mais non une source miraculeuse et infailible. Pierre Breughel le Vieux, le drôle, était-il garant de Breughel d'Enfer ou de Breughel de Velours, ses fils ? Le fils de Bourdelle est un sculpteur sans histoire, perdu aux U.S.A., Utrillo, né de Suzanne Valadon et, sans doute, de Puvis de Chavannes, a dû chercher ailleurs son génie. Tel grand-père, telle mère, tel fils est un aphorisme. Renaud Denuit, le fils, la voix bien en place, la phrase scandée, égrène les nouvelles matinales à la R.T.B. ou interviewe en France l'un ou l'autre candidat à la présidence de la République. A vingt ans, il s'est vu éditer son premier livre de poèmes, signé Denuit-d'Orbaix : « Ressembler à l'homme » (9), un deuxième livre : « Le feu de tous » vient d'être publié (9). Il est doué, nous avons foi en lui.

Béatrice, sa sœur, de deux ans plus jeune, s'est longuement penchée sur l'œuvre du peintre William Degouve de Nuncque sur laquelle elle a écrit une thèse.

De galeries d'art en musées, où elle conduit un public docile et inattentif, sa carrière d'éducatrice culturelle prend corps.

Marie-Claire d'Orbaix, femme foudroyée hier par la disparition soudaine de son mari, renaîtra à la poésie lorsque la conque qui enrobe ses nuits solitaires se sera érodée et qu'une lumière neuve jettera ses feux sur son âme « possédée du silence », telle Hélène du Bois, « revenue à la parole, parce que la tentation était trop forte... » parce qu'elle espéra « toujours une issue à son tourment » :

*ma muse, au loin passant, il te faut
revenir (8).*

Marie-Claire d'Orbaix, prix des Arts en Europe, prix de la commune d'Uccle, vient de recevoir le prix Eugène Schmitz de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Française.



Thorembais-les-Béguines : la Ferme de la Porte, qui fut jadis une des dépendances de l'abbaye de Villers.

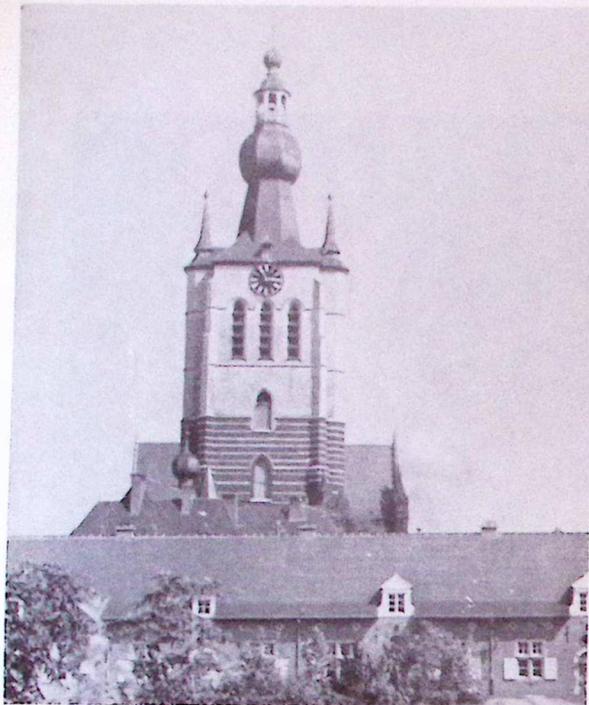
Demain nous apportera d'elle de chantants poèmes :

*L'empire où brûle la Parole
Y toucherai-je impunément ?
Si j'ai saisi le son qui vole,
Je m'en délivre et vous le rends.*

(Légende du Silence) (4)

(1) Désiré-Joseph d'Orbaix - « Le Don du Maître » - Les Editions de Belgique 1954.

(2) Marie-Claire d'Orbaix - « La Source Perdue » - 1948.
(3) Marie-Claire d'Orbaix - « Traces de nous-mêmes » - 1955.
(4) Marie-Claire d'Orbaix - « Erosion du Silence » - André de Rache 1970.
(5) Marie-Claire d'Orbaix - Correspondance - Ecrits - Interviews.
(6) « Edmond Vandercammen » par Fernand Verhosen et Elie G. Willaime-Seghers 1969 - Poètes d'Aujourd'hui.
(7) « Marie-Claire d'Orbaix, poète de la continuité » - Femmes d'aujourd'hui - Juin 1973.
(8) Marie-Claire d'Orbaix - « Hélène du Bois, poète de la solitude et de la patience » - Le Thyse 1961.
(9) Edition « Maison Internationale de la Poésie » - Bruxelles.



Aarschot : Eglise Notre-Dame.

Monuments Religieux en Brabant

par Yves BOYEN

- * = Monument ou œuvre d'art remarquable.
- ** = Monument ou œuvre d'art de toute beauté.

AARSCHOT

Eglise Notre-Dame

L'**Eglise Notre-Dame** * (classée par arrêté royal en date du 25 mars 1938) est considérée comme l'une des œuvres maîtresses sinon comme le chef-d'œuvre de l'architecture gothique du Démer. Construit entre le XIII^e et le XV^e siècle, avec des éléments plus tardifs empruntés à la Renaissance, l'édifice séduit tant par le choix judicieux des matériaux (grès ferrugineux et pierres de Gobertange) et la sveltesse de son vaisseau central que par ses dimensions impressionnantes mais harmonieuses (71 mètres de long) et l'envolée élégante de sa tour haute de 85 mètres. L'abondance et la haute qualité du mobilier et des œuvres qui y sont conservées permettent de ranger ce sanctuaire parmi les principales églises-musées du Brabant.

A noter tout spécialement : le jubé (± 1525), en pierre blanche, consacré à la Passion du Sauveur, les **stalles** * (1510-1525) de toute beauté, traitées dans la tradition gothique et ornées de superbes miséricordes, une intéressante suite de tableaux dont une œuvre rare du point de vue iconographique : « **Le Pressoir Spirituel** » * (1520-1530), peinture sur bois, d'un maître inconnu avec prédelle figurant les Sept Sacrements; puis une toile de P.-J. Verhaghen : « Les Disciples d'Emmaüs », un triptyque de Petrus Van Avont (1607), une « Adoration des Mages » attribuée à Gaspard de Crayer et plusieurs toiles de l'Ecole des anciens Pays-Bas.

On détaillera encore les confessionnaux (1647-1675), documents précieux pour l'histoire de l'ornementation, un magnifique lustre (± 1500), en fer forgé, et diverses sculptures dont une Croix triomphale du XV^e siècle, et la statue miraculeuse de la Vierge (XVI^e siècle) d'inspiration encore gothique. Le trésor de l'église est surtout composé d'admirables orfèvreries

dont une remarquable collection d'ostensoirs en argent, de ciboires en argent doré, d'encensoirs, de calices, de chandeliers et de lampes de sanctuaire.

ALSEMBERG

Eglise Notre-Dame

Planté sur une butte (accès par un escalier de 66 marches) ce **sanctuaire** * (classé comme monument le 19.4.1937) est un remarquable édifice, en gothique flamboyant. Sa construction s'échelonna sur plus d'un siècle (de 1390 à 1527, date de l'achèvement de la tour). Il fut restauré à plusieurs reprises tandis que la tour, reconstruite en 1823, fut une nouvelle fois remise en état, en 1891, sous la conduite de l'architecte Van Ysendyck. En dépit de ces retouches parfois un peu radicales, l'église a noble allure. Le chœur d'une rare élégance, la nef centrale d'une admirable envolée, les bas-côtés aux agréables proportions et les clés de voûte finement ouvragées forment autant d'éléments qui méritent qu'on s'y arrête.

Riche mobilier encadrant la **statue miraculeuse de la Vierge** *, précieuse sculpture romane, d'origine hongroise, objet d'un culte séculaire. Elle fut introduite en Brabant au XIII^e siècle, à l'initiative de sainte Elisabeth de Hongrie et offerte à l'église d'Alseberg par sa fille Sophie, à l'occasion de son mariage avec Henri II, duc de Brabant. **Magnifique grille** *, en fer forgé (1770), œuvre du ferronnier bruxellois J. Delmotte; imposant calvaire gothique du début du XVI^e siècle; groupe en pierre (1485) figurant la Cène; fonts baptismaux romans (XII^e siècle); opulente chaire de vérité (1837); suite de tableaux, de ± 1650, illustrant la légende de Notre-Dame d'Alseberg; une toile estimable de Théodore Rombouts (1597-1637), composition d'un goût rubénien représentant la Déposition de Croix. Les blasons des donateurs et bienfaiteurs, parmi lesquels de nombreux souverains et hauts dignitaires, tapissent le chœur. La **sacristie** * (visite sur demande), ornée de lambris, conserve des tableaux, statues et de belles orfèvreries dont un magnifique ostensoir baroque (1644) et deux calices, en argent doré, datant respectivement de 1636 et 1756.



Eglise Notre-Dame à Alseberg : magnifique grille en fer forgé séparant le chœur de la grande nef.

BERTEM

Eglise Saint-Pierre

Ce magnifique **sanctuaire** * (classé par arrêté royal du 1.2.1937), bâti à l'aide de moellons irréguliers, réunit tous les caractères propres au style roman de type mosan. Sa construction remonte vraisemblablement au X^e siècle ou du moins au début du XI^e siècle ce qui en ferait la doyenne des églises du Brabant. C'est, en tout cas, l'un des sanctuaires campagnards les mieux conservés, sinon le mieux conservé que nous ait légués l'art roman. Précédée d'une robuste tour fortifiée que couronne une toiture à quatre pans, l'église est construite suivant un plan basilical avec nef centrale couverte d'un plafond et séparée des bas-côtés par des arcades cintrées reposant sur des piliers massifs et carrés. La nef donne sur un **chœur** ** de toute beauté formé d'un presbyterium carré, complété par une abside semi-circulaire. Ce monument, qui ne présente aucune trace de transept, n'a subi, en dépit de diverses restaurations entreprises au fil des siècles, aucune modification majeure. Notons qu'une porte fut percée, vers 1700, au rez-de-chaussée de la tour, tandis que les bas-côtés étaient agrandis dans le courant du XVIII^e siècle.

A l'extérieur, un majestueux calvaire, protégé par un auvent, flanque la tour; on y voit un beau Christ du XVI^e siècle entouré de la Vierge et de saint Jean.

Si l'édifice séduit, tant par sa situation privilégiée dominant la vallée de la Voer que par la pureté et l'élégance de ses lignes, en revanche, le mobilier est modeste. On retiendra la chaire de vérité (1648) et un confessionnal (1642).

BRUXELLES

Cathédrale Saint-Michel

La **cathédrale Saint-Michel** ** (classée par arrêté royal donné le

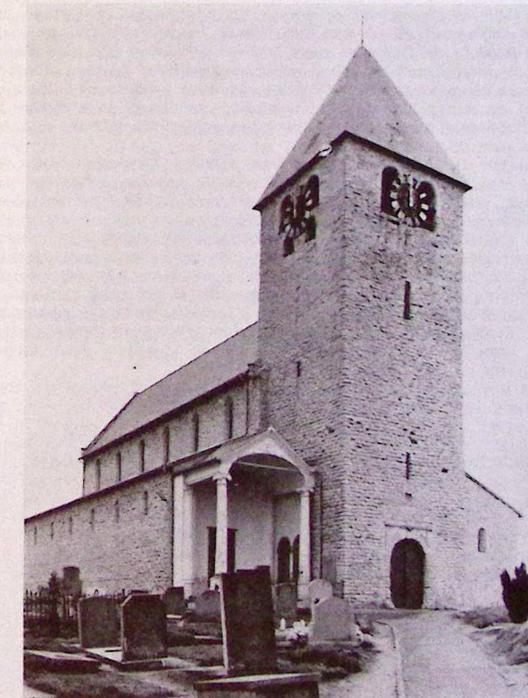
ANDERLECHT

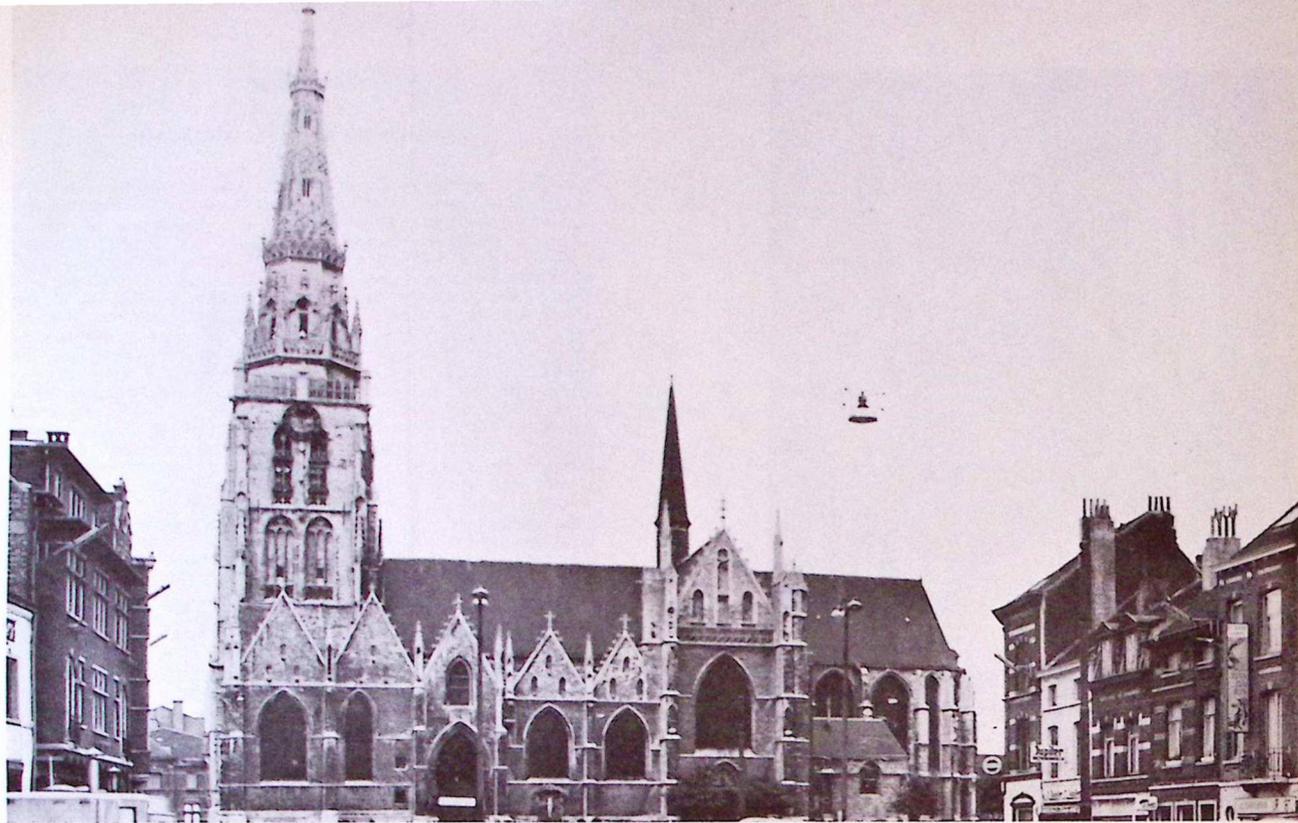
Collégiale des Saints-Pierre-et-Guidon

Il s'agit de l'un des monuments brabançons les plus représentatifs du gothique rayonnant et flamboyant. D'éminents architectes ont œuvré ici, dont Jean Alisen, maître de la maçonnerie, le célèbre Jean van Ruysbroeck, auteur du chœur (1470 à 1482), Mathieu Keldermans, qui édifia, à partir de 1517, la tour et la chapelle de saint Guidon, Louis van Bodeghem qui réalisa le portail et, plus près de nous, J.-J. Van Ysendyck, qui exécuta la flèche de la tour, en s'inspirant de celle de l'église Sainte-Catherine à Diegem. La tour proprement dite est une illustration pleine de majesté du style gothique flamboyant tandis que le chœur, éclairé par de belles baies ogivales, séduit par son élégance. A l'intérieur, on remarquera les clés de voûte, les consoles ainsi que les puissantes colonnes cylindriques à chapiteaux ornés de feuilles de chou. L'**édifice** * (classé comme monument le 25.10.1938) repose sur une **crypte** * romane (XI^e siècle), une des plus anciennes du pays. Cette crypte, restaurée en 1892, garde le tombeau de saint Guidon, patron des cochers, des sacristains et des laboureurs, mort à Anderlecht, le 12 septembre 1012. Les reliques du bienheureux sont conservées dans une châsse, ébénisterie très soignée, exposée dans la chapelle dédiée au saint.

Le **mobilier** * est d'une grande richesse. A défaut de pouvoir dresser un inventaire complet, citons : une très belle galerie de tableaux où sont représentés des maîtres tels que Gaspard de Crayer, H. de Clerck et Jérôme Bosch à qui l'on doit un intéressant triptyque « **L'Adoration des Mages** » *, des peintures murales datant de ± 1526, d'importants monuments funéraires dont celui, en pierre noire, de Jean de Walcourt, seigneur d'Aa, mort en 1365, celui d'Arnould de Hornes, seigneur de Gaasbeek, décédé en 1505, et le **mémorial du chanoine Dilmar** *, œuvre de la première moitié du XV^e siècle, composition du plus haut intérêt pour l'étude de la sculpture en Brabant. On notera encore la chaire de vérité Louis XVI avec, au pied de la cuve, saint Guidon en prière.

Bertem : Eglise Saint-Pierre.





Anderlecht : Collégiale des Saints-Pierre-et-Guidon.

5.3.1936), anciennement collégiale des Saints-Michel-et-Gudule, est non seulement, de par ses dimensions, l'une des églises les plus importantes de Belgique, mais elle est aussi l'un des monuments les plus représentatifs, sinon le plus représentatif du style gothique en Brabant. Sa construction échelonnée sur plusieurs siècles permet de suivre, pas à pas, l'évolution du style ogival dans nos régions depuis ses origines (période de transition romano-ogivale) jusqu'au déclin du gothique.

Elle est de ce fait un témoin très précieux de l'art de bâtir en Brabant, un art robuste, vigoureux, mais pondéré et évitant tout excès dans le verticalisme, un art aux dimensions humaines comme en témoignent la majorité de nos sanctuaires brabançons. A l'emplacement où s'élève aujourd'hui la cathédrale Saint-Michel se dressait, dans les années 1200, une église déjà considérable, qui s'apparentait par son avant-corps occidental au style roman-rhénan, dont le prototype dans nos contrées est sans conteste la superbe collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles. Certaines parties de cet édifice roman ont subsisté jusqu'au XV^e siècle. Ce sanctuaire fut remplacé progressivement par l'église que l'on peut encore admirer de nos jours.

Les travaux débutèrent vers 1226 par l'érection du chœur qui était achevé vers 1289 en même temps que se dressaient les murs du transept. Au XIV^e siècle, le transept, le vaisseau central et le bas-côté méridional sont en construction, tandis qu'au XV^e siècle étaient édifiés le collatéral et le croisillon nord et la remarquable façade, d'inspiration française, flanquée de deux tours majestueuses aux puissants contreforts. Au XVI^e siècle, on abattit quatre chapelles latérales greffées sur le chœur pour construire, entre 1533 et 1539, l'imposante chapelle du Saint-Sacrement, qui, tant par son plan que par ses lignes, se rattache à la dernière période du gothique. Beaucoup plus tard, au XVII^e siècle, fut érigée, à flanc du chœur, la chapelle de la Vierge où l'architecte, par souci d'homogénéité, traita cette annexe en style gothique flamboyant qui n'était pourtant plus appliqué à l'époque. Dernière construction accolée au sanctuaire, la chapelle Maes, construite en 1665, dans le prolongement du chevet, se rattache résolument au mouvement baroque en vogue à l'époque; de plan rayonnant, elle est sur-

montée d'une coupole à pans coupés, sommée elle-même d'un lanterneau; œuvre de l'ingénieur-architecte Léon van Heil, elle se caractérise par ses proportions harmonieuses.

On notera que les noms des premiers maîtres maçons qui édifièrent le chœur, le transept et le vaisseau central ne sont pas connus. Par contre des architectes réputés, dont Gilles Van den Bossche, Henri de Mol, Jean Van der Eycken et le célèbre Jean van Ruysbroeck, auteur de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles, dirigèrent, à tour de rôle, les travaux durant le XV^e siècle, tandis que la paternité de la chapelle du Saint-Sacrement revient à l'architecte Pierre Van Wyenhove.

La cathédrale, qui avait échappé aux boulets rouges du maréchal de Villeroi, lors du mémorable bombardement de 1695, fut cependant saccagée à deux reprises : en 1579 d'abord, par les Iconoclastes qui incendièrent une grande partie du mobilier, ensuite au lendemain de la Révolution française où divers objets du culte furent dispersés et où il fut même un instant question de démolir l'édifice.

Fortement délabré, le sanctuaire fut restauré progressivement notamment pendant la première moitié du XIX^e siècle sous la direction de l'architecte Suys. La tour nord (1955-1958) et la tour sud (1970-1972) ont fait l'objet de la dernière campagne de restauration. La cathédrale sert de sépulture à quelques personnages illustres, dont le duc de Brabant Jean II, Catherine de Valois, première épouse de Charles le Téméraire, les archiducs Albert et Isabelle, l'archiduc Ernest, le bon Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, le premier fils de Léopold I^{er}, sans oublier le grand peintre que fut Roger van der Weyden. Saint-Michel était autrefois un véritable musée d'art chrétien. Les guerres de religion et les séquelles de la Révolution française ont été à l'origine de la disparition définitive de nombreuses œuvres d'art qui ornaient l'édifice. En dépit de ces coupes sombres, la cathédrale abrite encore un riche mobilier*, d'intéressantes sculptures décoratives et de magnifiques vitraux. Au sujet de ces derniers, on admirera d'abord la splendide suite des cinq vitraux* ornant les fenêtres hautes du chœur; ils furent exécutés dans les

années 1525-1550; puis les lumineuses verrières** animant les bras du transept et qui furent exécutées d'après des cartons de Bernard van Orley. C'est ce même Bernard van Orley qui dessina le sujet d'un des vitraux de la chapelle du Saint-Sacrement, les autres verrières ayant été traitées par Michel Coxie et Jean Hack, qui œuvrèrent dans l'esprit de leur prédécesseur. Ces vitraux* content l'histoire des hosties volées et profanées en 1369 et dont la communauté juive de Bruxelles fut accusée à tort, comme l'a reconnu récemment (le 30 décembre 1968) l'autorité diocésaine de l'archevêché de Malines-Bruxelles. Les vitraux animant la chapelle de la Vierge et illustrant des épisodes de la vie de Marie sont eux aussi dignes d'intérêt; ils ont été réalisés d'après des compositions de Van Thulden, ancien élève de Rubens. Signalons enfin l'admirable verrière** occupant le fond de la nef centrale entre les deux tours; il s'agit d'une fulgurante représentation du Jugement dernier, attribuée à Frans et Jacques Floris.

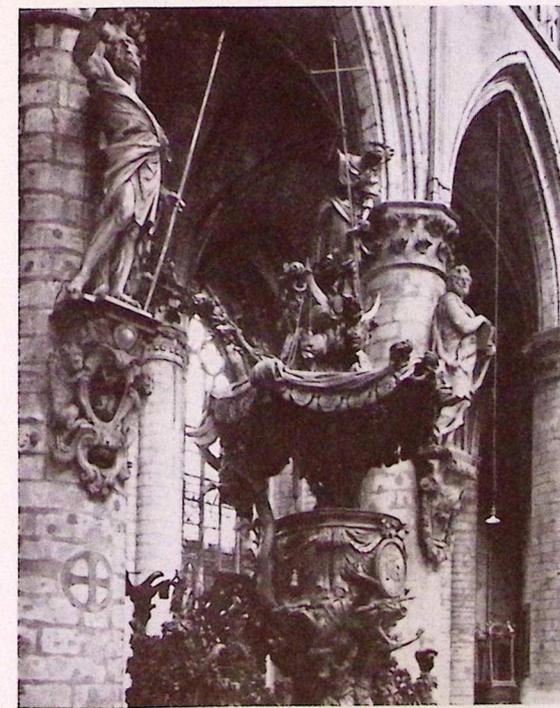
Les sculptures décoratives* sont très bien représentées ici : chapiteaux, frises, écoinçons, consoles, dais et clés de voûte témoignent du savoir-faire de nos tailleurs de pierre brabançons. Le mobilier est de qualité. La pièce la plus importante, sinon la pièce maîtresse, est la chaire de vérité**, œuvre marquante de l'Anversois Henri-François Verbruggen où l'artiste donna libre cours à toute sa fantaisie.

Puis, il y a les robustes statues, d'inspiration rubénienne, adossées aux colonnes de la nef centrale; elles ont été exécutées par les talentueux Lucas Fayd'herbe, Jérôme Duquesnoy et Corneille Van Milder. Le beau retable* en albâtre, figurant des scènes de la Passion et qui est communément attribué à Jean Mone, l'auteur du retable des Sept Sacrements sculpté pour la basilique Notre-Dame à Hal, est un des ornements de la chapelle Maes où figure aussi une Vierge, en marbre, à l'Enfant, de ± 1500, œuvre élégante d'inspiration italienne. Dans la chapelle de la Vierge, qui abrite plusieurs mausolées, on détaillera l'autel en marbre blanc et noir (1666), vaste ensemble à colonnes corinthiennes. On retiendra encore les stalles (± 1750) chargées de rocailles, deux statues*, d'une plastique admirable, figurant saint Benoît et saint Martin, œuvres du talentueux Laurent Delvaux, de remarquables



Bruxelles : Cathédrale Saint-Michel.

Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles : la plantureuse chaire de vérité (1699) œuvre marquante de l'Anversois Henri-François Verbruggen.



ferronneries* dont les grilles placées derrière le maître-autel, œuvres de L. Delmotte (1746), les grilles fermant la chapelle de la Vierge (XVIII^e siècle), celles clôturant la chapelle Maes en provenance de la Cambre (style XV) et celles de la chapelle du Saint-Sacrement (XVIII^e siècle) provenant de l'abbaye d'Aywières, qui sont toutes d'éloquents témoignages de l'adresse et du savoir-faire de nos artisans brabançons; de bons tableaux dont trois œuvres de Michel Coxie ornent le transept (deux triptyques et une dernière Cène), une toile de Gaspard de Crayer représentant les saints protecteurs contre la peste et une suite de tableaux rappelant l'histoire des Hosties Miraculeuses où l'on retrouve les noms de Jean van Helmont, Jean van Orley, Ch. Eyckens, Ignace Kerrick et J. van der Heyden, et un ensemble de six tapisseries bruxelloises (1770-1785) sorties de l'atelier de Jacques van der Borcht, compositions archaisantes qui retracent l'histoire du Saint-Sacrement du Miracle.

Le trésor* de la cathédrale, comportant notamment de remarquables orfèvreries, sera exposé dans le sanctuaire, du 8 août au 15 octobre 1975 à l'occasion de l'année des Cathédrales.

Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon

L'église Notre-Dame des Victoires au Sablon** (classée par arrêté royal en date du 5.3.1936) que les Bruxellois appellent plus localement l'église du Sablon, est un authentique bijou, de style ogival, qui fait honneur à nos bâtisseurs brabançons.

Elle est aussi un petit chef-d'œuvre de grâce, d'élégance et de légèreté. Sa construction s'échelonna sur près d'un siècle et demi permet de suivre pas à pas l'évolution du style gothique dans nos régions.

Initialement il n'y avait, à cet endroit, qu'un modeste oratoire érigé au début du XIV^e siècle, en l'honneur de Notre-Dame, à l'initiative des arbalétriers. Un événement devait toutefois survenir, en 1348, événement qui sera à l'origine de la construction du sanctuaire actuel. En cette année, en effet, une humble femme, Baet Soetkens, transporta à Bruxelles, sur invitation de la Vierge, une statue de



Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon, à Bruxelles : pied de la chaire de vérité où sont représentés les symboles des Évangélistes.

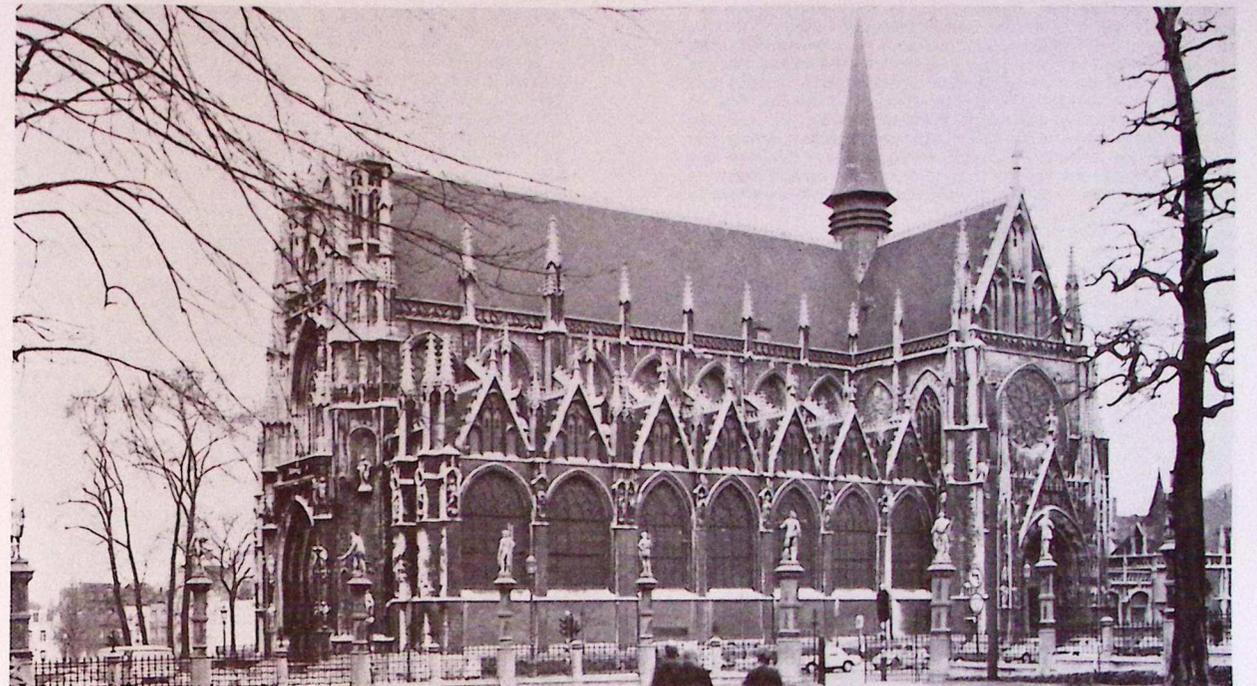
Notre-Dame qui crouissait dans un sanctuaire d'Anvers. Cette statue fut déposée dans l'oratoire du Sablon où affluèrent bientôt les fidèles tandis que dons et offrandes se multipliaient. L'oratoire du Sablon étant devenu trop exigü, les arbalétriers envisagèrent de le reconstruire mais en lui donnant des dimensions beaucoup plus vastes d'autant plus que le quartier du Sablon prenait de plus en plus d'extension.

C'est vers 1400 que les travaux débutèrent par le bras sud du transept, dont le **porche** délicatement ouvragé est de toute beauté. Vers 1410, fut construit le **chœur** aux proportions admirables qu'éclaircit de hautes baies ogivales. Les nefs furent édifiées ensuite et prolongées au début du XVI^e siècle pour s'achever sur le portail actuel. Les puissants contreforts, flanquant la façade, laissent supposer qu'ils étaient destinés à supporter une tour qui ne fut jamais construite. Comme couronnement de l'édifice, il n'y a qu'un clocheton au demeurant charmant qui coiffe la croisée du transept et du chœur.

Ce sanctuaire, d'une grande noblesse d'allure et aux belles proportions (65 m de longueur, 26 m de largeur à hauteur des nefs et 37 m au niveau du transept), que termine un chevet polygonal, est remarquable par les **écoinçons** qui ornent notamment le chœur, documents très précieux du point de vue iconographique, puisqu'ils permettent de suivre l'évolution de nos bas-reliefs de 1390 à 1480.

Notons, au passage, que l'église du Sablon fut, par excellence, le sanctuaire de nos Serments; c'est ainsi qu'outre les arbalétriers déjà cités, qui s'étaient réservé le chœur, les archers, les escrimeurs, les arquebusiers y avaient, entre autres, qui leur autel qui leur chapelle. C'était aussi de l'église du Sablon que partaient nos fameux « ommevangen », dont l'un des plus prestigieux, celui de 1615, fut reproduit, en une série de tableaux, par le peintre de la Cour de Bruxelles, Denis van Alsloot.

Le **mobiliier**, sans être particulièrement riche, est de qualité. On remarquera surtout une splendide **tourelle** eucharistique où le gothique flamboyant s'exprime dans toute son exubérance, la chapelle mortuaire de la célèbre famille des Tour et Taxis, œuvre du talentueux Lucas Fayd'herbe et qui abrite d'estimables sculp-



Bruxelles : Eglise Notre-Dame des Victoires au Sablon, vue du square du Petit Sablon.

Bruxelles : Eglise Notre-Dame de la Chapelle.



tures de Martin van Bever (mausolée du comte Lamoral-Claude-François), de Jérôme Duquesnoy (statue en marbre blanc figurant sainte Ursule) et de Gabriel de Grupello (deux génies), la chapelle de Saint Maclou (Saint Malo) élevée en 1690, avec porte en marbre blanc et noir, statues représentant la Foi et l'Espérance et antependium, en cuir doré de Malines, enrichi de rocailles, la chapelle de Saint Eloi avec le curieux mémorial de Claude Bouton († 1556) et de son épouse Jacqueline de Lannoy, œuvre d'un réalisme très poussé; puis un retable, en marbre et albâtre, consacré à la Vierge et à l'Enfance de Jésus, œuvre italianisante dédiée à la mémoire de Flaminio Garnier († 1592) qui fut secrétaire du Conseil d'Etat et Privé; la **chaire de vérité** de Marc De Vos, où le baroque s'exprime dans toute son exubérance, le mémorial du poète français, Jean-Baptiste Rousseau, mort à Bruxelles, en 1741, les stucs animant le plafond du jubé et qui sont traités dans la manière de Jean-Christien Hansche, quelques tableaux, dont un beau triptyque (1592) de Michel Coxie, un tableau sur bois, daté 1599, où figurent les donateurs accompagnés de leurs patrons respectifs et une Décapitation de Sainte Barbe, large composition attribuée à E. Quellin.

L'église du Sablon possède aussi une chässe moderne contenant quelques reliques de sainte Wivine, fondatrice de l'abbaye de Grand-Bigard.

Eglise Notre-Dame de la Chapelle

Cet imposant **édifice** (classé par arrêté royal en date du 5.3.1936) est l'un des plus captivants qui soient visibles en Brabant. Il permet, en effet, de suivre pas à pas l'évolution de l'architecture religieuse dans nos régions et cela depuis la fin de l'époque romane jusqu'aux dernières manifestations du gothique flamboyant. Le sanctuaire actuel a été construit à l'emplacement d'un oratoire roman (XII^e siècle) démoli au début du XIII^e siècle et dont la petite chapelle adossée au bras droit du transept serait un vestige (peut-être l'ancien baptistère). La question n'est toutefois pas tranchée. Chronologiquement, les

travaux s'échelonnèrent de la façon suivante : de 1215 à 1225, construction du bras droit du transept; de 1225 à 1250, édification du bras gauche du transept tandis qu'à la croisée on élevait une puissante tour romane et qu'on commençait la construction du chœur qui fut terminé vers 1275. Quant aux nefs élevées vers la fin du XIII^e siècle, elles furent détruites lors du grand incendie qui ravagea le quartier en 1405 et réédifiées durant le XV^e siècle. La tour actuelle placée en façade (l'ancienne tour romane qui coiffait la croisée du transept et du chœur fut fortement endommagée, en 1695, par le terrible bombardement de Bruxelles commandé par le maréchal de Villeroi et ne fut pas reconstruite, mais rasée au niveau de la nef ogivale et placée sous la même toiture que le vaisseau central) ne fut édiflée que dans le courant du XVI^e siècle mais ce ne fut qu'au début du XVIII^e siècle (1704-1708, architecte Antonio Pastorana) qu'elle fut couronnée par ce curieux clocher bulbeux qu'on lui connaît aujourd'hui et qui, loin de déparer le monument, lui confère une réelle originalité.

On admirera la **belle ordonnance du chœur** dont les fenêtres présentent des caractères similaires à celles du chevet de la cathédrale Saint-Michel. Les contreforts du chœur sont d'un type intermédiaire entre le pilastre roman et l'arc-boutant gothique; ils sont terminés par des gargouilles grimaçantes ou volontairement hideuses. Signalons que les vitraux du chœur datent du XIX^e siècle et ont été dessinés par le peintre décorateur Charles Albert. Les nefs sont tout aussi intéressantes. Aux six travées des nefs correspondent six fenêtres éclairant chacune une chapelle des collatéraux. Les fenêtres hautes du vaisseau sont de style flamboyant avec toutefois quelques réminiscences du gothique rayonnant. Les gables des bas-côtés présentent des tympans agrémentés de niches décoratives aux arcatures trilobées; quant aux rampants à crochets, ils sont achevés par de plantureux fleurons. Entre les pignons se dressent des pinacles percés de niches abritant des statues modernes figurant les ducs de Brabant ayant régné durant les XII^e et XIII^e siècles.

On notera encore que le bas-relief animant le tympan de la porte principale d'entrée (façade) est dû à Constantin Meunier. L'intérieur du sanctuaire, qui se distingue par ce verticalisme

pondéré cher à nos bâtisseurs brabançons, est riche en **œuvres d'art**, dont nous ne pouvons dresser, dans les limites de ces quelques notes, l'inventaire exhaustif.

Relevons la chaire de vérité (1721), meuble d'une grande sobriété, exécutée par Pierre-Denis Plumier, les statues des Apôtres (XVII^e siècle) adossées aux colonnes de la nef, œuvres attribuées à Lucas Fayd'herbe, Jérôme Duquesnoy fils et Jean Cosyn, un magnifique lutrin en marbre noir et blanc, l'autel majeur moderne, ébénisterie des Frères Goyers de Louvain, plusieurs tableaux dont une Crucifixion et une Adoration des Mages, données au peintre bruxellois, Henri De Clerck (c. 1570 - c. 1629), diverses sculptures, dont une Sainte Marguerite (± 1515) sortie de l'atelier du maître de Lombeek et une statue poignante de Notre-Dame de la Solitude qui aurait été ramenée d'Espagne par l'Infante Isabelle. On notera encore le monument funéraire de la famille Spinola, la plaque commémorative de François Anneessens, mort sur l'échafaud, le 17 septembre 1719, pour avoir défendu les franchises communales contre la politique centralisatrice du gouvernement autrichien, enfin, dans la troisième chapelle du collatéral droit (bas-côté sud) le mémorial, en marbre, de Pierre Bruegel l'Ancien — renouvelé en 1676 par David Teniers II, dit le Jeune — que sommit jadis un tableau de Rubens représentant Jésus remettant les clés à saint Pierre, œuvre admirable qui fut malencontreusement vendue en 1765 et remplacée par la copie que l'on voit aujourd'hui et dont les mérites artistiques sont pour le moins discutables.

Eglise Saint-Jacques-sur-Coudenberg

Classée par arrêtés royaux des 22.12.1951 et 2.12.1959, l'**église Saint-Jacques-sur-Coudenberg** complète admirablement le magnifique ensemble néo-classique que forme la Place Royale. Les plans du sanctuaire, comme ceux de la place proprement dite, furent dressés par l'architecte Barnabé Guimard. La construction fut relativement lente. En effet, si la première pierre fut posée, en 1776, par Charles de Lorraine en personne, l'église ne fut consacrée qu'en 1787.

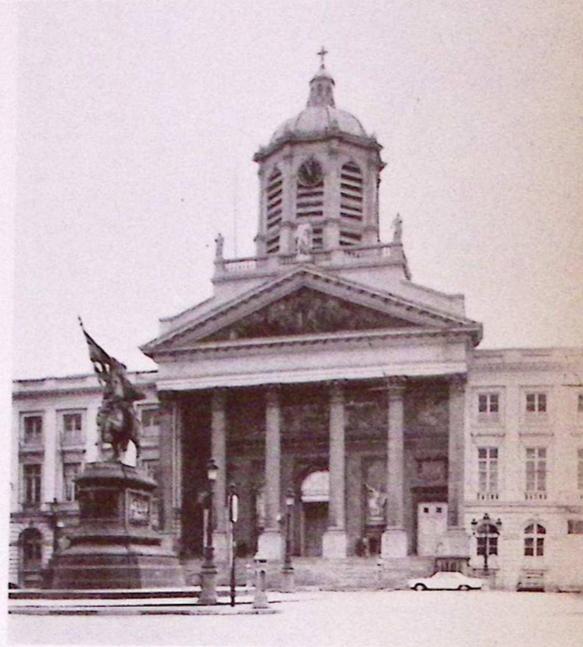
D'ordonnance classique, ce monument se distingue par son imposant péristyle, à colonnes corinthiennes, son élégant fronton triangulaire et ses belles voûtes à caissons. Les puristes et, avec eux, les esthètes regretteront que diverses transformations opérées dans le courant du XIX^e siècle aient rompu l'unité de style que présentait la construction originale. C'est ainsi qu'en 1849, la façade fut surmontée d'une balustrade et l'édifice fut couronné par une tour octogonale d'un effet jugé malencontreux tandis que l'adjonction de bas-côtés rompait quelque peu l'équilibre des volumes. Malgré ces réserves, l'église achève agréablement la perspective formée par le Mont des Arts et son prolongement la Montagne de la Cour.

Les statues de saint Jacques (au centre), saint Augustin (à gauche) et saint Jean Népomucène (à droite) placées sur la balustrade datent de 1852-1854, tandis que le bas-relief ornant initialement le tympan du fronton et figurant le Sacrifice de la Messe fut remplacé, en 1852, par une fresque de Jean Portaels représentant Marie, consolatrice des Affligés. A l'extérieur, on signalera également deux sculptures de valeur inégale : une statue de Moïse, œuvre habile d'Olivier de Marseille et un David de François-Joseph Janssens d'une facture plus grossière. Olivier de Marseille exécuta également les bas-reliefs du péristyle évoquant la vie de saint Jacques.

A l'intérieur, on remarquera l'autel majeur Louis XVI, deux statues : l'Ancien et le Nouveau Testament de Gilles-Lambert Godecharle et trois bas-reliefs du même artiste, deux statues (un Saint Pierre et la Religion) d'Anrion de Nivelles, un Saint Joseph avec l'Enfant Jésus, en marbre blanc de Laurent Delvaux et deux grandes compositions du peintre Jean Portaels : la Crucifixion et la Croix consolatrice.

Eglise Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage

Dernier témoin du grand béguinage de Bruxelles, malheureusement démoli dans le courant du XIX^e siècle, l'église **Saint-Jean-Baptiste *** (classée le 5.3.1936) est l'un des plus beaux et des plus



Bruxelles : Eglise Saint-Jacques-sur-Coudenberg.

Bruxelles : superbe façade de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage.



grandioses monuments baroques de nos régions. Commencée en 1657, elle ne fut achevée qu'en 1676. Le nom de l'architecte bâtisseur est inconnu. On a attribué, sans preuves d'ailleurs, cette œuvre à Lucas Fayd'herbe en raison de certaines similitudes que présente ce sanctuaire avec celui de Notre-Dame des Riches-Claires.

La **façade ****, récemment restaurée, est particulièrement remarquable et est, à coup sûr, l'une des plus originales de Belgique. Elle est, en effet, divisée en trois parties correspondant aux trois nefs. La partie centrale à étage est la plus caractéristique avec son rez-de-chaussée à pilastres ioniques, son étage à colonnes composites et son imposant pignon à pilastres, volutes et fronton triangulaire qu'encadrent deux torchères. Les parties latérales sont couronnées d'un gâble qui rappelle, par ses lignes, les pignons des constructions civiles.

L'**ornementation intérieure *** est essentiellement baroque avec sa riche décoration formée de chapiteaux composites, de moulures traitées avec ampleur, de têtes d'ange ailées et son étonnante galerie de bustes de saints, qui court tout au long des collatéraux. Toutefois, tant par son plan en forme de croix latine que par ses proportions, le sanctuaire évoque encore les constructions gothiques.

Au-delà du chœur semi-circulaire flanqué de deux chapelles auxiliaires édifiées au XVIII^e siècle se dresse une élégante **tour *** ornée de pilastres à chapiteaux et sommée d'un lanterneau de forme polygonale, dont chaque angle est orné d'une torchère.

Le **meuble *** comporte de nombreuses pièces de valeur. Citons : le maître-autel, en marbre, de style néo-classique, les stalles Louis XV, la très belle chaire de vérité, Louis XV également, provenant de l'église des Dominicains à Malines, un émouvant Christ assis au Calvaire du XVI^e siècle et une intéressante suite de tableaux dont une ample composition de Gaspard de Crayer figurant la Crucifixion et **cinq toiles *** de Théodore van Loon : le Mariage de sainte Catherine, Salomé portant la tête de saint Jean-Baptiste, une Adoration des Mages, une Annonciation et un saint Pierre délivré par des anges, toutes œuvres d'une réelle valeur picturale.

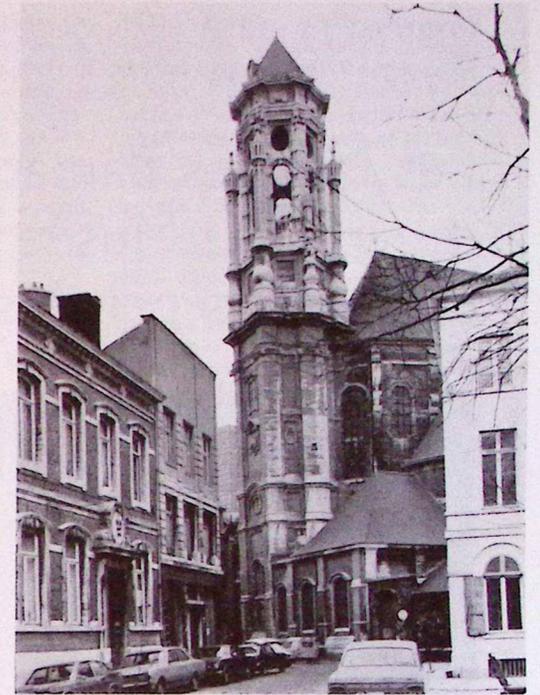
Basilique Nationale du Sacré-Cœur

Située à cheval sur les territoires de Ganshoren et de Koekelberg, deux des dix-neuf communes de l'agglomération bruxelloise, la **Basilique Nationale du Sacré-Cœur *** est l'un des plus imposants édifices religieux de tous les temps. Quatrième église du monde, par ses dimensions, après Saint-Pierre à Rome, Saint-Paul à Londres et Sainte-Marie à Florence, elle a une longueur totale de 141 mètres, une largeur de 107 mètres à hauteur du transept; le dôme s'élève à 89,90 mètres et est lui-même surmonté d'une croix, en acier inoxydable, haute de 5,10 mètres (poids : 1.100 kilos) portant la hauteur totale de l'édifice à 95 mètres. L'ensemble de la construction repose sur 1.200 pieux. La façade est flanquée de deux tours hautes de 65 mètres et précédée d'un porche monumental surmonté d'un fronton triangulaire. Par son style, la basilique s'apparente à l'architecture byzantine.

Construction contemporaine, la basilique eut cependant une histoire mouvementée. Initialement, en effet, Léopold II, notre grand roi bâtisseur et urbaniste, avait caressé l'idée d'élever sur le plateau de Koekelberg, un Panthéon comme à Paris. Renonçant à ce projet, après avoir visité la Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre, il décida d'élever un grand sanctuaire national dédié au Sacré-Cœur.

La première pierre fut posée, en 1905, par Léopold II en personne, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Les plans, dressés par l'architecte louvaniste P. Langerock, prévoyaient l'édification d'un impressionnant sanctuaire gothique. La guerre 1914-1918 arrêta les travaux. A ce moment, seules les fondations étaient achevées. Après les hostilités, le projet de Langerock, jugé trop onéreux, fut abandonné.

En 1926, les travaux reprirent sur la base de nouveaux plans moins ambitieux, établis par l'architecte A. Van Huffel de Gand. A la mort de Van Huffel, en 1935, la relève fut assurée par l'architecte Paul Rome, au moment où la construction du chœur venait d'être achevée. Nouvelle interruption provoquée par la seconde guerre mondiale. Puis le rythme de l'édification fut plus soutenu et, en 1951, la grande nef était terminée; puis ce fut au tour du bras gauche (sud) du transept (1958), suivi du bras droit



Bruxelles : l'élégante tour de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage.

Bruxelles : l'imposante Basilique Nationale du Sacré-Cœur (141 m de long, du portail jusqu'au chevet) est la quatrième des plus grandes églises du monde.



du transept (1963), les travaux s'achevant, en 1969, par le couronnement du dôme. Il est intéressant de relever que la quasi totalité des frais de construction a été couverte par les collectes et les dons.

Un mot des matériaux utilisés. L'ossature est en béton armé; les murs sont en briques et les soubassements en pierre blanche; les toitures sont en cuivre rouge; les murs intérieurs et les colonnes en terra cotta tandis que le pavement du maître-autel et du chœur est en marbre.

On notera encore que le sous-sol abrite notamment une salle de spectacles et de réunions ainsi qu'un restaurant.

Quant à la valeur architectonique du monument, si l'extérieur n'échappe pas à certains reproches quoique la ligne du dôme ne manque pas d'élégance, en revanche, l'**intérieur *** se révèle d'une étonnante majesté.

Du mobilier essentiellement moderne, on retiendra le maître-autel, en marbre, surmonté d'un ciborium couronné par un calvaire qu'entourent quatre anges agenouillés, bronzes du sculpteur Harry Elström, la statue du Sacré-Cœur, en bronze, dans le chœur, œuvre de Georges Minne, de même que le Christ, en bronze, planté à l'extérieur du chevet, puis de très beaux vitraux aux coloris séduisants à la réalisation desquels ont collaboré de nombreux artistes dont Anto Carte, Huet, Coëme, Maes, Slagmuylder, Weemaes et Colpaert.

Signalons encore que la basilique abrite le plus gros bourdon de Belgique (9.500 kilos).

Ajoutons que du sommet de la coupole (150 mètres au dessus du niveau de la mer) on jouit d'un **panorama **** superbe sur l'agglomération bruxelloise, tout le Pajottenland jusqu'à la vallée de la Dendre (Grammont-Alost) et la vallée de la Senne jusqu'à Malines. Visites de la coupole tous les dimanches après-midi jusqu'au 12 octobre 1975. En juillet et août 1975, visites autorisées également dans la matinée. En outre, les samedis durant les mois d'août ainsi que les 5 et 13 septembre 1975, chaque fois en soirée, de 20 h 30 à 22 h 30, les touristes peuvent accéder à la galerie extérieure (53 mètres de haut) et bénéficier du **spectacle **** féérique et inoubliable de Bruxelles illuminé. (à suivre)

Jusqu'au 13 juillet 1975, dans les salles des Musées Royaux des Beaux-Arts à Bruxelles...

Les Maîtres flamands du XVII^e siècle, œuvres du Musée du Prado et des collections privées espagnoles



Pierre-Paul Rubens : « L'Archiduc Albert » (toile, 112 x 173 cm). Madrid, Musée du Prado.

Mise sur pied, dans le cadre de l'accord culturel belgo-espagnol, par les Services de la Propagande artistique des Ministères de la Culture française et de la Culture néerlandaise, en étroite association avec les Musées Royaux de Belgique et placée sous les auspices de l'Ambassade d'Espagne à Bruxelles, une exposition prestigieuse se tient présentement dans les nouvelles

Salles des dits Musées, 3, rue de la Régence à Bruxelles. Cette exposition exceptionnelle tant par le thème traité que par la valeur des œuvres présentées groupe quelque cinquante tableaux (quarante-six exactement) provenant de différentes collections espagnoles et notamment du célèbre Musée du Prado à Madrid. Les toiles rassemblées ont pour but d'illustrer la splen-

deur de l'Art flamand du XVII^e siècle. La plupart des tableaux composant cette remarquable sélection sont exposés pour la première fois à l'étranger et n'étaient à ce jour, connus chez nous que par quelques experts et spécialistes en histoire de l'art. Le but premier de cette exposition est de donner l'occasion au grand public de découvrir ou de redécouvrir par le

truchement des œuvres présentées un des grands moments de l'histoire de l'art dans nos régions. Aussi, les toiles ont-elles été sélectionnées avec le plus grand soin pour donner une image aussi exacte que possible de cette dimension universelle qu'avait atteinte l'art flamand au XVII^e siècle. A cet effet, 21 tableaux, dont plusieurs chefs-d'œuvre de la peinture, aimablement prêtés par le Musée du Prado, et 25 toiles, pour la plupart peu connues mais d'une extraordinaire richesse picturale, provenant de collections privées espagnoles, ont été réunis pour refléter, par le biais de l'Art, la brillante renommée dont jouissaient les Pays-Bas du sud, au XVII^e siècle, renommée qui eut d'heureuses retombées dans l'Europe entière.

Le génial Rubens est, comme il se doit, bien représenté dans cette originale rétrospective avec, entre autres, les célèbres portraits des archiducs Albert et Isabelle en provenance du Musée du Prado et le non moins fameux portrait de Charles Quint et de l'Impératrice Isabelle de Portugal inspiré d'un tableau du Titien, irrémédiablement perdu lors de l'incendie qui ravagea, en 1734, l'Alcazar de Madrid.

Antoine Van Dyck occupe lui aussi une place de choix dans cet ensemble. Aux cimaises des Musées Royaux pend notamment sa fameuse « Dernière Cène » que l'on croyait irrémédiablement perdue et qui fut heureusement retrouvée; elle fait aujourd'hui partie de la collection Jose Luis Alvarez (Madrid).

Les peintres de natures mortes et de fleurs sont eux aussi éloquemment représentés dans cette rétrospective du XVII^e siècle par des toiles signées par les talentueux Frans Snyders, Jan van Thielen, A. Adriaenssens, J. van Kessel le Vieux et Daniel Seghers. Les paysagistes Jean Brueghel, Jean Wildens et Joos de Momper le Jeune sont eux aussi présents avec quelques-unes de leurs œuvres les plus marquantes tandis que les scènes de chasse et de guerre sont évoquées avec brio par Peter Snayers, Adam-François van der Meulen et Pieter Meulener.

En outre, Abraham Janssens qui peignit dans l'esprit de le Caravage, le puissant Jacob Jordaens, le peintre d'atmosphère David Ryckaert III et l'étonnant David Teniers le Jeune, représenté ici par trois œuvres marquantes, complètent admirablement ce splendide ensemble de tableaux des

maîtres flamands du XVII^e siècle. En un mot, une exposition qu'il faut voir et même revoir.

A l'intention des amateurs d'art comme des bibliophiles, signalons qu'un captivant catalogue a été édité et est mis en vente aux Musées Royaux des Beaux-Arts. Fort de 160 pages, il est rehaussé de 46 reproductions — dont 12 en couleurs — des tableaux exposés.

Renseignements pratiques.

Lieu de l'exposition : Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence à Bruxelles.

Date : l'exposition restera ouverte jusqu'au dimanche 13 juillet 1975.

Heures d'ouverture : tous les jours (sauf les lundis) de 10 à 17 heures.

Prix d'entrée : 50 F par personne. Le prix est ramené à 25 F par personne pour les étudiants, artistes, les détenteurs d'une carte du troisième âge et les groupes.

Visites guidées : s'adresser au service éducatif des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 9, rue du Musée, 1000 Bruxelles, tél. : 02/513.96.30.

Un ouvrage sur Alseberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse

Créé le 21 septembre 1966 et constitué en A.S.B.L., dès 1967, le Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs s'était fixé comme objectifs d'étudier et de faire connaître au grand public le passé de la région comprise entre la Senne et la forêt de Soignes et d'y sauvegarder tout objet, monument, site ou toponyme qui présente un intérêt historique, esthétique ou folklorique.

Pour atteindre ces buts, le Cercle a multiplié les initiatives principalement au cours de ces dernières années. C'est ainsi qu'en dehors de l'édition d'un bulletin et de diverses brochures contenant des études originales, des articles de vulgarisation et d'information d'un intérêt scientifique et pratique indéniable, le Cercle organise régulièrement des visites, conférences et expositions, entreprend périodiquement des fouilles, récupère occasionnellement des objets anciens, constitue progressivement une bibliothèque ainsi que des archives iconographiques, intervient, dès qu'un

danger se précise, auprès des autorités compétentes pour sauver ou sauvegarder des monuments et des sites remarquables. Enfin, par la création de sa section « Roda », l'association cherche à intéresser encore davantage les habitants de la région à leur patrimoine culturel et à accroître de la sorte ses moyens d'information et d'action.

Une des dernières réalisations du Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs est l'édition d'un petit livre aussi intéressant que précieux intitulé « Monuments, Sites et Curiosités d'Alseberg, Linkebeek, Rhode-Saint-Genèse ». Cet ouvrage bilingue (112 pages) enrichi d'illustrations contient le relevé aussi complet et exact que possible des monuments civils et religieux, des sites et des toponymes de cette région, qui méritent d'être protégés et conservés pour leur valeur historique, esthétique ou folklorique.

Cette brochure, dont le but est principalement informatif, vient à son heure. Elle signale, en effet, au moment où les constructions anarchiques ont tendance à proliférer aux abords de la capitale menaçant de la sorte la qualité d'un site ou la survie d'un ensemble architectural, tout ce qui mérite d'échapper aux bouleversements provoqués par l'urbanisation accélérée de la banlieue sud de Bruxelles.

D'autre part, le fait qu'Alseberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse aient été groupés dans ce même ouvrage, n'est nullement accidentel. En effet, outre un destin historique commun, ces trois communes ont conservé jusqu'à ces dernières années un caractère essentiellement forestier et agricole qu'il importe de sauvegarder dans toute la mesure du possible comme témoin du passé de la région.

L'inventaire contenu dans ce petit livre porte sur près de deux cents édifices civils et religieux, monuments, sites et curiosités. Il traite en outre de quelque 130 toponymes. Cet ouvrage contient également une carte-repère de grand format qui permet la localisation rapide du monument, du site ou du nom de lieu recherché.

Ce captivant petit livre est vendu à notre bureau d'accueil, rue Saint-Jean 2, à Bruxelles, au prix de 70 F l'exemplaire. En cas d'expédition par la poste, prière de verser préalablement le montant de 80 F (70 F + frais d'envoi) au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue Saint-Jean 4, 1000 Bruxelles.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le Château de Bois-Seigneur-Isaac ouvert aux touristes les dimanches 29 juin et 6 juillet 1975.

Le site de Bois-Seigneur-Isaac, constitué par le château et son parc, ainsi que par l'abbaye et la chapelle dédiée au Saint-Sang, qui jouxte les bâtiments conventuels, figure parmi les hauts lieux touristiques, culturels et religieux du Brabant wallon. Ce site a d'ailleurs bénéficié d'un arrêté de classement en raison de son exceptionnelle valeur. Si les pèlerins et les excursionnistes connaissent de longue date la Chapelle du Saint-Sang, avenant construction de la fin du XVI^e siècle, qui abrite un splendide reliquaire où est gardé le fameux corporal imbibé du sang miraculeux qui, du 5 au 9 juin 1405, coula d'une hostie consacrée, en revanche, ils ne gardent en général qu'un souvenir imprécis du château dont ils n'ont pu que deviner à travers les luxuriantes



L'intérieur du château de Bois-Seigneur-Isaac sert de réceptacle à d'intéressantes œuvres d'art disposées avec un goût très sûr dans un décor digne de nos grandes maisons patriciennes.

frondaisons l'élégante silhouette. L'accès du castel est en effet normalement interdit au public. Renouvelant cette année encore l'heureuse initiative qu'il avait prise en 1965, le maître de céans, le Baron Snoy et d'Oppuers ouvrira les portes de son château **les dimanches 29 juin et 6 juillet prochains, de 14 à 19 heures.** Rappelons que le château, d'origine médiévale, est formé d'un majestueux corps de logis, surmonté d'un sobre fronton, et de deux ailes, en angle obtus. Cet ensemble, d'une grande pureté de lignes, date de 1720 environ et est très représentatif du courant architectural de l'époque. Toutefois, la tour ronde (côté parc), isolée aujourd'hui du bâtiment principal, est beaucoup plus ancienne; il s'agit d'une des tours d'enceinte qui défendaient la forteresse primitive.

En outre, l'intérieur du château sert de réceptacle à un bel éventail d'œuvres d'art, avec comme pièces maîtresses un excellent portrait de l'Infante Isabelle, sorti de l'atelier d'Anoine Van Dyck, la maquette, en terre cuite, de la Mise au Tombeau, composition de Laurent Delvaux, ornant le maître-autel de la Chapelle du Saint-Sang, une statue en bois de tilleul, du même Delvaux, intitulée « La Marchande d'Amours », une cheminée monumentale du XVI^e siècle, une intéressante suite de tableaux (portraits, paysages, etc...) ainsi que de précieux meubles de styles Louis XIV, Louis XV et Empire.

Situé aux portes de Nivelles, à 26 km de Bruxelles et à deux pas de l'autoroute A7 (Bruxelles-Paris), le château de Bois-Seigneur-Isaac attend les 29 juin et 6 juillet 1975 les innombrables amateurs d'art et amants du passé qui



Le château de Bois-Seigneur-Isaac est une élégante construction du début du XVIII^e siècle. La tour figurant en avancée est un vestige de la forteresse primitive.

profiteront de l'occasion exceptionnelle qui leur est offerte de visiter le parc et les salles et salons de cette belle demeure historique qui est en même temps l'un des témoins les plus représentatifs de notre prestigieux patrimoine culturel.

Visites guidées de l'Hôtel de Ville de Wavre...

Dans le cadre de la campagne nationale 1975 axée sur nos hôtels de ville et nos cathédrales, le Syndicat d'Initiative de Wavre organise présentement des visites guidées de l'hôtel de ville de Wavre. Celles-ci sont conduites par M. Jean Martin, le dynamique et érudit président du Cercle Historique et Archéologique de Wavre. A l'occasion de cette opération, divers objets et documents se rapportant à l'ancien couvent des Carmes dans lequel l'hôtel de ville est installé, y sont exposés. Ces visites d'un intérêt indéniable pour

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

tous ceux qui s'intéressent tant à l'histoire de la ville de Wavre qu'aux témoins du passé dans cette région ont lieu uniquement les samedis et dimanches de 10 à 12 et de 14 à 18 heures jusqu'au 28 septembre 1975. Les demandes doivent parvenir au moins 8 jours d'avance à l'adresse suivante : M. Jean Martin, 52, rue Abbessée — 5864 Nil-Saint-Vincent-Saint-Martin; tél. : 010/65.50.80. Une participation aux frais de 20 F par personne est demandée.

... et des Cabinets du Bourgmestre et des Echevins de l'Hôtel de Ville de Bruxelles

Toujours dans le cadre de l'Année belge des Hôtels de Ville et des Cathédrales, des visites guidées spéciales des Cabinets du Bourgmestre et des Echevins de l'Hôtel de Ville de Bruxelles seront organisées du 4 juillet au 31 août 1975.

Le public sera admis : chaque vendredi de 18 à 20 h 30; chaque samedi de 10 à 13 h et de 15 à 18 h; chaque dimanche de 10 à 13 heures. Un droit d'entrée de 20 F par personne sera perçu pour ces visites exceptionnelles. Toutefois, les groupes de plus de 12 personnes bénéficieront d'une réduction de 50 %.

Pendant cette période, les visites ordinaires de l'hôtel de ville (voir détails dans « Brabant » n° 2/avril 1975, page 53) sont bien entendu maintenues.

A l'attention toute spéciale des fervents du footing

Pédestrian, mot anglais d'origine latine, avait les honneurs de tous les dictionnaires français du début de ce siècle. Au lendemain de la seconde conflagration mondiale, le terme était pratique-

ment tombé en désuétude, tué par la voiture et par la soif frénétique d'évasion qui gagna la majorité de nos contemporains qui avaient été contraints de rester « sur place » pendant de nombreuses années. L'augmentation progressive du niveau de vie, le développement du tourisme sur le plan international et de son corollaire, les voyages au long cours, firent le reste. On ne marchait plus et assez paradoxalement détente était devenue synonyme de distance, le nombre de kilomètres abattus étant le critère de la réussite aussi bien des vacances que d'un week-end prolongé tandis que chaque dimanche ensoleillé voyait le même rush vers les mêmes lieux « de repos » le long des mêmes autoroutes sursaturées.

Heureusement depuis quelques années, on enregistre une saine réaction qui prit naissance dans les couches urbaines de notre population, lassées de cette atmosphère fiévreuse, viciée et polluée de nos grandes cités concentrationnaires. De plus en plus nombreux sont aujourd'hui les citadins qui, cloîtrés la semaine durant, en raison de leurs obligations professionnelles, dans des bureaux ou ateliers insalubres, aspirent à s'évader, en week-end, dans la nature pour y goûter aux vraies joies que procure une bienfaisante détente. La marche revient à l'honneur.

Emile Deget, membre de notre Fédération l'a bien compris, lui qui organise depuis plusieurs années des promenades didactiques et commentées aux environs de Bruxelles qui constituent pour les participants tout à la fois une détente pour le corps et un enrichissement pour l'esprit. Voici le programme d'excursions qu'il vient d'établir pour les mois de juillet et août 1975.

Dimanche 13 juillet 1975. Ravissante balade de Stockel à Sterrebeek, via Wezembeek-Oppeem. Rendez-vous : Quai-aux-Briques (terminus du prémetro Est-Ouest). Départ par tram 39, à 14 h 37 pour Stockel. Retour à Bruxelles par bus 27 ou 30.

Dimanche 20 juillet 1975. Un bel après-midi au Domaine provincial de Huizingen avec son merveilleux jardin de rocailles, sa réserve zoologique, son auberge pittoresque et son splendide parc. Possibilité de nager et de canoter. Rendez-vous derrière la station d'Uccle-Calevoet (à proximité de l'arrêt du tram 55). Départ en bus, pour Huizingen, à 14 h 45. Retour à Bruxelles ad libitum, soit en bus au départ de Huizingen, soit au départ de Lot (bus 50) suivant les indications qui seront fournies par le pilote délégué.

Dimanche 27 juillet 1975. Nouvelle randonnée par les plus beaux coins du Payottenland, le long du Schaapvijverbeek, de Lennik-Saint-Quentin à Gaasbeek. Rendez-vous : Place Rouppe (terminus des autobus) à Bruxelles. Départ par autobus LK vers 14 h 35. Retour par bus vers la ville suivant indications du pilote responsable.

Les motorisés souhaitant prendre part à cette excursion peuvent garer leur véhicule soit à la Place Rouppe, soit à Anderlecht-La Roue (dépôt S.N.C.V.).

Dimanche 10 août 1975. Promenade d'Uccle-Fort-Jaco (terminus du tram 18) à Drogenbos. Itinéraire passant par 't Holleken, le Dwerbos et s'achevant au terminus du tram 52 à Drogenbos (dislocation vers 18 h). Pilote : G. Gilles.

Dimanche 24 août 1975. Promenade circulaire à Tervuren par les sites de Kistevelde, Rotveld, Eyzer (repos), le bois des Capucins et le Paardendelle. Rendez-vous à Tervuren (terminus des trams 44 et 45). Départ à 14 h 45 précises. Dislocation à Tervuren vers 18 heures. Pilote : G. Gilles.

Important : en raison de légères modifications qui pourraient survenir dans les horaires de la S.N.C.V., les participants aux excursions des 20 et 27 juillet prochains sont invités à se présenter aux lieux de rendez-vous fixés quelques minutes avant l'heure indiquée au programme ci-dessus.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. Emile Deget, éducateur-sociologue, rue des Palais Outre-Ponts 436, 1020 Bruxelles, tél. : 02/478.58.29 (après 18 h 30). En cas de demande par écrit, prière de joindre un timbre de 6,50 F pour la réponse.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Où il est encore question de l'iris, fleur de Bruxelles

A deux reprises déjà, dans « Brabant », notre excellente collaboratrice Geneviève C. Hemeleers s'est penchée sur cette fleur qui symbolise à la fois la beauté et la grâce et qui, de surcroît, a été choisie comme emblème de la ville de Bruxelles et est devenue, de nos jours, en quelque sorte, l'image de marque de notre capitale en même temps qu'un symbole de l'accueil et une messagère de paix.

Dans la première de ses études (voir « Brabant » 4/1973, pp. 18 à 21), l'auteur nous présente cette plante très décorative de la famille des iridacées dont une espèce croissait dans la cuvette marécageuse, là même où Bruxelles prit naissance. Dans son second article (voir « Brabant » 2/1975, pp. 28 à 31), Mme Hemeleers nous conta quelques anecdotes au sujet de l'iris de Bruxelles, nous rappelant notamment cette bien sympathique Revue des Ecoles communales qui eut pour cadre, en 1910, les rues de notre capitale et à l'occasion de laquelle une médaille-breloque, portant, au revers, un fleur d'iris enserrée par le monogramme de la ville, fut frappée chez Fonson et Cie et remise à chacun des enfants ayant participé à ce pittoresque défilé, tandis que les jeunes filles des cours supérieurs arboraient fièrement tout au long du cortège des fleurs d'iris artificielles spécialement confectionnées pour la circonstance.

Ces deux « papiers » de notre précieuse collaboratrice n'ont pas épuisé pour autant le dossier « Iris ». Entre-temps, en effet, une prestigieuse exposition s'est déroulée du 30 mai au 5 juin dernier, dans la Salle des Milices et la Salle Ogivale de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, exposition qui fut une véritable confrontation internationale d'iris de jardin en provenance de Grande-Bretagne, de France, des Pays-Bas, d'Allemagne et, bien sûr, de Belgique et au cours de laquelle plus de 3.000 iris furent rassemblés sous le thème « Iris, fleur de Bruxelles » pour le plaisir des yeux et la joie du cœur des milliers



de visiteurs parmi lesquels de nombreux touristes étrangers. Entre-temps aussi, Madame Th. Lecouturier, présidente de l'Union des Anciennes Elèves de l'Ecole Normale « Emile André », informait Mme Hemeleers que son Association possédait, depuis 1932, un insigne où l'iris sert de motif central. Cet insigne, qui nous a été aimablement communiqué et que nous reproduisons ci-dessus, a été dessiné par une ancienne élève de l'école susmentionnée, Germaine Rimbout, artiste peintre très cotée († le 8-10-1973) dont quelques œuvres marquantes ornent les cimaises de l'exposition « La Femme dans l'Art » ouverte jusqu'au 6 juillet prochain dans les Salles du Musée d'Art Moderne, place Royale 1 et rue de la Régence 3 à Bruxelles. Quant à nous, nous tenons à remercier personnellement Mme Hemeleers et sa correspondante Mme Lecouturier pour leur précieuse contribution à la petite histoire de l'iris, fleur bien de chez nous.

« Reflets », un recueil de poèmes d'Andrée Flesch

Les Editions Arts et Littérature Carolo-régiens viennent de publier dans la Collection « Camée » le dernier recueil de poèmes d'Andrée Flesch. Intitulé « Reflets », il comporte deux parties, la première groupant vingt-deux poèmes

français, la seconde comportant une quinzaine de poèmes écrits en wallon, ou plus exactement dans ce savoureux patois propre au Brabant wallon.

Comme le note, avec infiniment d'à-propos, Mme Ray. Guilmain, dans la préface de cet ouvrage, « présenter un poète est chose fort délicate, c'est une introspection à la fois de son œuvre, de sa personne, de son milieu de vie, de ses sentiments et aussi de ses ascendances ».

Née à Perwez, au cœur même de la Hesbaye brabançonne, Andrée Flesch participa très tôt à divers concours littéraires de poésie pour jeunes auteurs et y remporta d'emblée quelques jolis succès qui l'incitèrent à poursuivre dans cette voie. On lui doit notamment deux captivants recueils de poèmes « Regard sur la Vie » et « Intimité » où la poétesse traduit la Vie avec une émotion et une exaltation auxquelles le lecteur ne peut rester insensible.

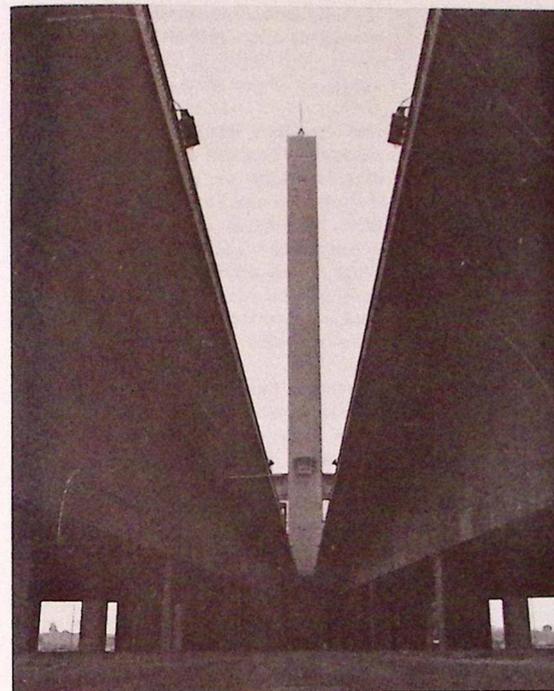
Son dernier livre « Reflets », dont nous comptons publier un des poèmes dans un des prochains numéros de notre Revue, est une ode vibrante à la nature où l'auteur invite le lecteur à partager sa joie et son amour des choses commes des êtres.

Rehaussé de plusieurs reproductions d'œuvres de Jean-Baptiste Flesch, père de la poétesse et paysagiste aux coloris chatoyants, « Reflets » peut être obtenu en versant la somme de 150 F au C.C.P. 000-1088388-48 d'Andrée Flesch, rue Saint-Roch 45, 5920 Perwez.

Tourisme au Plan Incliné de Ronquières

Depuis le 1^{er} mai dernier, les touristes ont à nouveau accès, et cela jusqu'au 31 août prochain, aux installations du Plan Incliné de Ronquières qui, à titre indicatif, a accueilli, en 1974, la bagatelle de 200.000 visiteurs. Comme les années précédentes, touristes comme excursionnistes peuvent assister dans la salle de cinéma à la projection d'un film explicatif sur l'ensemble de l'ouvrage d'art, gagner le sommet de la tour à l'endroit où les bateaux entrent

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



Le Plan Incliné de Ronquières a accueilli, en 1974, près de 200.000 visiteurs.

et sortent des bacs et, par la même occasion, ils peuvent avoir une vue sur la salle des treuils.

Comme chaque année aussi, une grande exposition est organisée dans les locaux accessibles au public. En 1975, le thème de cette exposition est « Transports et Communications ». Elle est organisée en collaboration avec la Sabena, la Régie des Voies Aériennes, la Régie des Télégraphes et des Téléphones, le Ministère des Travaux Publics (routes, autoroutes et canaux), les Malls Ostende-Douvres, etc...

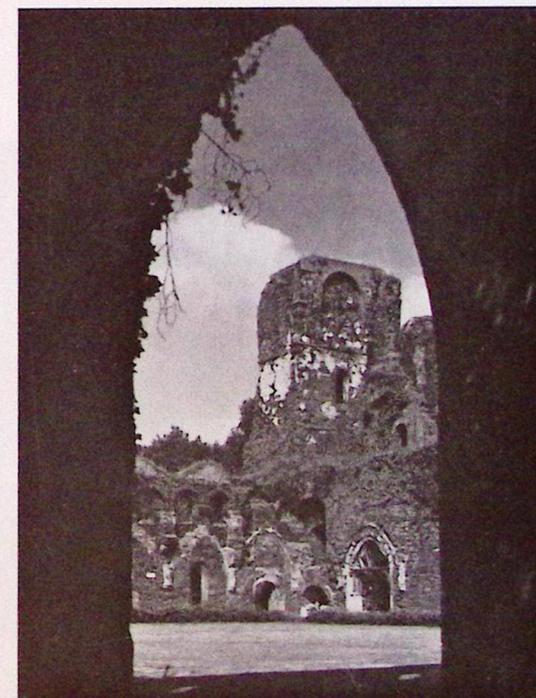
Un grand concours est, en outre, organisé par le tourisme du Hainaut avec l'aide des administrations précitées. Il est doté de lots très importants dont plusieurs voyages en avion et en bateau.

Le règlement de ce concours est envoyé sur simple demande adressée aux Services du Tourisme du Hainaut, 31, rue des Clercs à 7000 Mons, où tous renseignements peuvent, en outre, être obtenus au sujet de la visite du Plan Incliné de Ronquières et des promenades en bateau-mouche qui sont organisées en aval du Plan Incliné.

Six promenades pédestres balisées à Villers-la-Ville

Comme nous le soulignons, par ailleurs, dans cette rubrique, le bon vieux footing si cher à nos aïeux, connaît depuis quelques années déjà un regain indéniable. Tombé pratiquement dans

Les ruines prestigieuses de l'ancienne abbaye cistercienne de Villers ont été choisies comme point de départ et d'arrivée des six promenades pour piétons balisées par le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville.



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

l'oubli au lendemain de la seconde guerre mondiale, victime de l'accroissement progressif de notre parc automobiles et d'une soif effrénée d'évasion consécutive aux années de privation et d'austérité qui marquèrent la période d'occupation militaire de notre pays, le footing était quasi moribond lorsque s'amorça, il n'y a guère, un mouvement de reprise, justifié, en partie, par un certain plafonnement du bien-être et la menace d'une récession économique, mais aussi et surtout par une saine réaction d'importantes couches de notre population — principalement des citadins — lassés de ces week-ends passé au diable vauvert dans les mêmes centres touristiques surpeuplés où régnait la même agitation fébrile peu propice à la détente du corps et de l'esprit.

Notre Fédération Touristique a bien suivi ce mouvement « réactionnaire »



Les majestueuses vestiges de l'église abbatiale de Villers.

pour un retour aux sources et une redécouverte des joies ineffables de la promenade à pied, aussi a-t-elle, de concert avec nos Syndicats d'Initiative Régionaux, étudié le tracé de tout un

réseau de sentiers touristiques dont les premières réalisations verront le jour sinon déjà dans le courant de cette année du moins au début de la saison 1976.

Pour leur part, les Syndicats d'Initiative locaux du Brabant ne sont pas restés inactifs dans ce domaine. Plusieurs d'entre eux ont, en effet, déjà créés, dans les limites de leur ressort, des promenades « balisées » pour piétons. C'est le cas notamment pour Nivelles, Rixensart ou encore Chaumont-Gistoux pour nous limiter à quelques exemples dans la partie wallonne de notre Brabant.

Conscient des richesses naturelles et architecturales dont se pare sa commune, le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville a été l'un des premiers à étudier sur le terrain la création d'un véritable petit réseau de promenades pédestres au cœur et aux confins du village comme aux abords des ruines majestueuses de sa célèbre abbaye cistercienne. Ce travail est terminé aujourd'hui. Six sentiers touristiques sont dès à présent ouverts en permanence aux promeneurs particulièrement nombreux, en été, dans cet ancien centre abbatial. Ces promenades dont le kilométrage oscille entre 3 km pour la plus courte et 12 km pour la plus longue, sont toutes fléchées et portent un numéro correspondant à chacun des circuits. Elles ont, en outre, fait l'objet d'un numéro spécial du « Maillon », l'intéressant bulletin d'information publié par le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville. Dans ce captivant document, chaque circuit est décrit d'une façon très vivante, tandis que chaque promenade, tracée sur un plan général, est reprise dans le détail sur un plan particulier.

Ce « Spécial Promenades » du bulletin « Le Maillon » est le vade-mecum par excellence du promeneur curieux de découvrir le vrai visage de Villers-la-Ville, centre archéologique, botanique, ornithologique et mycologique de tout premier ordre. Il peut être acquis au prix de 50 F soit à l'entrée des ruines de l'abbaye, soit au Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville, C.C.P. n° 3891.21.

Nos taux sont imbattables.

Dépôts

à vue	1,15 %
à 1 mois de préavis	5 %
à 3 mois de préavis	6 %
à 6 mois de préavis	7 %
à 12 mois de préavis	8 %

Livret de dépôt sans précompte **6 % net**



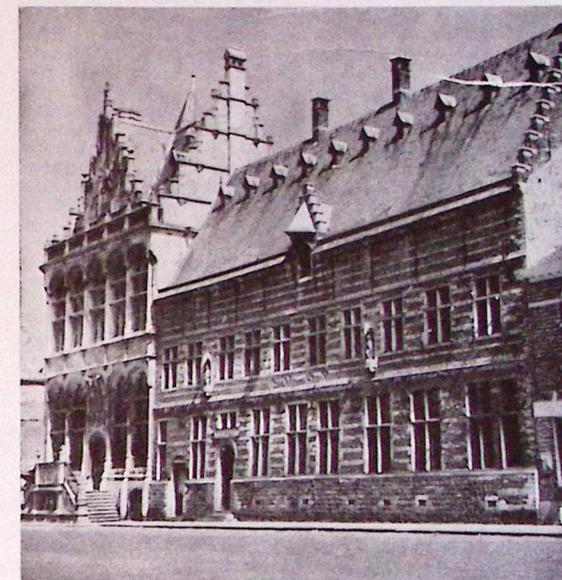
banque commerciale d'escompte

Vieille Halle aux Blés-1000 BRUXELLES-T.02/511.42.93
Boulevard Tirou, 84-6000 CHARLEROI-T.071/31.44.49

Nos suggestions

LEAU

L'hôtel de ville de Léau (à gauche sur notre document) sert actuellement de cadre à une remarquable exposition intitulée « L'hôtel de ville de Léau au fil des siècles ». Cette exposition est ouverte en week-end, de 10 à 17 heures; en semaine, sur demande à adresser à l'hôtel de ville, tél. : 011/78.90.84. Elle fermera ses portes le 30 septembre 1975.



OVERIJSE

A l'occasion des 24es Fêtes du Raisin et du Vin belges, un grand cortège folklorique parcourra, le dimanche 24 août 1975, à partir de 15 heures, les principales artères de la commune. En cette année de la femme, le thème choisi pour ce défilé sera « Eve à la Mecque du pays du raisin ». De nombreux groupes populaires et une vingtaine de chars illustreront ce thème particulièrement prometteur. Amateurs de spectacles chatoyants et pittoresques, Overijse vous attend le 24 août prochain.

Les manifestations culturelles et populaires

JUILLET 1975

- BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence : Exposition « Les Maîtres Flamands du XVII^e siècle » œuvres du Musée du Prado et des collections privées espagnoles (jusqu'au 13 juillet) — A la Cathédrale Saint-Michel : « Les Fastes d'une Cathédrale » spectacle audio-visuel; tous les jours de 10 à 18 h (jusqu'au 15 septembre) — A l'Hôtel de Ville (Salle des Milices) : « A l'enseigne de Bruxelles » spectacle en multivision de Georges Renoy, produit par la Diathèque de Belgique; tous les jours jusqu'au 15 septembre. GAASBEEK : Au Château : Exposition Ars Sacra II, organisée par le Cercle A. Masius de Lennik-Saint-Quentin. Ouvert tous les jours, sauf le vendredi, de 10 à 17 heures (jusqu'au 21 juillet). LOUVAIN : Au Musée Van Humbeeck-Piron, 108, Mechelsevest : Exposition « L'aspect ardennais dans l'œuvre de Maria Piron ». Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 à 18 heures (jusqu'au 31 août). ZICHEM : A la Maison Ernest Claes : Exposition Paul Marien (peintures à l'huile). Ouvert tous les jours, de 10 à 19 heures (jusqu'au 16 juillet). ZOUTLEEUW (LEAU) : A l'Hôtel de Ville : Exposition « L'Hôtel de Ville de Léau à travers les siècles ». Ouvert, en semaine, sur demande à adresser à l'hôtel de ville de Léau; tél. : 011/78.90.84; en week-end, de 10 à 17 heures (jusqu'au 30 septembre).
- BRUXELLES : Eglise Notre-Dame du Bon Secours, à 20 h : le Quatuor à Vent André Philippe. A l'orgue : Félix Snyers. Entrée libre.
 - BRUXELLES : A la Grand-Place, à 21 heures : Grande Soirée de l'Ommeegang avec reconstitution fastueuse d'une fête donnée en l'honneur de Charles Quint et de sa Cour.
 - SCHAERBEEK : A l'Hôtel communal, à 20 heures : « Histoires de Femmes » (évocation poétique et musicale à travers les siècles). Récitante : Pascale Mathieu; claveciniste : Félix Snyers.
 - SCHAERBEEK : Eglise du Divin Sauveur, à 20 h : Récital d'orgues par Paul Barras.
 - MOLENBEEK-SAINT-JEAN : Eglise Sainte-Barbe, à 20 h : Récital d'orgue par Dominique Bodson.
 - et 13 HOEGAARDEN : Maison communale, à 15 h : Projection de diapositives « Voici Hoegaarden ».
 - MOLENBEEK-SAINT-JEAN : Eglise Saint-Charles-Borroméo, à 20 h : Récital d'orgue par Yvonne Monceau (Strasbourg).
 - BRUXELLES : Eglise Saint-Roch, à 20 h : Récital d'orgue par Eric Trekels.
 - ZICHEM : A la Maison Ernest Claes : Exposition Hans Beers (tissage et tapisserie). Ouvert tous les jours de 10 à 19 heures (jusqu'au 31 juillet).
 - HOEGAARDEN : Championnat de jeu de quilles (de 14 à 17 h.).
 - VERBODE : Visites autorisées de l'abbaye (de 14 à 18 h.).
 - BRUXELLES : Eglise Protestante de Bruxelles (Chapelle Royale - Coudenberg), à 20 h. : Récital d'orgue par Anne-Marie Louis.
 - MOLENBEEK-SAINT-JEAN : Studio de La Salle (60, rue des Quatre-Vents) à 20 h. : Concert par Roger Van Reeth (flûte à bec) et Félix Snyers (clavecin).
 - GAASBEEK : Château : Exposition Mia Deprez (Izegem). Ouvert tous les jours, sauf le vendredi, de 10 à 17 h. (jusqu'au 10 août).
 - BRUXELLES : Eglise Saint-Jean-Baptiste-au-Béguinage, à 20 h. : Récital d'orgue par Jan Baert.
 - BRUXELLES : Eglise Sainte-Catherine, à 20 h. : Concert par Jean-Luc Vitacolonna (trompette) et Félix Snyers (orgue).

AOUT 1975

- ZICHEM : A la Maison Ernest Claes : Exposition Albert Loots (pastels). Tous les jours de 10 à 19 h. (jusqu'au 31 août).
- et 3 AVERBODE : A l'Abbaye : Exposition de dessins et peintures de A. Gailliaerde et F. Vervoort (de 14 à 18 h.). Ouvert également les autres week-ends d'août aux mêmes heures.

- BRUXELLES : 667^e Plantation du Meyboom, à l'angle de la rue des Sables et de la rue du Marais — A la Cathédrale Saint-Michel : Exposition « Œuvres d'art et documents historiques de la Cathédrale » jusqu'au 15 octobre.
- AARSCHOT : Dans la soirée, illumination folklorique des maisons et des monuments à l'occasion de la Saint-Roch.
- AVERBODE : Eglise abbatiale, à 20 h 30 : la Chorale hispano-basque « Andra-Mari » dans un programme de musique classique.
- AVERBODE : Abbaye, à 11 h 30 : Messe solennelle avec la participation de la Chorale hispano-basque « Andra-Mari ». De 14 à 18 h. : visites autorisées de l'abbaye. — Domaine « De Vijvers », dans l'après-midi : programme folklorique avec la chorale « Andra-Mari ».
- GAASBEEK : Au Château : Exposition M. Nevens (Berchem-Anvers). Tous les jours, sauf le vendredi, de 10 à 17 h. (jusqu'au 31 août).
- BRUXELLES : Au World Trade Center (Show-Room de la Province de Brabant) : Exposition « L'Enseignement provincial » (jusqu'au 29 août).
- BRUXELLES : Théâtre Royal de la Monnaie, à 20 h. 30 : Xerxes de Händel par l'Opéra de Leipzig (Festival de Flandre).
- OVERIJSE : Ouverture officielle des 24^e Fêtes du Raisin et du Vin. Exposition de raisins et de fruits de serres sous le thème de « Eve à La Mecque du pays du raisin ». L'exposition sera ouverte tous les jours, de 10 à 23 h. jusqu'au 31 août. Entrée libre. — A 20 h 30, place Juste Lipse : jeu folklorique et couronnement de la Reine du Raisin.
- OVERIJSE : Grand Cortège folklorique (à 15 h.) sous le thème « Eve à La Mecque du pays du raisin », avec la participation de nombreux chars, corps de musique et groupes populaires. — A 20 h., à la Halle-au-Vin : Soirée Oberbayern.
- OVERIJSE : A la Halle-au-Vin : Grand bal de nuit avec le Golden Gate Quartet.
- OVERIJSE : Grande course cycliste pour professionnels en préparation au championnat du monde sur route (départ à 14 h.).
- BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel, à 20 h. 30 : « Pro Cantione Antiqua » (Festival de Flandre).
- OVERIJSE : A la Halle-au-Vin, à 20 h. : grand bal du Bourgmestre et Election de la Reine du Vin Mousseux. En vedette : Marva.
- OVERIJSE : Marché au bétail et jumping. A 15 h., à la Halle-au-Vin : grande matinée enfantine avec de nombreuses attractions.
- BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon Professionnel et International « Europac » (jusqu'au 8 septembre).
- LOUVAIN : Au Faculty Club, à 20 h. 30 : « Musique du temps des Troubadours » par l'Ensemble Huelgas (Festival de Flandre).
- OVERIJSE : Grand Messe à 10 h. au Marché couvert avec bénédiction des raisins. — Dans l'après-midi : concerts et bal populaire. — A 20 h., à la Halle-au-Vin, grand Bal de clôture des fêtes du raisin avec l'orchestre Oscar Denayer et, en intermède, le « Lieg Plafond ».

SEPTEMBRE 1975

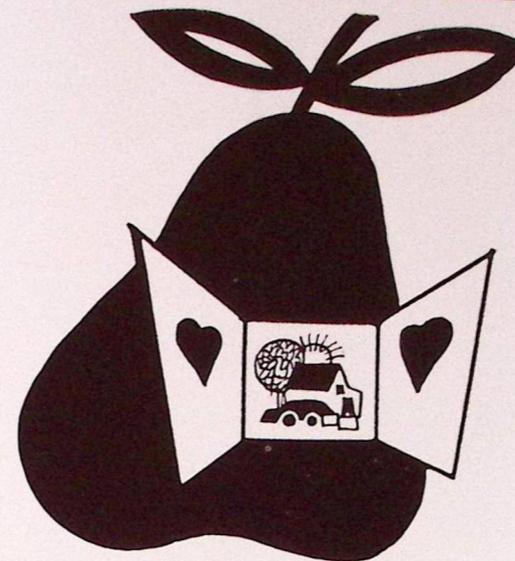
- BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts, à 20 h. 30 : le « New York Philharmonic » (Festival de Flandre).
- LOUVAIN : Au Théâtre communal, à 20 h. 30 : le « Dance Theatre of Alwin Nikolais », U.S.A. (Festival de Flandre).
- BRUXELLES : Grand-Place : « Les Heures Glorieuses de Bruxelles », spectacle de prestige comportant un prologue et sept tableaux évoquant les événements les plus célèbres de l'histoire de notre capitale. — Au Théâtre Royal Flamand, à 20 h. 30 : le « Dance Theatre of Alwin Nikolais », U.S.A. (Festival de Flandre).
- LOUVAIN : A la Grande Rotonde, à 20 h 30 : Soirée Elizabeth Harwood (chant), dans le cadre du Festival de Flandre.

CHAQUE MERCREDI

Jouez votre chance
à la

LOTTERIE NATIONALE

Malgré l'inflation,
le prix des billets n'augmente pas



"UNE POIRE POUR LA SOIF"

Tous les lots sont payés sans AUCUNE RETENUE D'IMPOT
ANONYMAT GARANTI AUX GAGNANTS



Partez et comptez sur la KB!

Pour des vacances sans soucis vous pouvez compter sur la Kredietbank, grâce à ses formules d'Assistance voyage (le document Europech et le document G.E.S.A.) et les Eurochèques et la carte Eurochèque.

Un « service-vacances » complet !

C'est chez elle aussi que vous obtiendrez ces devises, que vous ferez verser vos appointements à

compte à vue. En votre absence, c'est elle qui paiera automatiquement votre loyer et toutes vos factures périodiques (il vous suffit de donner un ordre permanent). Et elle peut également vous louer un coffre pour mettre à l'abri vos objets de valeur et vos titres.

Vous pouvez compter sur la Kredietbank pour des vacances réussies !

KB KREDIETBANK